

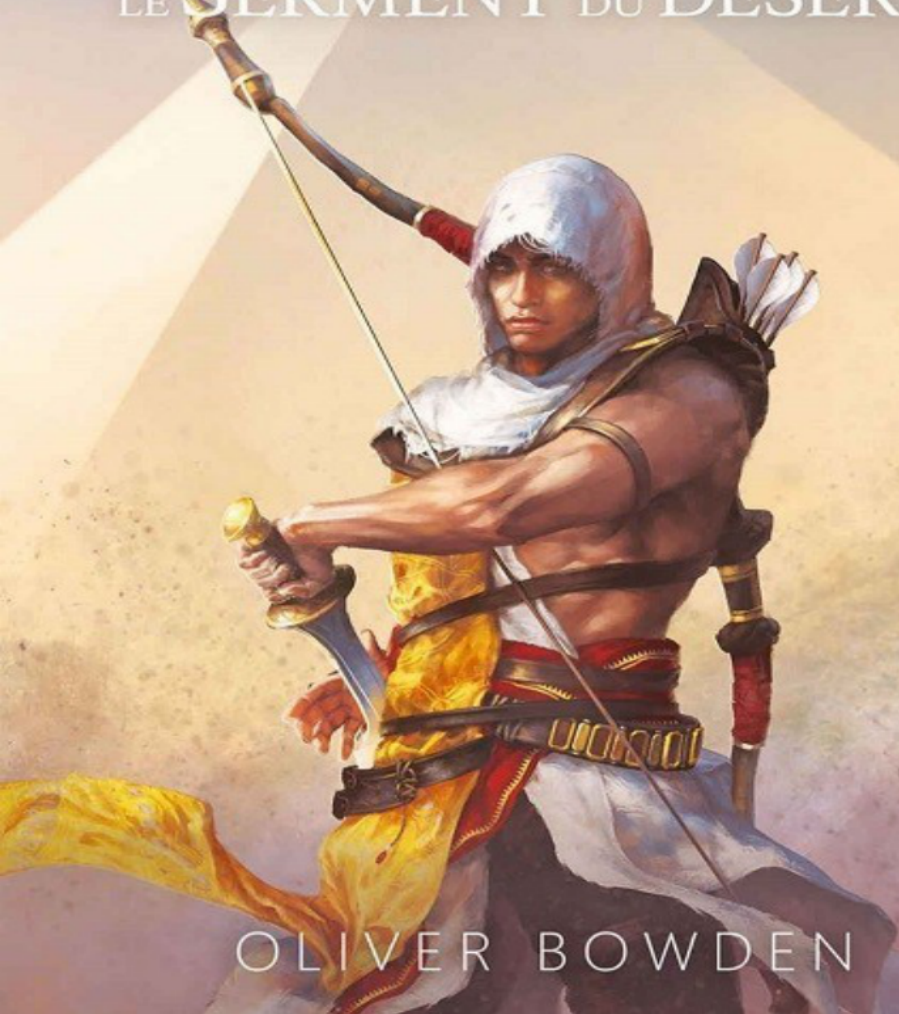
Origins : Le Serment du désert

Oliver Bowden

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

ASSASSIN'S
CREED
ORIGINS
LE SERMENT DU DÉSERT



OLIVER BOWDEN



Oliver Bowden

ASSASSIN'S
CREED
ORIGINS
LE SERMENT DU DÉSERT

Traduit de l'anglais (Grande-Bretagne) par Claire Jouanneau

Milady

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

Le désert était exempt de tout élément saillant à l'exception d'un vieil abri de chasse à toiture plate, qui faisait l'effet d'un chicot pourri sur la ligne d'horizon. *Parfait*, estima Emsaf. Après avoir attaché son cheval à l'ombre de l'abri, il entra dans le réduit aux épais murs en pisé et remercia les dieux pour la fraîcheur qui y régnait.

Sitôt à l'intérieur, il se découvrit et prit la mesure du lieu. Le réduit était austère et empestait le mois. Aucune importance : il n'était pas question de s'y éterniser, l'endroit conviendrait pour ce qu'il avait en tête.

À savoir : tuer quelqu'un.

Il posa au sol son arc et une flèche sortie du carquois, puis reporta son attention sur l'étroite fenêtre qui ouvrait sur la plaine. Il plissa les yeux et étudia la situation sous tous les angles avant d'essayer plusieurs trajectoires à genoux. Puis, il empoigna l'arc, encocha la flèche et pointa l'arme.

Satisfait, il reposa l'engin de mort, mangea le dernier quartier de la pastèque achetée au marché d'Ipou, s'installa et attendit sa proie.

Assis en tailleur, Emsaf songea à sa famille laissée à Hebenou. Une séparation provoquée par un courrier expédié de Djerty, à la teneur si déroutante qu'Emsaf avait fait ses bagages sur-le-champ.

« J'ai quelque chose à faire. » Voilà tout ce qu'il avait trouvé à dire à sa femme et à son fils. « Quelque chose qui ne peut pas attendre. Je serai de retour dès que possible. J'en fais le serment. »

Emsaf avait annoncé à Merti qu'en son absence – plusieurs semaines, voire plus d'un mois –, elle devrait gérer les cultures. Outre le soin à apporter aux oies et aux canards, le jeune Ebe, sept ans, avait promis d'aider sa mère à s'occuper du bétail. Emsaf était confiant : Ebe était un garçon solide qui mettrait du cœur à l'ouvrage.

Voyant qu'ils avaient les larmes aux yeux, Emsaf avait dû se faire violence pour ne pas flancher lui-même. C'est le cœur lourd qu'il était monté en selle.

— Occupe-toi bien de ta mère, fils, avait-il dit à Ebe en faisant mine

d'avoir une poussière dans l'œil.

— Comptez sur moi, père, avait répondu l'enfant avec un trémolo dans la voix.

Emsaf et Merti avaient échangé un sourire poignant. Les époux avaient beau savoir que ce jour risquait d'arriver à tout moment, ils accusaient le coup.

— Prie les dieux pour moi. Demande-leur de veiller sur nous jusqu'à mon retour, avait conclu Emsaf avant de lancer sa monture vers le sud-ouest.

Il ne s'était retourné qu'une seule fois : la vue des siens qui le regardaient partir lui avait fait l'effet d'un coup de poignard.

Le voyage devait, selon lui, durer douze jours. Muni du strict nécessaire, il avait chevauché de nuit, se fiant à la lune et aux étoiles pour garder le cap. La journée était consacrée au repos du cavalier et de sa monture, à l'ombre d'un térébinthe ou dans une cabane, à l'abri de la morsure du soleil.

Un soir qu'il était debout avant le coucher du soleil, il avait scruté la ligne d'horizon d'un œil exercé. Là, dans le lointain, presque invisible, une infime rupture dans la brume de chaleur. Guère plus grosse qu'un grain de sable. Il en avait pris note sans s'appesantir dessus. Le lendemain soir, toutefois, il s'assura d'être debout à la même heure que la veille... et aperçut l'infime rupture dans le même azimut. Aucun doute : il était suivi. Et par quelqu'un d'assez expérimenté pour maintenir un écart constant.

Éprouver cette théorie risquait de mettre la puce à l'oreille du poursuivant, mais comment faire autrement ? Il ralentit. À l'horizon, le grain de sable ne grossit pas. Puis il voyagea de jour au mépris du soleil brûlant. L'inconnu fit de même. Une nuit, il galopa, poussant sa monture aussi fort qu'il le jugea raisonnable. L'autre s'en rendit compte et l'imita.

Une seule solution : renoncer à la mission, au moins un temps, jusqu'à ce que soit réglé le problème du parasite. Depuis quand le suivait-il ? En éclaireur consommé, Emsaf s'était pourtant montré prudent.

Voilà qui mérite réflexion. Il avait repéré l'inconnu le cinquième jour du périple. C'était encourageant : Merti et Ebe étaient certainement indemnes. Tant que celui ou ceux qui s'intéressaient à lui restaient loin de sa maison, l'essentiel était sauf. Ne restait plus qu'à éliminer le poursuivant.

Près d'Ipou, Emsaf était tombé sur un bivouac où des marchands présentaient leurs produits – huile, étoffes, lentilles, haricots – sur des

étals et dans de grandes amphores. L'endroit était fréquenté. Emsaf avait trouvé un quidam qui faisait route vers Thèbes et qui avait accepté de porter un message contre de l'argent, avec l'assurance d'en toucher davantage à la livraison. Emsaf avait fait quelques emplettes sans s'attarder. Les fermiers de passage et les bœufs lui rappelaient trop Merti et Ebe. Ayant trouvé à s'embarquer pour l'autre rive du Nil, il s'était enfoncé dans le désert de l'Ouest, toujours talonné par son poursuivant, en préparant la suite.

Deux nuits plus tard, arrivé à l'abri de chasse, il avait décidé de se mettre à l'affût.

Sans surprise, il vit se matérialiser sa proie sur la ligne d'horizon : un cavalier solitaire, à peine visible dans la brume de chaleur. Emsaf loua les dieux de ce que l'importun avait le soleil dans les yeux et lui dans le dos, encocha la flèche et prit sa cible dans sa ligne de mire. Il reconnut la forme désormais familière de la cape et la robe du cheval.

Le moment était venu.

Emsaf prit une longue inspiration et garda la pose pendant ce qui lui parut une éternité. Il devait tirer avant que ses muscles le trahissent. En finir tout de suite.

Il relâcha les doigts de la main droite.

Le projectile fit mouche. Le cavalier vida les étriers et souleva un nuage de poussière en heurtant le sol. Emsaf encocha une nouvelle flèche, prêt à récidiver si nécessaire, le regard rivé sur le corps en quête d'un signe de vie.

Il n'y en eut aucun.

CHAPITRE 2

Deux semaines plus tôt

Le tueur s'éveilla à l'aube, juste avant que le soleil filtre à travers les persiennes et lui brûle la rétine. La maison ne tarderait pas à chauffer mais, tandis qu'il s'habillait et s'encapuchonnait dans la bande d'étoffe glissée sous sa couche, il apprécia la fraîcheur de la chambre silencieuse.

Dans une autre pièce, il prépara ce qui lui restait de pain et de fruits et mangea à gestes lents, pleinement concentré, l'esprit clair, tout entier tourné vers la tâche à venir. Cela faisait longtemps. Tout était prêt et affûté : le corps, le mental, les lames.

Son repas terminé, il boucla les derniers préparatifs et consulta les cartes. Le miroir en bronze qu'il utilisait pour souligner ses yeux de khôl, afin d'atténuer l'éclat du soleil, refléta les nombreuses cicatrices qui lui barraient un côté du visage.

Isis, Horus et Anubis allaient-ils lui sourire ?

Seul l'avenir le dirait.

Il lui fallut trois jours et trois nuits de périple pour rallier Hebenou. Comme surgi du sable, le village, au milieu duquel étincelait un lavoir blanc, était fait de bâtiments épars flanqués d'enclos à bétail. Confiant dans le couvert que lui procurait le terrain accidenté, il s'arrêta dans un bosquet de palmiers et attacha sa monture à l'ombre. Il préleva une outre dans son sac, vérifia la position du soleil, prit soin d'avancer avec l'astre dans le dos, trouva une dépression propice dans le désert et s'y enfouit. Puis il attendit.

Là. Dans cette ferme. Du mouvement. Une silhouette féminine qui marchait vers le puits. Porteuse d'un grand seau. Le tueur plissa les paupières en détaillant sa façon de se mouvoir, ses gestes économes, contrôlés. Sous ses yeux, elle emplit le seau, le remonta jusqu'à la margelle du puits et, son effort achevé, se redressa, les paumes plaquées sur les hanches. Quelques secondes plus tard, elle mit ses mains en porte-voix et lança un appel dans la brise légère.

— Ebe !

Sa cible, un certain Emsaf, était en ville ou aux champs – à moins qu'il ait déjà pris le large. Un jeune garçon apparut sur le seuil de la ferme. Très certainement Ebe. Le tueur vit la femme et l'enfant unir leurs efforts pour rapporter deux seaux à la maison. Puis ils se servirent de récipients plus petits pour garnir les abreuvoirs du bétail. Les chèvres baissèrent la tête pour boire. Sur la plaine, le guetteur les imita.

Il resta tapi jusqu'à ce qu'il soit certain qu'Emsaf était absent. L'homme se ramassa et se mit en route à vive allure. Arrivé à la ferme, le souffle court, il s'adossa à la paroi en pisé. Par une fenêtre lui parvenait l'écho d'un repas pris à deux. Il capta le mot « père ». La mère répondit quelque chose qui se terminait par « bientôt de retour ».

Le tueur ferma les yeux et réfléchit. C'était une mauvaise nouvelle. Pas dramatique, mais agaçante. Emsaf aurait-il été alerté ?

Pas de sa venue, en tout cas : sinon, Emsaf serait resté pour protéger sa famille. Mais il avait dû être informé de quelque chose. Parti toutes affaires cessantes prévenir les autres ? Accomplir une mission ? *Qu'importe*, décida le tueur. Il le saurait tôt ou tard.

Pour l'heure, il convenait d'agir sans délai. Le temps était son pire ennemi.

Ses sandales ôtées, il avança à pas de loup dans le sable chaud et contourna la ferme, en prenant soin de se baisser quand il passait à hauteur d'une fenêtre, jusqu'à l'entrée principale. Collé au mur, il tendit l'oreille pour tâcher de situer l'enfant et sa mère. Puis il empoigna son couteau et enroula autour de son poignet la lanière de cuir qui pendait de la garde.

À l'affût. Comptant les pas à l'intérieur.

Maintenant.

Il écarta le rideau, entra prestement, saisit la femme par-derrière et lui mit le couteau sous la gorge, coupant court à son cri d'effroi.

À l'autre bout de la pièce, le gamin hirsute, Ebe, avait entendu. Il tourna la tête et vit qu'un balafré menaçait sa mère. La surprise et la peur lui firent écarquiller les yeux. Dans sa main, une assiette, sur celle-ci, un couteau. Il scruta la pièce en tous sens.

— Le pire n'est pas obligé de se produire, mentit le tueur.

La femme respirait par à-coups.

— Pose cette assiette, petit, et allonge-toi à plat ventre.

— Surtout pas, Ebe ! glapit la femme avec détermination.

— Je ne plaisante pas, menaçait l'homme en accentuant la pression de la lame pour appuyer son propos.

Le sang de la femme lui coula sur le poignet.

— Pose cette assiette, répéta-t-il.

— Rappelle-toi ce qu'a dit ton père, hoqueta la femme. Cours, Ebe. Par la fenêtre. Tu peux le distancer. Il est sûrement venu avec un cheval ; trouve-le et pars.

Ses mains se crispèrent sur l'avant-bras du tueur, qui secoua la tête.

— Fais un pas et je lui tranche la gorge. Obéis-moi.

La suite fut très rapide : Ebe lâchant l'assiette qui se fracassa au sol ; saisissant le couteau entre le pouce et l'index ; lançant l'arme improvisée d'une torsion de poignet dans la direction de l'agresseur au moment précis où sa mère lui mordait l'avant-bras à pleines dents.

C'était un bon lancer... mais le tueur esquiva le projectile presque entièrement et s'en tira avec une estafilade à l'épaule. La mère du garçon lui enfonça un coude dans les côtes à deux reprises. Des coups puissants. Vicieux. Elle aussi était entraînée. Plus le choix, à présent, il fallait frapper. Prompt, il lui trancha la gorge alors qu'elle armait une nouvelle frappe. Puis lança son poignard dans le même mouvement : le gamin, bien décidé à prêter main-forte à sa mère, se ruait sur lui.

L'enfant était tout proche, le lancer, impeccable. La lame s'enfonça jusqu'à la garde. Le jeune Ebe porta vainement les mains à son cou d'où giclaient des flots de sang. Il tomba à genoux puis s'effondra. Mère et fils moururent sur le dallage, à trois pas l'un de l'autre.

Le tueur pencha la tête de côté et observa les mares de sang sous ses deux victimes qui se rejoignaient lentement. Ses lèvres esquissèrent un rictus mauvais. Quel gâchis, lui qui comptait les garder en vie le temps de les faire parler... En choisissant de se battre, ils l'avaient privé de cette option. Leur mort faisait gagner du temps à Emsaf. Un répit qui, peut-être, allait lui permettre de prendre le large.

Bion fronça les sourcils et soupira. Quels trouble-fêtes, ces deux-là.

Il retrouva la trace d'Emsaf sur la route menant à Ipou.

Sa proie avait du métier. L'homme mêlait ses traces à celles des caravanes marchandes dès que possible et quittait la route quand sa piste devenait facile à repérer. Hélas pour lui, quand il se rendit enfin compte qu'il était suivi, le tueur avait déjà un temps d'avance sur le plan qui germait dans la cervelle d'Emsaf.

Quand il repéra l'abri de chasse au loin alors que sa proie avait disparu, le tueur sut qu'un piège l'attendait. Le type de piège qu'il avait l'habitude de tendre. De ce fait, le sort d'Emsaf était scellé.

Près des champs, à quelque distance du fleuve, il croisa un voyageur à dos d'âne. La bête portait également des amphores. Les fermiers qui travaillaient dans les champs étaient beaucoup trop loin pour voir ce qui allait suivre.

— Salutations ! lança gaiement le voyageur au tueur qui, après avoir mis pied à terre, s'approchait de lui, son couteau dissimulé sous un pan d'étoffe.

Il leva la main pour se protéger du soleil.

— Que puis-je faire pour...

Son aimable tirade resta à jamais incomplète.

Le tueur mena l'âne – rendu rétif par l'odeur du sang et portant toujours le cadavre de son propriétaire – en direction de l'abri de chasse. Hors de vue, il installa le corps sur son cheval et le corda d'habile façon : ainsi ficelé, le mort, déjà en proie à un début de rigidité cadavérique, se détacherait sous certaines conditions et donnerait dans l'intervalle l'illusion d'un cavalier bien vivant. Le tueur paracheva la mise en scène en enveloppant le mort avec son châle et prit du recul pour admirer son œuvre.

Le cheval s'élança vers l'abri avec son passager tandis que le tueur entamait un vaste mouvement de contournement. Il vit de loin le corps s'effondrer, une flèche d'Emsaf plantée dans le cou.

Le piège se refermait.

Un peu plus tard, quand Emsaf émergea de l'abri, le tueur, qui s'était approché par-derrière, l'attendait. Il joua du couteau pour sectionner la colonne vertébrale à la base du cou. Emsaf, qui n'avait plus que l'usage de ses yeux et de la parole, vit le balafré se pencher sur lui.

— Où est le dernier des tiens ?

Le regard triste et résigné que posa Emsaf sur son bourreau suscita un nouvel accès d'irritation chez Bion. Toute la famille était taillée dans la même étoffe ; il perdait son temps. Il planta sa dague dans l'œil d'Emsaf, puis essuya la lame sur l'habit du cadavre. Dans la plaine, les vautours décrivaient déjà des cercles au-dessus d'eux. Il observa un instant leur manège, profitant de ce court répit avant de se remettre en route. Bientôt, les volatiles s'occuperaient d'Emsaf. Mort et renaissance. Un cycle sans fin.

Bion trouva ensuite le médaillon dans les affaires d'Emsaf et le rangea

dans son barda.

Mission accomplie. Pour l'instant.

Il s'étira et prit une profonde inspiration. Nettoyer ses armes, prendre un peu de repos, faire son rapport. Puis viendraient les ordres suivants, une nouvelle cible, et le jeu reprendrait.

CHAPITRE 3

Ce jour-là, le jour où nos vies ont basculé, nous étions assis à notre endroit préféré, adossés à la pierre chaude du mur d'enceinte de Siwa. Je vis le cavalier solitaire qui scintillait sur la ligne d'horizon mais, pour être honnête, je n'y prêtai guère attention. Ce n'était après tout qu'un point minuscule et lointain, un détail parmi tant d'autres, comme l'eau qui venait lécher la rive de l'oasis en contrebas ou les gens qui s'affairaient au milieu des plantations.

En outre, j'étais assis avec Aya qui me parlait d'Alexandrie, comme souvent, et de son envie d'y retourner un jour. Je l'écoutais en regardant le cavalier atteindre l'oasis et s'apprêter à entrer dans le village attendant.

— Si tu voyais ça, Bayek !

Je m'efforçai de visualiser la scène.

— Alexandrie est la ville où afflue le monde entier ; toutes les langues imaginables résonnent dans ses rues, Grecs et Égyptiens devisent ensemble, même les Juifs y ont des temples bien à eux, les érudits de tous horizons viennent étudier au musée et à la bibliothèque. Iras-tu un jour, toi aussi ?

Je haussai les épaules.

— Peut-être... Mais c'est ici qu'est mon destin.

Un silence.

— Je sais, dit-elle tristement.

— Sais-tu ce qu'a fait Alexandre hormis fonder la merveilleuse cité qui porte son nom ? repris-je afin d'égayer l'ambiance. Il est venu ici même, à Siwa. Rendre visite à l'oracle du temple d'Amon.

Siwa possédait deux lieux de culte, l'un à l'abandon, l'autre formant une véritable ville dans la ville : le temple d'Amon.

— Comment est-il arrivé ici ? demanda Aya.

— Tu connais ma version préférée : Alexandre et sa troupe étaient dans le désert, presque morts de soif, quand deux serpents leur sont

apparus et les ont guidés jusqu'à Siwa.

— À moins qu'ils soient venus par la route en pèlerinage, gloussa Aya.

— Mon histoire est plus belle.

— Bayek, l'éternel rêveur... Qu'a-t-il fait une fois ici, déjà ?

— Il a rendu visite à l'oracle. Nul ne sait ce que l'oracle a annoncé à Alexandre. Quoi qu'il en soit, désormais convaincu qu'il était le fils d'Amon, Alexandre est parti se faire couronner pharaon à Memphis tout en conquérant les territoires traversés.

— Tiendrais-tu notre oracle responsable de tout ça ?

— J'aime à le croire, répondis-je. Toujours est-il que l'oracle de Siwa est réputé infaillible. Notre temple d'Amon est connu dans toute l'Égypte...

— Et ?

— Et a de ce fait besoin d'être protégé.

Aya baissa la tête dans un mouvement de tresses brunes et sourit.

— Nous revoilà à ton destin. Dis-moi, Bayek, es-tu vraiment *certain* de vouloir prendre la suite de ton père ? Le ressens-tu au fond de ton cœur ?

Bonne question.

— Bien sûr, dis-je.

Nouveau silence.

— J'aimerais te ressembler davantage, reprit Aya. Avoir tes... convictions.

— Ne préférerais-tu pas le contraire ? tentai-je. Que ce soit moi qui te ressemble ?

La question demeura en suspens. Nous restâmes assis quelques instants de plus sans mot dire, jusqu'à ce que l'ami Hepzefa nous rejoigne en courant.

— Bayek ! Bayek ! s'exclama-t-il. Un messenger vient d'arriver de Zawty.

— Et alors ? rétorqua Aya en se relevant, un peu fâchée de voir notre parenthèse vespérale s'interrompre ainsi.

— Sabu, haleta Hepzefa, hors d'haleine.

— Comment ça ? m'entendis-je glapir.

— Sabu s'apprête à partir. Ton père quitte Siwa.

Nous laissâmes tous les trois le pied de la forteresse pour nous hâter vers le village. La population sortait en nombre des maisons et mettait la main en visière pour observer la foule déjà formée.

Une foule entièrement tournée vers chez moi.

Alors que nous arrivions, une femme m'aperçut et murmura quelque chose à son voisin, qui tourna brièvement la tête dans ma direction. Des enfants, comme nous intrigués par ce remue-ménage, accouraient du pied de la colline. Comme je m'apprêtais à rallier la procession, je vis un cavalier qui chevauchait en sens inverse... et compris que l'homme que j'avais vu arriver à l'oasis devait être le messager en provenance de Zawty. Occupé à remiser ce qui avait tout l'air d'une bourse pleine de pièces dans la besace qu'il portait en bandoulière, l'homme faillit vider les étriers quand je contraignis sa monture à faire halte. Il poussa un juron et se frotta le menton.

— Lâche mon cheval, gronda-t-il, rivant sur moi des yeux couleur lapis-lazuli.

— Tu viens de porter un message à mon père, le protecteur de la ville. Quelle est sa teneur ?

— S'il s'agit réellement de ton père, je suis sûr qu'il te le dira.

Je secouai la tête sous le coup de la frustration et tentai une autre approche.

— Dis-moi plutôt qui est l'auteur de ce message.

Le cavalier m'arracha les rênes d'un geste sec.

— Ça aussi, il va falloir que tu le demandes à ton père.

Là-dessus, il piqua des deux.

La population continuait à se diriger vers ma maison. Quelqu'un héla Rabiah. Rien d'étonnant à cela : c'était une amie proche de mon père. Il n'était pas rare qu'on les voie chuchoter ensemble, loin des oreilles indiscrètes. Lors des conseils, ils parlaient invariablement d'une même voix.

— Allons-y, dit Hepzefa.

Alors qu'Aya et lui s'élançaient, j'hésitai, conscient que ma vie était sur le point de basculer... et peu enclin à précipiter les choses.

Aya s'en aperçut. Elle dit à Hepzefa d'y aller seul et me rejoignit ; comme auréolée de lumière dans le crépuscule, elle marcha vers moi.

— Bayek, glissa-t-elle en me prenant par les épaules et en plongeant son regard dans le mien. Qu'y a-t-il ?

— Je... Je n'en sais rien.

Elle comprit et hocha la tête.

— Eh bien, pour savoir, le mieux est encore d'y aller. Viens.

Elle s'approcha ; ses lèvres effleurèrent les miennes.

— Sois fort, murmura-t-elle.

Puis elle me prit la main, tant pour me réconforter que pour m'inciter à gagner le foyer que mon père s'appêtait à désert.

CHAPITRE 4

Le lendemain matin, au réveil, je fus assailli par une bouffée de mélancolie qui semblait flotter dans la chambre. Encore à mi-chemin entre le monde du sommeil et le monde réel, je m'interrogeai sur l'origine de ce malaise. Pourquoi avais-je l'impression que mon univers avait basculé ? Puis...

Je me souvins.

De tout.

Je revis ma mère debout dans la pénombre, les bras croisés, les lèvres blanches tant elles étaient pincées, le regard fiévreux. Dans la rue, devant chez nous, le cheval de mon père à l'attache, les fontes déjà chargées. Ce détail-là m'avait fait prendre la pleine mesure de la situation... et l'effet d'un coup de poing dans l'estomac.

Quand je m'étais tourné vers Aya, j'avais croisé son regard lourd d'inquiétude. Puis mon père était apparu. Après avoir marqué un temps d'arrêt en voyant la foule amassée, il avait secoué la tête et repris ses préparatifs.

— Ahmose, avait-il lancé à ma mère.

S'attendait-il à ce qu'elle se montre compréhensive ? Il dut déchanter.

Rabiah était arrivée. Elle et mon père s'étaient parlé à voix basse, mais, d'après l'expression de Rabiah, rien de ce qui s'était dit ne lui avait plu. S'étant manifestement rangée à l'avis de ma mère, elle secouait la tête pour tenter de le convaincre. Il fit la sourde oreille et refusa d'aller lui parler à l'intérieur en prétextant qu'il devait partir dans l'instant.

Son barda bouclé, il embrassa ma mère puis m'étreignit avec la dernière énergie. L'accolade qu'il me flanqua chassa l'air de mes poumons.

Il monta en selle. La foule se tut.

— Tu as prêté serment, Sabu, plaida Rabiah d'une voix égale, comme si elle acceptait la tournure que prenaient les événements.

— J'ai prêté maints serments, Rabiah.

— Qui va protéger Siwa, à présent ? lança une voix anonyme.

— Moi parti, vous aurez bien moins besoin de protection, rétorqua-t-il.

Là-dessus, il fit volter sa monture et piqua à travers les badauds en direction de l'oasis. Le dos tourné à la ville.

Je n'ai pas oublié l'écho de sa cavalcade tandis qu'il trottait vers les plantations, environné par la foule qui le regardait partir. Nombreux étaient ceux qui s'interrogeaient sur sa tirade sibylline. En voyant sa silhouette rétrécir, j'étais bien incapable de démêler les sentiments qui m'animaient.

Alors que je me levais et observais ma chambre comme s'il s'agissait d'un lieu inconnu, je découvris que cette confusion mentale m'habitait toujours.

Ma mère était déjà levée. Elle s'était munie d'une carafe d'eau pour s'installer dans l'arrière-cour de la maison, à l'ombre des jeunes figuiers qui filtraient les rayons du soleil matinal. Assise en tailleur, l'étoffe de sa robe tendue entre ses genoux écartés, elle tenait le carafon d'une main si lâche qu'il menaçait de lui échapper. Le sourire qu'elle m'adressa était éteint. Avait-elle réussi à fermer l'œil ?

— Il nous reviendra, assura-t-elle. Ne t'inquiète pas pour ça.

— Et nous, pendant ce temps ?

Elle laissa fuser un petit rire sans joie.

— La vie continue... Sois patient, tu découvriras bientôt que nous nous habituons à vivre sans lui. À tel point que son retour nous plongera tous dans l'embarras.

— Pourquoi ce départ précipité ?

— Je l'ignore, soupira-t-elle. Il a refusé de me le dire. J'ai décelé de l'inquiétude dans ses yeux.

— Se peut-il qu'il y ait un rapport avec Menna ?

L'évocation durcit son regard. La voyant plongée dans ses pensées, je décidai de lui tenir compagnie sans mot dire. Elle finit par secouer la tête.

— Quelle différence cela ferait-il ?

— Cela donnerait un sens à son départ, au moins...

— Je vois, dit-elle.

Elle porta le carafon à ses lèvres, puis le reposa sur les marches.

— Ma foi, si cette question te tenaille, c'est à Rabiah qu'il faut t'en ouvrir.

CHAPITRE 5

Mon père était l'homme qui avait vaincu Menna le pilleur de tombes. Les dieux m'en sont témoins, cette antienne, tous les villageois me l'ont répétée. Constamment.

Qui était Menna ? Bonne question. Selon certains, il n'existait pas « un » Menna mais plusieurs individus, peut-être issus d'une même bande très organisée, qui entretenaient l'illusion de ce personnage inquiétant pour semer l'effroi.

D'autres affirmaient que Menna était un être de chair et de sang, mais qu'il n'était pas membre actif de sa bande. D'après ceux-là, il tirait grand profit du labeur de ses sbires et dirigeait les opérations sans jamais quitter sa fastueuse demeure d'Alexandrie.

La rumeur la plus insistante, que l'on entendait souvent dans les rues de Siwa quand j'étais enfant, prétendait que Menna était bel et bien vivant, et qu'il régnait sur sa troupe grâce à un savant mélange de peur et d'appât du gain. D'après cette version, il portait les dents de ses victimes attachées ensemble en collier, aiguisées et peintes en noir. Le macabre artifice fonctionnait à merveille : tous ceux qui posaient le regard sur lui étaient transis de peur. Cruel et sans merci, il ne vénérât qu'un seul dieu : l'or. Il faisait un sort à ceux qu'il ne parvenait pas à soudoyer et tuait quiconque osait le défier, famille comprise, pour ensuite suspendre les entrailles et les peaux des victimes aux branches d'une place publique en guise d'avertissement.

C'était un démon. Émissaire des dieux, chargé de châtier les hommes mauvais et de tourmenter les innocents.

Le mal incarné.

Quelle que puisse être la vérité, Menna gardait une longueur d'avance sur les soldats lancés à ses trousses. Pris vivants, ses complices étaient soumis à la question puis brûlés vifs ; faute de cérémonie mortuaire, les défunts se voyaient interdire l'accès à l'au-delà. Ils l'avaient mérité en profanant d'innombrables tombeaux.

Non que cela les arrêtât. L'unique officiel ayant tenté de mettre un terme aux agissements de la bande avait connu une mort rapide et

mystérieuse. Rien n'empêchait Menna de récidiver. Quant à ses lieutenants, même sous la torture, jamais ils ne pipaient mot. La terreur qu'inspirait leur chef était la plus forte.

J'avais dix ans à peine au plus fort des méfaits de Menna. Je crus d'abord qu'il s'agissait d'une fable, d'un conte de bonne femme. Comme Menna n'existait qu'en tant que sujet de conversation entre mon père et ma mère, il peuplait mes rêves éveillés chaque fois que je n'arrivais pas à trouver le sommeil.

Puis j'appris que la bande sévissait dans le nord du pays. L'intérêt des pillards se portait tout naturellement sur les pyramides... mais pas seulement. Menna n'était pas le premier pilleur de tombes : après les exactions de ses prédécesseurs, les architectes des pharaons avaient multiplié les pièges et les culs-de-sac dans les sites funéraires monumentaux, cibles rêvées de ceux qui s'étaient fait une spécialité de soustraire aux morts ce qu'ils avaient prévu pour l'au-delà. Même les plus riches – désormais inhumés dans d'énormes chambres fortes creusées dans le roc – n'étaient pas à l'abri d'une profanation. Menna préférait les « ni trop riches ni trop pauvres », ceux qui commençaient l'ultime voyage dans les nécropoles bâties près des villes.

Il avait sa méthode. Ses hommes se faisaient passer pour des marchands et bivouaquaient à distance de frappe de leur cible, mais pas trop près. Ils pouvaient ainsi infiltrer les autochtones, soudoyer les officiels, épier les tombeaux, prendre note des galeries et des travaux en cours afin d'échapper aux pièges en construction.

Le procédé évoluait au gré du site funéraire – à ceci près qu'il s'agissait toujours de s'introduire et de tout prendre. Les voleurs pouvaient ainsi s'éclipser et réserver à plus tard, dans leur repaire, le nécessaire tri entre or et pacotille.

Ces méfaits avaient attiré l'attention de mon père : en tant que protecteur de la ville – *mekety* –, il se devait de savoir si Menna et ses sbires étaient dans les parages.

Or, à cette époque-là, ils étaient tout près de Siwa.

CHAPITRE 6

Rabiah n'était pas chez elle. Assis devant sa maison, je rongais mon frein en maudissant ma malchance. Elle daigna enfin revenir du marché d'un pas lent, lestée d'un panier de fruits.

— Je me demandais si j'allais te voir aujourd'hui, lâcha-t-elle assez froidement en passant devant moi.

Je la suivis à l'intérieur sans y avoir été convié et attendis qu'elle ait ôté sa cape et posé son panier. Puis elle se tourna vers moi et, les bras croisés, me dévisagea si longuement que j'en fus gêné.

Un peu plus âgée que ma mère, Rabiah avait le même tempérament : aucune des deux ne mâchait ses mots. La réplique : « Je suis *directe* et il n'y a aucun mal à cela » revenait dans la bouche de ma mère chaque fois que mon père la blâmait pour son franc-parler. En outre, elles paraissaient toutes deux aptes à lire dans les pensées.

Comme à cet instant précis.

— Je vois de la détermination, dit Rabiah, son inspection terminée. C'est bien. On n'attend rien de moins du fils du protecteur de Siwa. Ton père est parti ; peut-être espères-tu reprendre le flambeau dès à présent ?

— Peut-être, rétorquai-je prudemment.

Où voulait-elle en venir ?

— Te sens-tu prêt ? lança-t-elle, l'expression indéchiffrable, les paupières plissées.

— Il m'a beaucoup appris... dans l'art du combat et de la survie.

— La survie. N'est-ce pas la Nubienne qui t'a enseigné cet art ?

Quand j'étais plus jeune, des Nubiens avaient planté leur bivouac aux abords du village. Je m'étais lié d'amitié avec une fille, Khensa, qui, bien que ma cadette, m'avait appris à chasser et à poser des pièges. Par la suite, j'avais découvert que Khensa avait agi sur la requête de ma mère : à ses yeux, les Nubiens étaient les meilleurs dans ce domaine.

— En effet, répondis-je à Rabiah. Mais, quand les Nubiens sont partis, c'est père qui s'est chargé de mon entraînement. Qui mieux que lui pouvait m'enseigner à combattre et à protéger ?

— Certes, convint Rabiah. As-tu beaucoup progressé ?

Son regard se fit plus perçant. Je sus alors qu'elle lisait réellement dans mes pensées : ma formation stagnait. De toute évidence, mon père rechignait à me livrer les clés du métier. Ma mère et Rabiah avaient beau insister tant et plus, à chaque étape de mon entraînement c'était la même rengaine : « Tu n'es pas encore prêt, Bayek. »

Bien sûr, j'étais conscient qu'une telle formation prenait des années. « L'œuvre de toute une vie, Bayek » revenait également souvent dans la bouche de mon père. Quoi qu'il en soit, entre mes six ans, âge auquel j'avais commencé, et mes quinze ans à ce jour, j'avais le sentiment très net de n'avoir presque rien appris de lui.

Rabiah paraissait le penser, elle aussi.

— Sois franc, reprit-elle. Estimes-tu que ton entraînement aurait dû être plus poussé ?

— Oui, admis-je, la tête basse.

Elle sourit.

— Et, selon toi, quelle raison a pu pousser ton père à freiner les choses ? Pourquoi ta formation est-elle si loin de son terme ?

— J'aimerais bien le savoir... Existe-t-il un lien avec mon amitié pour Aya ?

— Ton « amitié » pour Aya, gloussa-t-elle. Elle est bien bonne ! Quand vous êtes ensemble, on dirait deux patelles agrippées à la coque d'un même bateau. Qu'y a-t-il d'envoûtant à l'idée de devenir protecteur quand on file le parfait amour, hmm ?

Me sentant piquer un fard, je vis le sourire de Rabiah s'élargir, ce qui accentua encore mon malaise.

— S'il t'a fait croire qu'il y avait un quelconque rapport avec ton... amitié... pour Aya, c'était pour te cacher la vraie raison. Cela, j'en suis certaine. Il y a autre chose, c'est évident. Une raison impérieuse. Que te rappelles-tu de la nuit où Menna a frappé ?

— Tout viendrait de là ?

— Réponds d'abord à ma question. Que te rappelles-tu de cette fameuse nuit ?

Je relevai les yeux. Je n'avais que six ans, à l'époque, mais ce souvenir était gravé dans ma tête.

Tout était calme la nuit de l'intrusion. Tranquille. Déjà couché mais pas encore endormi, je m'efforçais de saisir des bribes de conversation entre mes parents. Mon père avait été informé de l'apparition de visages inconnus au village. De prétendus marchands... qui n'avaient pas grand-chose à vendre. Il pouvait s'agir de complices des pilleurs de tombes, eux-mêmes installés dans le désert aux abords de Siwa, conformément à la méthode habituelle de Menna.

J'étais ravi d'avoir glané ces précieuses informations. Le nom de Menna, que l'on soupçonnait à l'époque de sévir dans les parages, était sur toutes les lèvres – et j'étais de ce fait très en vogue. Hepzefa et Sennefer (mais pas Aya, qui n'était pas encore entrée dans ma vie) me pressaient quotidiennement de leur fournir des nouvelles fraîches : était-il avéré que Menna envisageait de marcher sur Siwa à la tête d'une armée de pilleurs de tombes ? Qu'il enduisait de poison la pointe de ses crocs noirs ? J'adorais être l'objet de cette attention. Quelle chance d'être le fils du protecteur !

Je dormis mal, cette nuit-là. Je fis un rêve : j'étais au pied d'une paroi rocheuse, devant l'entrée d'une caverne, et, dans l'obscurité qui y régnait, je vis briller des yeux et étinceler des crocs blancs. Un rat. Puis un autre. Et un autre. Sous mes yeux, la grotte s'emplissait d'une masse grouillante de rongeurs qui s'escaladaient les uns les autres, comme obsédés par l'idée de se placer au sommet de l'amoncellement dont la forme évoluait sans cesse. De plus en plus d'yeux apparaissaient ; les rats poussaient de petits cris dont l'intensité allait crescendo...

Je m'éveillai. Sauf que le bruissement n'avait pas cessé ; il résonnait dans ma chambre.

En provenance de la fenêtre.

Je me redressai brusquement. Quelque chose s'agitait au dehors. Un rat ? Non, c'était plus massif. Un chien ?

Non plus. Les chiens ne se mouvaient pas de façon *furtive*.

Il y avait quelqu'un. Les yeux rivés sur l'encadrement de la fenêtre, je crus que le rideau était agité par une saute de vent. Puis je vis des doigts. Des phalanges. Une main qui se glissait à l'intérieur.

J'aperçus un visage et le torse d'un homme se faufilant dans ma chambre. Ses yeux brillaient d'un éclat maléfique, il avait un couteau à lame courbe entre les dents.

Je sautai du lit tandis qu'il prenait pied à l'intérieur. L'instinct de conservation m'ordonnait de fuir, mon cerveau intimait à mes jambes

de se mettre en mouvement ; rien n'y fit. Incapable de bouger comme de crier, j'étais paralysé par la peur.

L'intrus avait les yeux chassieux. Il portait une tunique noire crasseuse sous une cape rayée qui pendait presque jusqu'au sol, et que la brise agitait légèrement. Quand il empoigna son couteau, il afficha un rictus mauvais mais, au lieu des crocs noirs et effilés que je m'attendais à découvrir, l'homme avait des dents normales. Irrégulières et sales, certes, mais à mille lieues de l'arme effroyable que nous évoquions, mes amis et moi, dans les rues de Siwa.

Je le vis mettre un doigt en travers de sa bouche pour m'ordonner de garder le silence. Je demeurai cloué au sol. Il fit un pas vers moi en agitant son couteau dont la lame étincelait dans la pénombre. Cherchait-il à m'hypnotiser, comme le font les cobras en ondulant ?

J'ouvris la bouche. Plus précisément, je sentis ma bouche béer et compris que j'avais franchi une étape cruciale. En me concentrant, peut-être parviendrais-je à pousser un cri...

À condition de surmonter ma peur.

Il fit un pas de plus, le doigt toujours posé sur les lèvres. Dehors, murmures et pas de loup m'apprirent que d'autres individus arrivaient. Je pensai alors à mes parents qui dormaient à proximité : le danger les menaçait.

À cet instant, je sentis enfin un cri enfler dans ma gorge.

Mon père entra simultanément dans ma chambre et beugla dans mon dos :

— Tiens donc ! Ton maître t'envoie me réduire au silence...

L'effet fut immédiat. Je vis l'intrus reculer, cesser de sourire, éructer « Frappe-le ! » et s'élancer.

En me retournant, je surpris un nouvel assaillant dans l'embrasure, juste derrière mon sauveur.

— Père !

Mon père fit volte-face. Son coup d'estoc fit couler le premier sang. Il acheva l'importun d'une torsion de poignet. Puis il mit un genou à terre et pivota derechef ; sa lame para l'assaut du premier fâcheux. Toujours incapable de me mouvoir, je sentis des gouttelettes tièdes m'arriver en pleine figure.

Le protecteur de Siwa était trop rapide pour l'intrus aux yeux chassieux, qui recula vivement. Il n'avait plus l'avantage de la surprise. Quant à son couteau, il apparaissait bien dérisoire face à l'épée paternelle. Mon père se rua sur moi, me saisit par le bras et me

tira jusqu'à la porte, où je trébuchai sur le cadavre du second assaillant.

Dans la maison, ma mère cria « Sabu ! » L'intéressé me releva sans ménagement et m'entraîna à sa suite.

Au milieu des coussins et des tabourets épars, je vis ma mère, un couteau à pain ensanglanté au poing, un éclat dangereux dans les pupilles... et, à ses pieds, un cadavre.

Un autre homme se trouvait là. Un cinquième déboula, armé lui aussi, l'écume aux lèvres, prêt à attaquer. Ma mère m'appela. Je courus vers elle au moment précis où mon père se ruait à l'assaut des deux assassins.

— Ahmose, cria-t-il, mets Bayek à l'abri !

Son épée jaillit. L'instant suivant, l'un des deux sbires s'effondra en hurlant, les entrailles à l'air. L'autre poussa un juron, puis les épées tintèrent l'une contre l'autre. Alors que ma mère me ramenait vers les chambres, je vis mon père esquiver une attaque et tourbillonner : son arme brandie à deux mains, il tenait tête à deux nouveaux intrus qui venaient de s'engouffrer chez nous. Sa lame fit gicler une autre gerbe de sang. En découvrant son air résolu, presque serein, j'eus le sentiment très net de ne jamais avoir été autant en sécurité, malgré la meute de tueurs alentour.

Cette confiance ne dura pas. En entrant dans la chambre parentale, ma mère et moi vîmes qu'un nouvel intrus y pénétrait par la fenêtre.

— Trop facile, se réjouit-il en levant son arme.

Ce furent ses dernières paroles. Ma mère fit deux enjambées décisives et lui planta le couteau à pain dans le sternum avant qu'il ait fini son geste.

— Il avait raison, déclara-t-elle tandis qu'il tombait raide mort. Ne bouge pas, m'ordonna-t-elle, le couteau brandi, en s'aplatissant contre le mur à côté de la croisée.

Ma mère risqua un coup d'œil à l'extérieur. Rassurée de n'y trouver personne, elle se hâta vers la porte. Quel contraste saisissant entre le couteau maculé de sang et sa tenue élégante !

Du mouvement ; une ombre fugitive. Elle leva son arme, prête à récidiver, et se détendit en découvrant mon père. Le souffle court, éprouvé par la bataille et couvert de sang vermeil, il vivait toujours. Dans la grande salle mal éclairée, j'aperçus des formes irrégulières : les corps des hommes occis par celui qu'ils étaient venus assassiner.

— Tu n'as rien ? glapit ma mère, qui souleva les pans de la tunique

rogie en quête de blessures.

— Ça va. Et toi ? et Bayek ?

Il posa un regard appuyé sur le cadavre qui gisait dans leur chambre.

— Nous n'avons rien.

Mon père hocha la tête.

— Je suis désolé, il faut que j'y aille. Ils vont certainement s'attaquer au temple pour faire main basse sur les reliques, l'or, les offrandes... tout leur est bon, à ces crapules. Ils n'ont pas peur des dieux ; peu leur importe d'offenser l'oracle. C'est à moi de les en empêcher.

— Combien crois-tu qu'ils soient ? s'inquiéta ma mère.

— Je l'ignore. Il doit surtout rester les petites mains. Les combattants étaient ici pour me liquider. Les autres me croient sûrement mort.

Il partit après nous avoir enjoint de rester sur le qui-vive. Le calme était brusquement revenu dans notre maison jonchée de cadavres ; ma mère s'accroupit dos au mur et baissa la tête. En la voyant se frotter les mains comme pour se les laver, je compris qu'elle tremblait à la suite du chaos de la bataille... et qu'elle mobilisait ses forces au cas où d'autres assaillants viendraient.

Je la revis, avançant sur le dernier intrus pour le frapper sans la plus petite hésitation. C'était la première fois que mes parents faisaient couler le sang devant moi. Pour mon père, c'était normal, il n'avait fait que son travail – à la perfection. Je m'étais senti protégé par lui et ce sentiment m'habitait toujours. Ma mère, pour sa part, était secouée. Elle prenait la mesure de ce qu'elle avait dû faire pour défendre sa propre vie et la mienne. Au fil des ans, je la vis souvent contempler ses mains, l'air songeur et serein à la fois. Repensait-elle à cette fameuse nuit ?

Ce soir-là, j'étais allé m'asseoir à côté d'elle. Nous étions restés quelque temps à nous réconforter mutuellement. Puis elle s'était relevée pour aller donner l'alerte.

Chamboulé par cette évocation, je mis fin à mon récit.

— Ton père a échappé à l'assassinat et sauvé le temple, résuma Rabiah. (Elle engloutit une datte qu'elle venait de peler.) Je n'étais pas sur place, bien sûr, mais, d'après ce qu'il m'a dit, la bande avait bel et bien lancé l'assaut. Beaucoup de ceux qui officiaient au temple étaient déjà morts. Sans l'intervention de ton père, les pillers auraient vidé le lieu saint de tout ce qui avait de la valeur... et peut-être même tué l'oracle.

— Menna était là ?

— Ton père ne te l'a jamais raconté ?

— Non.

— Menna était bien présent, mais il a réussi à filer.

Rabiah marqua une courte pause et prit l'air pénétré de ceux qui choisissent leurs paroles avec soin.

— Cette nuit-là a tout changé pour ton père. Ce déchaînement de violence a bien failli vous emporter, ta mère et toi ; il a posé un regard neuf sur sa carrière... une carrière que tu es censé suivre à ton tour. Craignant pour ta vie, il est devenu réticent à te former au rôle de protecteur et s'est mis à évoquer la nécessité de t'éloigner de la violence... en se réfugiant derrière une excuse toute trouvée : tu n'étais jamais prêt. Tous les prétextes étaient bons pour saboter ton entraînement. Nous avons eu beau protester, Ahmose et moi, rien n'y fit.

— Mais j'ai toujours été prêt, opposai-je. Résolu à suivre son exemple.

Rabiah arqua un sourcil. De nouveau, je sentis peser sur moi son fameux regard inquisiteur.

— Vraiment ? Et comment as-tu manifesté cette noble aspiration ? Par quel biais envisages-tu de concilier les deux facettes de ta vie, cette « amitié » pour Aya et ta carrière de protecteur de Siwa ? Oublierai-tu qu'elle rêve de retourner vivre à Alexandrie ? Qu'as-tu fait pour démontrer à ton père que tu es le candidat idéal pour lui succéder ? que tu resteras à Siwa quoi qu'il arrive ?

— J'espérais...

— Espérer ? se gaussa-t-elle. C'est un peu faible, jeune homme... Tu n'as pas mieux ?

Je changeai d'appui, conscient d'être engagé dans une joute sans arme ni violence physique.

— J'ai toujours été un fils dévoué.

Elle leva les yeux au ciel et souffla par le nez. Encore une réponse insuffisante.

— C'est tout ?

Je secouai la tête.

— Et *lui*, qu'a-t-il fait pour que je sois à la hauteur de l'enjeu ?

— Il doute de tout, Bayek. De toi, de lui, du métier des armes, de la voie toute tracée qui s'ouvre à toi. Il a besoin d'être convaincu. Et toi ?

Es-tu vraiment certain de vouloir reprendre le flambeau ?

Je levai à mon tour les yeux au ciel.

— Quoi encore ? s'agaça-t-elle.

— Cette même question, je l'ai entendue de la bouche d'Aya.

Un court instant, Rabiah arbora une expression approbatrice. Que pouvait-elle penser du rêve d'Aya et du mien ? Entrevoyait-elle un avenir au cours duquel nos projets de vie avaient une chance de coïncider ?

— Que lui as-tu répondu ?

— Que j'étais sûr de moi.

— D'accord, mais c'était avant que ton père quitte Siwa. Qu'en est-il aujourd'hui ?

Elle n'ajouta pas : « Et qu'en sera-t-il si Aya part pour Alexandrie ? », mais c'était tout comme.

— Je n'ai pas changé de position.

Ma voix était assurée, mon dos bien droit, mon regard franc. Il ne s'agissait plus d'un rêve d'enfant : j'étais tout simplement incapable d'envisager un autre avenir.

— S'il t'avait vu aussi déterminé, peut-être aurait-il changé d'avis.

Rabiah secoua la tête de dépit, puis dit quelque chose que j'avais déjà entendu dire ma mère :

— Les hommes ont la tête dure, dans ta famille...

— Il n'a pas dû voir ce que j'ai là-dedans, dis-je, la main posée sur le cœur.

— À moins qu'il ait trop bien vu.

Cette pique-là me fit mal ; je ne l'avais pas vue venir. S'il s'était agi d'un combat, Rabiah l'aurait remporté à cet instant. Mais j'étais rompu aux joutes verbales avec Aya : nous discussions fréquemment histoire ou philosophie, ses sujets d'étude.

— Comment cela ?

— Le doute, toujours le doute, éluda-t-elle. L'amour que te voue ton père a pu le rendre aveugle à ton cœur de lion.

— Mais vous, vous le voyez ? rétorquai-je, le regard appuyé.

Elle hocha la tête.

— Oui, Bayek. Je vois en toi un futur protecteur.

— Pourquoi vous, et pas lui ?

— Peut-être voit-il en toi un fils. Rien qu'un fils.

Désireux d'obtenir des réponses, je décidai de la brusquer en changeant de sujet :

— Pour quelle raison est-il parti ? Quel rapport avec Menna ?

Elle réfléchit en remuant la langue dans sa bouche, comme pour déloger un morceau de datte coincé entre ses dents.

— Très franchement, je n'en sais rien.

— Mais je vous ai vus parler ensemble. À voix basse. Il vous a révélé le message ?

Elle secoua de nouveau la tête sans chercher à masquer sa frustration.

— Non. Tout ce que j'ai tiré de lui, c'est : « Moins je t'en dis, mieux c'est pour toi. »

Je me pris la tête à deux mains.

— Qu'est-ce que je fais encore ici ? Je dois retrouver le cavalier !

— Quel cavalier ?

— Celui qui a porté le message. Lui seul peut nous apprendre de quoi il retourne.

Rabiah leva la main, tout sourires malgré l'inquiétude qui se lisait dans ses yeux.

— Tu vas vite en besogne, jeune homme. Qu'attends-tu de moi ? Que je mette ta mère devant le fait accompli ?

Rabiah et ma mère étaient rarement en désaccord... mais leurs disputes pouvaient prendre des dimensions épiques.

— En outre, reprit-elle, tu ne sais pas tout. Cette nuit-là...

— Non, je regrette, je dois absolument partir. Je peux compter sur vous pour plaider ma cause auprès de mère ?

Rabiah arquait un sourcil et se fendit d'un sourire matois.

— Puissent les dieux m'en donner la force...

CHAPITRE 7

— Non, il ne part pas.

Les mains sur les hanches, le visage empourpré, ma mère nous dévisageait tour à tour, Rabiah et moi. La longue amitié qui unissait les deux femmes pesait fort peu à cet instant.

— Sabu l'a formé et les Nubiens lui ont appris l'art de la survie, insista Rabiah.

Les mains jointes dans le dos, elle s'efforçait de présenter une façade apaisante.

— Un entraînement incomplet ! N'est-ce pas ce que dit Sabu ?

— Il en est lui-même responsable, Ahmose.

— Que manigances-tu ? gronda ma mère.

— Rien, se défendit Rabiah, qui m'adressa pourtant un clin d'œil. Tout ce que je souhaite, c'est le bien-être de tes proches et de Siwa.

Ma mère fronça les sourcils.

— Dans cet ordre-là, vraiment ?

C'était une simple remarque, nullement un reproche.

— Que lui as-tu raconté ? Répète-le-moi mot pour mot, je te prie.

— Ce que Sabu m'a dit : qu'il serait dangereux pour nous de connaître les raisons de son départ précipité.

— C'est tout ? Il t'en a forcément dit davantage...

Rabiah bomba le torse ; je vis ses phalanges blanchir.

— Je ne te mens pas, déclara-t-elle d'une voix crispée.

En voyant ma mère prendre conscience qu'elle avait dépassé les bornes, je m'avançai, désireux de leur fournir un prétexte d'apaisement.

— Inutile de vous emporter, dis-je. Mère, Rabiah, peu m'importe pourquoi il est parti. Ma décision est prise.

Les deux femmes se tournèrent vers moi : Rabiah très calme, ma mère,

attristée, secouant la tête. L'une et l'autre savaient ce qui allait suivre.

— Je pars.

— Pas si vite, s'empressa de rétorquer ma mère. Ton père s'y opposerait certainement.

— Sabu n'est peut-être pas le mieux placé pour en juger, fit valoir Rabiah avec un sourire en coin.

Ma mère ravala ce qu'elle s'apprêtait à dire et hocha lentement la tête. Elle avait saisi l'allusion de Rabiah... dont le sens m'échappait.

— Rabiah, reprit-elle d'une voix égale. Tu devrais rentrer chez toi et me laisser en discuter avec Bayek.

Rabiah n'y trouva rien à redire : de toute évidence, ma mère avait tranché. Elles échangèrent un regard empreint d'émotions contradictoires, puis Rabiah prit congé après m'avoir dévisagé avec insistance.

— Tu n'es pas prêt, murmura ma mère sans conviction.

C'était bizarre de l'écouter reprendre ce refrain si souvent entendu de la bouche paternelle. Ma mère et Rabiah avaient toujours tenu tête à mon père quand il rechignait à m'apprendre le métier de *mekety*.

— Et je ne le serai jamais au train où vont les choses, rétorquai-je amèrement. Je veux partir.

— Ce n'est pas ce que j'avais en tête quand j'appuyais ta formation, soupira-t-elle.

— Ni toi ni personne.

J'étais en colère. Pas après ma mère ou Rabiah : plus certainement après mon père, coupable à mes yeux d'un départ que j'assimilais à une désertion. J'en voulais en outre au destin de nous infliger pareille épreuve. Je vis ma mère afficher un sourire en coin.

— Prends le temps d'y réfléchir, c'est tout ce que je te demande. La nuit porte conseil. Si tu es toujours décidé à partir demain matin, je ne m'y opposerai pas.

Cette nuit-là, étendu sans parvenir à trouver le sommeil, j'écoutais les bruissements nocturnes quand ma mère apparut sur le seuil de ma chambre.

— On doit t'entendre soupirer depuis le temple. Tu n'as pas changé d'avis, j'imagine.

Ce n'était pas une question. Je secouai la tête.

— Dans ce cas, pars sans attendre, se résigna-t-elle dans un souffle. Profite de la fraîcheur, pendant que Siwa dort... et file avant que je me ravise.

Elle me tendit une besace dont je devinai le contenu : outre et vivres en quantité suffisante pour que je n'aie pas à chasser tout de suite lors de mon périple.

— Ce serait vain, tu le sais bien. Ma décision est prise.

— Oh ça, je m'en doute. Tu as la tête aussi dure que lui.

En la voyant lever les yeux au ciel, je me fis violence pour ne pas lui rappeler qu'en matière d'obstination, j'avais de qui tenir... et pas seulement du côté paternel.

— Dois-je prévenir Aya ? demanda ma mère.

— Comprendra-t-elle, selon toi ?

— J'en suis sûre.

Elle sourit à demi. Par-delà l'inquiétude que suscitait mon départ, ce sourire-là me fit comprendre qu'elle approuvait mon idylle avec Aya.

— Tu ne vas pas la saluer avant de partir ?

— C'est au-dessus de mes forces.

— Comme tu voudras, dit-elle avant de me laisser.

Je préparai mon barda, bouclai mon ceinturon et y attachai une bourse dans laquelle je mis mon or – plusieurs années d'économies constituées à force de petits travaux pour l'un ou l'autre de nos voisins – en priant pour que cela suffise à couvrir les frais du voyage.

Puis nous nous fîmes nos adieux. Après m'avoir étreint avec fougue, ma mère me congédia afin que je ne la voie pas pleurer. Je me retrouvai dans la rue déserte et silencieuse, seulement éclairée par la lune à l'aplomb de l'oasis. L'astre impassible m'observa mettre mon sac en bandoulière puis me diriger vers l'étable attenante au logis, où mon cheval m'attendait.

Le chemin que je pris pour quitter le village me fit passer devant la maison où vivait Aya, chez sa tante Herit. Combien de soirs étais-je venu murmurer son nom sous sa fenêtre puis, tout ému de la retrouver, avais-je attendu qu'elle sorte par la petite ouverture afin que nous puissions bavarder, nous tenir la main et nous embrasser sous la voûte étoilée ? J'hésitai un instant tant il m'était difficile de m'éloigner d'Aya, dont j'étais tombé amoureux dès le premier regard : moi, le gamin de Siwa, le fils du protecteur imbu de lui-même ; elle, la jeune fille venue d'Alexandrie, toujours prompte à me rabattre le

caquet.

Elle comprendrait. Nous attendions l'un et l'autre : moi que mon destin commence, elle d'être rappelée à Alexandrie pour étudier auprès de ses parents. Elle saurait que je ne faisais que suivre ma voie. Quant à partir sans la prévenir... c'était pour me préserver. L'affronter m'était tout simplement impossible.

— Pardonne-moi, murmurai-je à la nuit.

CHAPITRE 8

Le voyage vers Zawty m'obligeait à traverser les Terres rouges. Chaque soir, emmitoufflé derrière un muret de fortune érigé pour couper le vent froid, je découvrais qu'il n'existe pas de lieu plus désolé qu'une plaine infinie, la nuit, avec pour seule compagnie le cri des vautours. Je me languissais d'Aya. Une seule perspective m'aiguillonnait dans ma quête : celle de lui prouver ma valeur, ainsi qu'à mon père, ma mère et Rabiah.

Pour l'eau, je creusais un trou que je couvrais d'un linge, puis laissais faire le soleil : le liquide condensé se trouvait piégé. J'en récoltais aussi en suçant la racine de certaines plantes et préservais au maximum mes fluides corporels en avançant sans à-coups et en respirant par le nez. C'était ce que m'avaient enseigné Khensa puis mon père. Par la suite, Aya et moi étions partis en expédition où nous bâtissions des abris, chassions, fourragions. Je lui avais transmis mes acquis : « *Il faut chasser face au vent ou en travers, jamais de dos. L'heure propice, c'est l'aube, quand les animaux sortent...* »

Grâce à mes mentors, j'étais capable de chasser, de suivre une piste et d'identifier les indices. Je savais quelle crotte correspond à quelle espèce, écorcher les bêtes quand elles sont encore chaudes, retirer les glandes susceptibles de donner mauvais goût à la viande, où inciser pour ne pas risquer d'ouvrir l'estomac et les autres organes digestifs.

Je cuisais mes proies sur des feux de broussaille du désert ; lapins, rongeurs, moutons et chèvres sauvages. « *Un cochon sauvage ne s'écorche pas, Bayek. Il faut commencer par l'éviscérer, puis lui brûler les poils.* » J'avais aussi en mémoire les leçons de cuisine de brousse : le foie se cuit moins que le reste, les reins sont nourrissants mais doivent être bouillis. Le cœur se cuisine à la braise, les intestins à l'eau. Récupérer la graisse des coussinets, bouillir langue et os, conserver la cervelle pour tanner les peaux. Boire le sang, très nutritif, et le fluide contenu dans les globes oculaires.

Ma première arme fut une fronde, mais celle dont je fus le plus fier était un arc. Je me lançai dans sa confection après avoir bouclé la partie la plus ardue du voyage. Arrivé près du fleuve, où la terre était fertile, je trouvai les branches d'if nécessaires.

« Fais le geste de tendre un arc. Voici ton allonge. Elle correspond à la longueur que doivent avoir ses branches », m'avait dit mon père.

Il m'avait montré comment ôter l'écorce, effiler les branches, faire des encoches pour la corde, sculpter la forme adéquate puis enduire le bois de graisse animale récupérée sur le gibier. Je me servis de cuir pour la corde ; il ne restait plus qu'à faire des nœuds solides afin qu'elle soit bien tendue.

Je fis des flèches en bois de sycomore. Les plumes ramassées en cours de route, et rangées dans ma bourse, servirent pour l'empennage.

Seul sur la plaine, en peaufinant mon arc, je pensai à eux tous : Khensa, mon père, ma mère, Rabiah, Hepzefa... Aya. Les reverrais-je un jour ?

CHAPITRE 9

Enfin, j'arrivai dans la luxuriante vallée du Nil. En lieu et place du désert aride à perte de vue, je découvris des fermes, des arbres à profusion, des plantations et de la vie sauvage. Je n'étais plus seul : je voyais partout d'autres voyageurs, des marchands, des laboureurs, des fermiers, et croisai même une procession de prêtres.

Et que dire du fleuve lui-même ! Ce Nil majestueux, dont les fluctuations décidaient du sort de ceux qui vivaient sur ses rives. À la fonte des neiges dans les hautes terres, soit au milieu de l'année, les flots charriaient une boue épaisse. C'était *akhet*, la grande crue. Le peuple faisait ses offrandes au dieu nourricier du fleuve, Hâpî, qu'il remerciait de fertiliser la terre. Le Nil était toute la vie de ces gens. Il leur fournissait à boire et à manger, servait de voie navigable, et ses crues régénéraient les plaines alentour.

Toutes ces choses, je les savais déjà, bien sûr... C'était Aya qui me les avait apprises, me souvins-je avec un pincement au cœur. Les temples de ma région comportaient d'innombrables représentations du fleuve dont j'avais, de ce fait, une image mentale toute faite. Je me l'étais toujours figuré grandiose – mais rien n'aurait pu me préparer à pareil spectacle. Immensité liquide en perpétuel mouvement, le Nil coulait, hiératique, insensible aux myriades d'embarcations, comme pris d'une torpeur provoquée par la moiteur qui régnait sur ses berges.

Je m'arrachai à grand-peine au panorama tout en traversant ces terres rendues verdoyantes par des inondations bienfaitrices. Les flots entraînaient des îlots de branchages arrachés et les bateaux étaient partout : certains imposants et somptueux, avec leurs voiles en soie qui claquaient à la manière d'un tambour ; d'autres minuscules, manœuvrés par un seul homme et faits non pas de bois, mais de fibres végétales tressées. Les pêcheurs se servaient d'une longue gaffe pour avancer et jetaient leurs filets. Je vis du gibier d'eau, écoutai son cri et découvris l'ibis, ce grand échassier au bec incurvé et au long cou. Immobile dans l'eau peu profonde, il n'avait cure des êtres humains dans leurs embarcations, des enfants qui jouaient près du bord et des bœufs qui paissaient dans les prés.

Je découvris aussi l'hippopotame, ce béhémoth dont la masse inspirait

un respect teinté d'effroi, et dont le mufler rappelait la déesse Thouris. En voyant la bête faire surface, j'eus l'impression qu'elle sortait la tête de l'eau pour, elle aussi, jouir du spectacle.

Dans les faubourgs de Zawty, je me concentrai de nouveau sur l'objet de ma mission. Quelle sensation de retrouver la foule ! Seul dans le désert, je m'étais senti insignifiant, misérable – et parfois apeuré. L'activité fébrile qui régnait là me redonna des forces ; une impression de sécurité nouvelle, distincte de celle que j'éprouvais à Siwa où tout le monde savait que j'étais le fils du protecteur. Ici, j'étais anonyme. Cela m'enhardit.

Ayant trouvé où loger mon cheval, je donnai la pièce au garçon d'écurie puis partis visiter la ville... et dus lutter pour ne pas rester bouche bée à chaque étal, quand je m'arrêtais pour admirer les marchandises au milieu d'une foule dense.

Les rues étaient plus étroites que celles de Siwa, certaines échoppes étaient munies de volets et d'auvents colorés. Partout, ce n'était que carrefours, embranchements multiples... Tout cela afin de ralentir un envahisseur éventuel, m'avait un jour confié Aya.

Oh !

Je cessai d'avancer, conscient que je risquais fort de m'égarer dans ce dédale. Monture à l'écurie, déambulations au petit bonheur : rien de tel pour ne jamais retrouver l'endroit où se reposait mon cheval.

En me retournant pour mieux me situer, j'aperçus un mouvement brusque. Un jeune garçon... rudement pressé de disparaître.

Quand j'eus identifié mon chemin, je repris ma flânerie et fis halte un peu plus loin, devant un étal proposant des couteaux. Tous plus adaptés au combat que celui que j'avais pris à la maison.

L'un d'eux, surtout, me tapa dans l'œil. Sitôt mon achat réglé et avant de le glisser à mon baudrier, je fis mine d'inspecter une dernière fois la lame et m'en servis pour regarder derrière moi. Encore un mouvement brusque entre les jambes des badauds. Un gamin des rues lorgnant ma bourse ?

La boutique suivante proposait des bijoux. Je soulevai un collier en métal poli qui me servit à son tour de miroir. J'y vis ma barbe de plusieurs jours encroûtée par la poussière du désert, puis...

Là !

Dans le reflet. Un gamin vêtu d'une tunique assez semblable à la mienne, mais sans les sangles de cuir croisées sur la poitrine.

Pourquoi me suivait-il ? Que voulait-il ?

Il était temps d'obtenir des réponses.

CHAPITRE 10

Le gamin toujours dans mon sillage, je poursuivis jusqu'à une place. Des bancs en pierre étaient disposés le long des murs et des amandiers fournissaient une ombre propice aux badauds qui s'intéressaient aux étals de nourriture et de jarres en albâtre. Je fis l'emplette d'un gâteau au miel enrobé de graines, puis pris place à une table en mosaïque.

Montre-toi, petit rat.

Il finit par pointer son nez. Bien moins peuplée que les rues, la place lui permettait quand même de se dissimuler derrière des adultes. Je l'épiai aussi discrètement que possible et vis ses yeux se poser sur le gâteau au miel. Pas d'erreur possible : il avait faim.

Je lui fis signe. L'indécision se lut aussitôt sur son visage presque aussi crasseux que le mien, et il se détourna.

— Hé ! le hélai-je. Tu as faim ? Faisons part à deux, si tu es intéressé.

Il s'immobilisa, tourna les talons, s'approcha en rasant les murs et posa sur moi un regard revenu de tout avant de s'exprimer.

— Vous faites le fier avec votre gâteau, c'est ça ? dit-il en tendant la main.

— Si tu le prends comme ça...

Je levai le bras, prêt à avaler le gâteau.

— D'accord, d'accord, céda-t-il. C'est juste que je ne suis pas habitué à ce qu'un type à peine plus vieux que moi me cause comme un officier.

— Quel âge as-tu ? dis-je, les sourcils froncés. Et quel est ton nom ?

**Pour télécharger plus d'ebooks
gratuitement et légalement, veuillez
visiter notre site : www.bookys.me**

— Tuta. J'ai dix ans. Et vous, c'est quoi votre nom et votre âge ? J'y ai droit, à ma part, ou il faut que je fasse le beau ? « S'il vous plaît,

monsieur, puis-je avoir une miette de ce délicieux gâteau ? » Je dois faire quoi en échange ? Danser, chanter ?

J'avais l'air fin, en effet, le bras toujours en l'air. Je posai le gâteau et lui fis signe de s'asseoir.

— Sers-toi. Je m'appelle Bayek, j'ai quinze ans, et j'aimerais savoir pourquoi tu me suis comme mon ombre.

Il renifla.

— Je vis dans la rue et j'ai faim. Toutes mes journées, je les passe à chercher quelque chose à manger.

— C'est plausible... sauf que je n'avais pas de nourriture à la main quand tu t'es mis à me suivre. Pourquoi ai-je l'impression que ce gâteau t'intéresse moins que ceci ? dis-je en présentant ma bourse.

Les lèvres mouchetées de graines, la bouche pleine de gâteau au miel, il leva les yeux au ciel.

— D'accord, d'accord, répéta-t-il en faisant s'envoler les miettes. Un ami à moi travaille aux écuries. Il me fait la grâce de me signaler ceux qui arrivent en ville et paraissent enclins à me faire l'aumône d'une drachme...

— Quitte à leur faire les poches ?

Il secoua la tête avec vigueur.

— Non. Des gens généreux, prêts à donner un coup de pouce à un enfant des rues.

Un silence se fit.

— Vous pourriez faire ça, dites ? M'aider ? En me prêtant un peu d'argent... ou en me payant si je vous fais visiter la ville ?

— Pourquoi pas, au fond...

— Vrai de vrai ?

— Absolument. Mais d'abord, j'aimerais en savoir un peu plus sur celui que je m'appête à dépanner. Quelle est ton histoire, Tuta ? dis-je en lui indiquant de reprendre du gâteau.

Il répondit la bouche pleine :

— Je suis de Thèbes. Débarqué tout petit à Zawty. Mes parents, ma petite sœur et moi. Pendant un temps, tout allait bien, autant que je m'en souviennne. Puis il y a eu un incendie... un incendie affreux, monsieur Bayek, qui a coûté la vie à ma mère et à ma sœur.

— Je suis navré.

— Merci bien, monsieur. C'était il y a deux ou trois ans ; on est beaucoup à être dans cette situation.

— Et ton père ?

— C'est presque aussi triste. En perdant ma mère et ma sœur, j'ai perdu mon père qui s'est mis à boire. Il a peut-être fini par en mourir, allez savoir.

— Navré, répétais-je. Où vis-tu ?

— Ici ou là... Sur cette place, tenez, et pas qu'une fois. (Il sourit.) Je crois bien que j'ai dû dormir dans toutes les rues de la ville, à force. Il fait froid parfois mais je me débrouille, et puis vous savez, on est des tas à faire pareil.

— Et ça, d'où ça vient ? dis-je en désignant un bleu qu'il avait dans le cou.

— Eh bien, répondit-il, la mine sinistre, je me débrouille, mais parfois...

— Entendu. Je suis disposé à t'aider – à condition que tu m'aides en retour. Je viens d'arriver et je ne connais pas la ville aussi bien que toi. Je cherche un cavalier qui est récemment passé chez moi, à Siwa. Un type avec des yeux d'un bleu très vif, qui portait un sac en bandoulière, un peu comme ça, dis-je en désignant mes sangles entrecroisées, mais avec le sac ici...

— Ça reste vague, estima Tuta, perplexe.

Je réfléchis.

— La dernière fois que je l'ai vu, il rangeait une bourse pleine de pièces dans sa besace. S'il s'est mis à mener grand train, il se peut qu'il ait attiré l'attention.

— J'en fais mon affaire, monsieur Bayek. Je sais même par où commencer : un marchand que je connais, qui vend toutes sortes de choses. Qu'en dites-vous ?

— Tu penses être en mesure de retrouver celui que je cherche ?

Tuta, revigoré, m'adressa un clin d'œil. Le gâteau au miel paraissait avoir fait des miracles.

— C'est pas pour me vanter, monsieur Bayek, mais c'est comme si c'était fait. Vous êtes tombé sur l'homme de la situation. Attendez ici.

Je m'exécutai, ravi... sans savoir que je venais de commettre une terrible erreur.

CHAPITRE 11

Sabu atteignit sa destination après plus de vingt jours de chevauchée. C'était l'excès de précautions qui lui avait fait mettre plus de temps que prévu : il avait tenu à s'assurer qu'il n'allait pas au-devant d'un piège. Leur abri sûr, le « Berceau », étant évoqué dans le message, il paraissait raisonnable de miser sur une origine alliée... mais on n'était jamais trop prudent.

Arrivé au Berceau, modeste oasis du désert Arabique, Sabu dut patienter toute une journée avant d'apercevoir au loin la silhouette familière d'un chariot qui roulait lentement dans sa direction. Sur le siège en bois se tenait le pupille de l'Ancien, un garçon d'une quinzaine d'années aux yeux laiteux d'aveugle.

Pour beaucoup, le jeune Sabestet possédait des pouvoirs presque surnaturels ; son arme secrète était en vérité une ouïe extrêmement fine. Quant à sa vue, elle n'était pas aussi mauvaise qu'il le faisait croire. Tout cela sur le conseil de l'Ancien : « Trouve ton point fort et fais-en bon usage. Laisse planer le doute chez tes amis comme chez tes ennemis, car la loyauté est chose volage. »

L'Ancien, Hemon, voyageait en règle générale à côté de Sabestet. Cette fois-ci, il était seul.

Les deux hommes se saluèrent et Sabu se garda de tendre la main pour aider Sabestet à descendre. Peu de temps après, adossés à un tronc d'arbre, ils partagèrent ce qui restait dans l'outre de Sabu.

— Hemon vous remercie d'avoir répondu si vite au message. Nous étions confiants, dit Sabestet après s'être rincé la bouche de la poussière du voyage.

Sabu écrasa une mouche.

— Comment va-t-il ?

— Le maître est en bonne santé et aussi solide d'esprit que jamais, bien qu'il doive désormais s'appuyer sur un bâton pour marcher. Il m'aurait volontiers accompagné, mais il a beaucoup voyagé ces derniers temps. Nous avons donc estimé plus sage qu'il reste à Djerty. Il espère que vous n'êtes pas froissé de son absence et vous remercie

d'être venu.

— « Beaucoup voyagé » ?

— Oui, beaucoup. C'est la raison pour laquelle il vous a prié de venir. Il vous en sait gré.

Sabu soupira, l'esprit tourné vers Ahmose, Bayek, sa maison, son village.

— Il me remercie d'être venu, Sabestet, j'avais compris. Puis-je savoir pourquoi je suis ici ?

— Le maître, désireux de s'entretenir avec lui d'une affaire sérieuse, a contacté Emsaf... qui ne s'est pas présenté à l'endroit convenu. Au lieu de quoi il a envoyé un message depuis Ipou et demandé que le rendez-vous se déroule ailleurs. Pourquoi Emsaf agit-il ainsi, selon vous ?

Sabu se releva, posa les mains sur ses reins puis fit rouler ses épaules tout en s'imaginant à la place d'Emsaf. Il repensa aux jours et aux nuits qu'il venait de passer dans le désert.

— Il a rallié Ipou, dit-il, le regard posé sur Sabestet. Sacré détour depuis Hebenou. Il a dû se sentir suivi.

Sabestet acquiesça. Fidèle à son habitude de fermer les yeux quand il hochait la tête, il avait l'air en pleine réflexion.

— C'est aussi la conclusion à laquelle le maître est arrivé. Il vous demande d'enquêter sur ce qu'est devenu notre ami et camarade Emsaf afin que cela soit dûment consigné. Il aura plaisir à vous recevoir à Djerty pour recueillir vos découvertes.

Quelle délicieuse perspective, songea amèrement Sabu.

— Hemon estime que c'est un coup de notre vieil ennemi, j'imagine...

Sabestet acquiesça derechef.

— C'est en effet ce qu'il redoute.

CHAPITRE 12

Il faisait sombre et les marchands de la place avaient plié boutique quand Tuta refit son apparition. Il s'installa à la table et m'observa à travers sa tignasse brune ébouriffée.

— Je crois bien que j'ai trouvé votre homme, monsieur Bayek, dit-il, la main tendue.

Le regard rivé sur la paume crasseuse de ce gamin que je commençais à apprécier malgré moi, je souris de son culot.

— Non, pas avant que j'aie vérifié la marchandise. Où se trouve le messenger ?

— Vous êtes dur en affaires, protesta Tuta sans insister. J'aurai ma paie quand vous aurez vérifié qu'il s'agit bien du gars que vous recherchez ? Je peux comprendre ça ; suivez-moi.

Il nous guida au fil de rues étroites et sinueuses. Je me félicitai d'avoir pris des repères : le moment venu, je serais capable de retrouver l'écurie où logeait mon cheval. J'éprouvai en outre une excitation grandissante à mesure que la confiance me revenait. *Je peux y arriver.*

À l'angle d'une rue, Tuta m'attira à couvert.

— Gaffe, murmura-t-il. Le type que vous cherchez est droit devant.

Dans la direction indiquée, plusieurs personnes, assises sous des auvents, mangeaient et buvaient entre amis. Les allées et venues des piétons ne m'empêchèrent pas de situer l'homme indiqué par Tuta. Ses yeux étaient bel et bien d'un bleu intense ; au premier abord, il pouvait s'agir du cavalier croisé à Siwa. Pour autant...

— Je ne suis sûr de rien, glissai-je à mon guide après avoir passé un instant à détailler l'individu. Il n'a pas de sac ?

— Oh ça, il doit en avoir un, monsieur Bayek. Sûrement sous la table, à ses pieds. Le gars que je connais est formel, ce type-là a dépensé sans compter, dernièrement. Toujours d'après mon ami, un monsieur tout ce qu'il y a de bien informé, votre homme vient de revenir en ville avec un pactole après un petit mois d'absence.

Cela me donna à réfléchir.

— C'est cohérent avec celui que je cherche, je te l'accorde. Si seulement je pouvais entendre sa voix...

— Il suffit de s'approcher, non ? Allons-y, monsieur Bayek, avant que vous preniez peur et que ma prime me file sous le nez.

Il voulut s'élancer, mais je l'attrapai par l'épaule.

— Pas question, il risque de me reconnaître.

Tuta, l'air goguenard, me détailla de haut en bas.

— Vous ressembliez à ça, la dernière fois qu'il vous a vu ?

— Non. Tu dois avoir raison.

— Allons-y ensemble. Comme ça, s'il lève la tête à notre passage, il vous prendra pour mon grand frère. Du nerf ! On ne va pas y passer la nuit.

Mon cœur battait la chamade quand nous passâmes tout près d'Yeux-Bleus, attablé avec plusieurs autres personnes. Il était fort heureusement absorbé par la conversation. Plus sûr de mon fait après l'avoir vu de près, je désirais cependant entendre le son de sa voix.

Tuta réagit à mon regard appuyé et se dirigea vers les convives.

— Une drachme, monsieur ? lança-t-il à notre homme.

En entendant Yeux-Bleus répondre « Déguerpis, rat des rues ! », j'eus confirmation qu'il s'agissait effectivement du messager.

— Alors ? s'enquit Tuta un peu plus loin.

— C'est bien lui.

— J'ai rempli ma part du contrat, pas vrai, monsieur Bayek ? Donnez-moi ma prime et je vous laisse tranquille, d'accord ? (Il prit l'argent que je lui tendis.) Vous avez un plan pour la suite, monsieur Bayek ?

Excellente question. Je fus frappé de découvrir qu'au cours de tout ce périple, et même depuis mon arrivée à Zawty, je n'avais pas réfléchi un instant à ce que j'allais dire au messager si je le retrouvais.

— J'ai dans l'idée que vous pourriez avoir besoin d'un intermédiaire, devina ce petit malin de Tuta. Je vous arrange un rendez-vous ?

Cela faisait sens. S'il prenait l'envie à Yeux-Bleus de filer dans le dédale de ruelles après m'avoir reconnu, je risquais fort de ne jamais le revoir. Il se méfierait moins d'un gamin.

— Entendu, vas-y.

— Je vais lui dire que je connais quelqu'un qui a besoin de ses services. Attendez à l'amphithéâtre, on vous y retrouve et vous prenez

le relais. Ça vous va, monsieur Bayek ?

Ça m'allait très bien. Tuta s'éclipsa une fois de plus. Je me retrouvai bientôt à l'amphithéâtre de Zawty, plus pauvre d'une nouvelle pièce, en me demandant si mon jeune ami allait se présenter.

Il régnait un silence irréel. En toussant, j'entendis l'écho se réverbérer sur les travées que venaient de désertier les spectateurs d'une représentation des *Myrmidons*. Quelques heures plus tôt, leur himation étendu sur le gradin de pierre, les membres du public avaient dû discuter, s'empiffrer de fruits secs, de dattes et de gâteaux, puis les acteurs étaient entrés en scène pour les régaler de poésie. Aya aurait adoré. Elle aimait m'expliquer les effets pyrotechniques utilisés pour *Les Euménides*, les duels à l'épée, comment les troupes de théâtre simulaient la pluie, voire recouraient à une sorte de palan pour mettre en scène l'entrée des divinités.

Puis l'espace avait dû bruisser des rires et des bavardages tandis que les acteurs récitaient leur texte. Pour l'heure, torches et braseros étaient éteints ; l'obscurité croissait. J'entendis des oiseaux s'agiter dans les travées supérieures et un menu frottement... Des rats ? Pris d'un effroi soudain, je m'inquiétai de ne pas être à la hauteur.

Si, Bayek, tu en es capable. Ressaisis-toi. Ayant conscience que, debout près de la scène, j'étais trop repérable, je pris place sur un banc de pierre et attendis, le poing crispé sans en avoir l'air sur le manche de mon nouveau couteau. Je n'avais pas eu l'occasion de l'aiguiser avec un bloc de grès riche en quartz, comme mon père me l'avait appris ; le tranchant de la lame était de ce fait imparfait, mais il ferait l'affaire le cas échéant.

Quel cas échéant ?

Je chassai cette pensée. Pourquoi diable m'inquiéter d'un possible coup fourré ?

Quoique...

Du bruit émana d'un tunnel d'accès proche de ma position. Les oiseaux déguerpirent à tire-d'aile. Le messenger sortit de l'ombre, regarda alentour et m'aperçut quand je me levai pour l'accueillir. Ses yeux s'étrécirent.

— C'est toi que je suis censé rencontrer ?

Je respirai mieux : à sa mine, il était manifeste qu'il ne m'avait pas reconnu. Le périple avait dû suffisamment modifier mon apparence.

— Nous nous sommes déjà vus, dis-je.

— Ah bon ?

— Absolument.

J'allais poursuivre quand un nouveau bruit émana des travées supérieures. Je levai les yeux. Était-ce le peu de luminosité ambiante qui donnait le sentiment que les ombres remuaient ?

— À Siwa, repris-je.

— Bien sûr, fit le messenger dont le visage s'éclaira. Je me souviens de toi. Le jeune coq ! Je peux savoir à quoi tu joues, en me traînant jusqu'ici ? On m'a fait miroiter la possibilité de me faire un peu d'argent... mais je doute fort que tu disposes d'une somme susceptible de m'intéresser.

— Détrompe-toi, je ne suis pas sans le sou, et ce que j'attends de toi est beaucoup moins éprouvant que ce à quoi tu es habitué. Je souhaite en savoir plus sur le message que tu as transmis au protecteur de Siwa. Qui te l'a confié, et que disait-il ?

Il arquait les sourcils.

— Tu ne l'as pas demandé à ton père ?

— C'est... compliqué.

— Il est parti sur-le-champ, c'est ça ?

— Ça n'a pas l'air de te surprendre...

Le messenger secoua la tête.

— Pas du tout, en effet. C'est ce qu'il a dit sitôt après avoir entendu ce que l'on m'avait chargé de lui transmettre.

— À savoir ?

— Pas si vite, fils du protecteur. Commence par me montrer la couleur de ton argent, et nous poursuivrons cette discussion... ou pas.

Alors que je m'apprêtais à exhiber ma bourse, un frottement de sandale sur la pierre me fit me retourner d'un bloc – et je vis une nouvelle silhouette émerger du tunnel d'accès. L'homme avait une figure de chien battu, des vêtements en piteux état et un glaive piqué de rouille qu'il tenait à l'horizontale. Sa physionomie me disait vaguement quelque chose... L'aurais-je vu en compagnie du messenger ? Un ami à lui, peut-être ? En voyant ce dernier se rembrunir et nous dévisager tour à tour, je compris qu'il n'en était rien.

— Il se passe quoi, là ? glapit-il en étreignant sa besace. (Il me jeta un regard noir.) Tu m'as tendu un piège ?

— Mais non ! m'empressai-je de répondre.

Terrifié à l'idée de le voir me filer entre les doigts, je me sentis

soudain très seul.

— Oh, je ne dirais pas ça, ricana le nouveau venu. Au contraire. Le piège est parfait.

CHAPITRE 13

L'homme au glaive leva les yeux vers les gradins. Ses paroles me firent l'effet d'une gifle :

— Tuta, et si tu te montrais, mon garçon ?

Je sentis mon cœur se serrer en voyant Tuta sortir de sa cachette et descendre lentement entre les sièges. Un œil poché, l'air penaud, la tête basse, évitant mon regard, il rejoignit l'homme qui était certainement son père. J'étais anéanti. Comme si on m'avait puni pour mon arrogance et ma bêtise. *Tu l'as bien cherché.*

— Tu t'en es bien tiré, mon fils, déclara le père de Tuta. Comme promis, tu les as réunis. À présent, si ça ne vous fait rien, messieurs, nous allons récupérer notre argent.

Il brandissait son épée d'un air menaçant.

— Pourquoi, Tuta ? laissai-je échapper. Pourquoi fais-tu ça ? J'aurais payé. Je croyais que nous étions...

— ... « amis », lâcha son père avec un petit sourire suffisant. (Il empestait la bière.) Non, mon vieux, vous n'êtes pas amis. Il fait ce que je lui dis, quand je le lui dis, et il est ami avec qui je lui demande. Pas avec vous. (Il nous désigna, le messenger et moi, avec la lame de son épée.) À présent, donnez-nous ces bourses. Tous les deux.

— Tu connais ces gens, cracha le messenger. Tu nous as tendu un piège.

— Non, lui rétorquai-je aussitôt. Je te jure que je n'ai rien à voir avec ça. Je cherche juste des informations. (Je me tournai vers Tuta.) Tu crois vraiment que c'est ce que ta mère aurait voulu ? que tu en sois réduit à détrousser des inconnus ?

— Comment ça « aurait voulu » ? demanda le père avec un sourire en coin. Qu'est-ce qu'il est allé te raconter ?

Je regardais toujours Tuta.

— Ça aussi, c'était un mensonge ? Ça faisait partie de ton plan pour te moquer de moi ?

Il détourna le regard en déglutissant, sa lèvre inférieure tremblante.

— Allez, crache le morceau, insista son père. Je meurs d'envie de savoir ce qu'il t'a dit.

— Que ta femme et ta fille étaient mortes dans un incendie. Et que tu t'étais mis à boire.

Le père de Tuta éclata de rire en jetant la tête en arrière.

— Et tu y as cru, hein ? Tu es facile à berner, mon ami.

L'odeur de bière devenait entêtante.

— C'était au moins en partie exact. Et les bleus racontent ce que Tuta a omis de me dire.

— Alors, c'est toi le héros ? me railla le père. C'est ce que m'a expliqué Tuta. Du menu fretin cherchant à nager au milieu des gros poissons. Il m'a soutenu que tu ne serais pas difficile à appâter.

Tuta, honteux, baissa les yeux. Au même moment, son père s'approcha en brandissant son épée, m'en appliquant la pointe sur la gorge. Il me toisa avec ses yeux ternes, ses lèvres entrouvertes laissant apercevoir sa denture en piteux état, et sa puanteur me rappelant l'homme qui était passé par ma fenêtre la nuit de l'attaque de Menna.

Sauf que je ne suis plus effrayé, aujourd'hui. Et que je n'ai plus rien d'un enfant.

De son autre main, l'homme saisit mon couteau à ma ceinture et le laissa tomber avec un bruit sourd. Du coin de l'œil, je vis le messenger suivre mon arme du regard. Je priai pour qu'il ne mette pas son idée à exécution.

Ne prends aucun risque, lui intimai-je mentalement. Je n'ai pas envie d'avoir fait tout ça pour rien. La lame sous mon menton était pressante et bien affûtée – celle-ci n'était pas émoussée –, et je sentis quelque chose de chaud me chatouiller la gorge. Du sang. Mon assaillant tenta d'ouvrir ma poche.

Ce n'était pas possible. Pas avec une seule main.

— Prends-lui son argent, Tuta, ordonna-t-il d'un ton agacé.

Évitant mon regard, le garçon approcha, ouvrit ma poche, en tira la bourse et la tendit à son père. Une plume tomba par terre en voletant.

Le messenger s'était approché de mon couteau de quelques pas.

Ne fais pas ça...

— Tuta, implorai-je. (Le mouvement de ma bouche poussa la lame dans mes chairs, provoquant un nouveau filet de sang le long de mon cou.) Dis au moins au messenger que je n'ai rien à voir avec ça. Dis-le-lui.

— Il n'est pas mêlé à ça, monsieur, déclara-t-il d'un ton ferme en regardant soudain le messager droit dans les yeux. Vous ne pouvez en vouloir qu'à mon père et à moi. Et à nos mauvaises habitudes. Cet homme n'a qu'une envie : retrouver ses proches. Il cherche simplement des réponses. C'est quelqu'un de bien, je peux en attester, pour ce que ça vaut. Si vous avez un cœur, dites-lui ce qu'il veut savoir pour qu'il puisse dormir tranquille.

— Ferme-la, maintenant, lui ordonna sèchement son père. Ça suffit.

Sur ce, il assena un coup de poing à son fils, l'envoyant rouler par terre.

Le messager saisit l'occasion. Profitant de la diversion, il avança d'un pas, se pencha, récupéra mon couteau et se jeta sur la brute.

Son coup porta. Le père de Tuta poussa un hurlement de douleur ; mon couteau avait goûté le sang.

Mais l'assaut était précipité ; ce premier coup destiné à prendre l'avantage avait malheureusement échoué, m'empêchant même d'agir. Il avait entaillé la cuisse du voleur, dont la tunique bâillait désormais, du sang lui coulant déjà le long de la jambe. Mais, si blessé et ivre fût-il, l'homme n'en demeurerait pas moins le meilleur combattant des deux, surtout au couteau. Il ravala sa douleur et se rua sur le messager en brandissant sa propre lame.

Ce dernier n'eut pas l'occasion de se défendre. En un clin d'œil, le père de Tuta lui enfonça son glaive dans le ventre en grognant d'effort, réitérant son geste avec un bruit sourd qui faisait penser à celui des lavandières, quand elles battaient leur linge sur les bords du Nil. Il recommença ensuite par pure méchanceté ; le messager, plié en deux, se tenait le ventre à deux mains, pris de convulsions et de quintes de toux, déjà sûr de mourir.

Ensuite, le père de Tuta se tourna brusquement vers moi, la jambe couverte de son propre sang, son épée rouge de celui du messager.

— Espèce de petit imbécile ! s'écria-t-il.

Je me demandai s'il s'adressait à Tuta, à moi ou aux deux. Tout ce que je savais, c'était que je reculais en titubant, trébuchai sur le garçon et m'écroulai à mon tour sur le sol rocailleux. Je ne quittai pas des yeux le glaive du père de Tuta tandis qu'il approchait d'un pas boiteux, traînant sa jambe blessée derrière lui.

C'en est fini. Voilà donc ce qu'on ressent juste avant de mourir... Je songeai à Aya, à ma mère et à Siwa, que je ne reverrais plus jamais.

— Non, père, je t'en prie, l'implora Tuta en se jetant devant moi alors que son paternel s'apprêtait à abattre son arme.

Les dieux soient bénis, l'homme retint son coup juste à temps, avec un juron qui laissait supposer un châtement encore plus terrible. Puis il repoussa son fils, le projetant de nouveau à terre, prêt à m'infliger le coup fatal. Tuta m'avait toutefois permis de gagner un temps précieux. Je parvins à me relever, sans savoir comment me défendre.

— Eh, qu'est-ce qui se passe, ici ? dit une voix, résonnant dans la galerie.

Lorsque le père de Tuta se retourna pour localiser son propriétaire, je ramassai mon couteau. C'était l'un des ouvriers du théâtre, alerté par le vacarme. Avec un cri de frustration, le père de Tuta renonça à son meurtre et se tourna vers le corps du messenger pour lui soutirer sa bourse. Emportant l'argent, il attrapa Tuta et le releva de force, traînant le pauvre garçon blessé jusqu'à la sortie au moment même où surgissait l'employé du théâtre.

Celui-ci commença à protester :

— Qu'est-ce que...

Mais, à la vue de l'arme brandie, il blêmit et se plaqua contre le mur des gradins, laissant filer le voleur et son jeune complice.

Je m'approchai du messenger. Agenouillé auprès de lui, je portai la main à sa tempe, puis examinai sa tunique, rouge de sang, déchirée et froissée. Il avait reçu trois coups. « Bam, bam, bam ».

Par ma faute. À cause de ma bêtise.

Il crachait du sang, le regard déjà vitreux. Je posai la main sur son cœur. Il battait encore, mais à peine. Aussi faiblement que celui d'un oiseau blessé.

L'homme allait mourir là... Il fallait que je sache. J'avais beau m'en vouloir de faire passer mes besoins avant la décence, je me penchai vers lui pour demander :

— Je t'en prie, qu'as-tu dit à mon père ?

L'homme s'éteignit, non sans m'avoir révélé auparavant le contenu du message.

Qui n'avait aucun sens pour moi.

CHAPITRE 14

Je m'agenouillai, gagné par un puissant mélange de colère, de frustration et de haine. À l'autre bout du théâtre, l'ouvrier s'écria :

— Ne bougez pas de là, je vais chercher les soldats !

C'était naturellement hors de question. Je me relevai et, ne tenant aucun compte des cris de l'employé, m'élançai entre les sièges et gravis les gradins jusqu'en haut.

J'atteignis un surplomb. Je bondis, m'y rattrapai et me hissai sur le toit du théâtre où je demeurai accroupi à scruter les rues de Zawty, mon nouveau perchoir m'offrant une excellente vue d'ensemble.

Les artères étaient moins bondées à présent que des quartiers entiers de la ville étaient plongés dans l'obscurité. Les allumeurs de torches se mettaient tout juste au travail. Néanmoins, je crus apercevoir ma proie, à deux rues de là : un homme relativement âgé accompagné d'un jeune garçon marchant d'un pas vif, malgré la claudication du premier.

Je me redressai, évaluai la distance entre le promontoire du théâtre et la terrasse voisine, sur le toit d'un magasin ou d'une habitation.

La chute serait longue, sans rien pour me ralentir si je manquais mon saut.

Prenant de profondes inspirations, je m'accroupis de nouveau, contractai les muscles de mes jambes. Et je bondis.

J'atteignis ma cible ; mes pieds trouvèrent une prise, mon élan m'emporta à l'autre bout du toit, puis – après un nouveau saut – sur un autre. Des couchages se trouvaient sur les terrasses, mais, par chance, personne ne s'y était encore installé pour la nuit. Je poursuivis ma course d'un toit à l'autre sans quitter des yeux Tuta et son père.

Mon cœur battait la chamade. Je me demandais encore ce que je ferais lorsque je les aurais rattrapés. J'étais mû par un profond sentiment d'injustice, l'impression d'avoir tout gâché et le besoin de faire amende honorable.

Je continuai à les suivre. Nous sortions de la ville, à présent, et les

constructions commençaient à se faire rares. Au bout d'un moment, elles furent trop éloignées les unes des autres pour que je puisse les atteindre d'un bond. Je redescendis dans la rue. À l'abri des regards derrière une charrette, je fis le point sur la situation.

Je poussai un juron. Je ne les voyais plus. Mais...

Sortant de ma cachette, je scrutai le sol. Oui, là... une trace de sang. Je suivis la piste sur toute la longueur de la rue jusqu'à ce qu'elle s'interrompe.

Voilà donc où ils s'étaient terrés.

Je me tenais devant une maison semblable à toutes les autres, dans une ruelle calme. Les marques de sang conduisaient directement à cette porte. M'approchant autant que possible d'une fenêtre de la bâtisse, je tendis l'oreille.

À l'intérieur, la discussion était âpre. Le père de Tuta jura. J'entendis un claquement, puis les cris de douleur du garçon. Furieux, je serrai les dents.

Que faire ? Le père de Tuta n'allait certainement pas tarder à se coucher. Après tout, malgré sa blessure, son larcin était une réussite. Pour autant qu'il sache, personne ne s'était lancé à leur poursuite et ils avaient l'argent.

Si seulement je pouvais le récupérer...

Dans l'obscurité, je fis le tour de la maison, soulagé qu'aucun voisin ne donne l'alerte. Comme escompté, j'entendis Tuta aider son père à se coucher dans l'une des pièces de derrière. Il se plaignait, exigeait de la bière contre la douleur et du miel pour sa blessure.

Parfait. Bois, ça t'aidera à dormir...

Je me faufilai dans le recoin le plus noir de la cour, me frayant un passage entre des briques d'argile éparses, et pris place sur une marche, préférant attendre que les lieux soient sûrs.

Combien de temps patientai-je ? Je ne pris pas la peine, comme on me l'avait enseigné, de consulter les étoiles pour le savoir. Mais, dans la bâtisse, le calme régnait lorsque je regagnai la rue. Là, je tirai mon couteau de ma ceinture, trouvant un maigre réconfort dans cette arme dont je ne m'étais jamais servi sous le coup de la colère, convaincu que c'était mieux que rien. Les mains tremblantes, je fis coulisser le panneau et me glissai à l'intérieur.

CHAPITRE 15

La pièce principale était presque vide. Ne s'y trouvait aucun des tabourets, des coussins ou des tapis généralement présents dans les demeures de Siwa. Ni le confort qu'on aurait été en droit d'attendre. Sur la seule et unique table de la pièce, un pichet d'argile était renversé à côté du glaive rouillé, d'une chandelle à la flamme vacillante... et des deux bourses.

Tuta était là aussi. Assis, dans le noir, contre le mur du fond. En m'apercevant, il se leva d'un bond avec un petit cri surpris.

— Hé !

Je grimaçai. L'espace d'une seconde, même s'il m'avait reconnu, je crus qu'il allait de nouveau crier, donner l'alarme et faire venir son père. Après tout, je n'avais aucun moyen de savoir dans quel camp il était. Mais il n'en fit rien. Tous les deux parfaitement immobiles, nous nous regardâmes en chiens de faïence, attendant de voir si le cri étouffé du garçon avait réveillé son père. Tuta avait le visage sérieusement tuméfié, et il avait pleuré. Il n'avait plus rien à voir avec le gamin trop sûr de lui que j'avais rencontré cet après-midi-là. Il avait fait place à un petit garçon apeuré et battu.

Aucun bruit ne provenait de la chambre. Je m'approchai de la table, récupérai les deux bourses et les rangeai dans ma poche. Je parviendrais peut-être à découvrir si le messenger avait de la famille, et, si c'était le cas, je leur remettrais l'argent. Je pensais pouvoir retrouver la rue où je l'avais vu pour la première fois et mettre la main sur quelques-uns de ses amis.

Mais, d'abord, je devais sortir de là.

Tuta m'avait regardé prendre les bourses sans dire un mot. Il était bouche bée, la lèvre inférieure tremblante. Je savais à quoi il pensait. Il se demandait comment son père réagirait s'il se réveillait. À quoi ressemblerait la correction qu'il me mettrait.

— Viens, lui chuchotai-je. Pars avec moi.

Il secoua la tête, reculant se réfugier contre le mur.

— Tu veux continuer à te faire battre ? lui sifflai-je. Il est probable

qu'il te tue quand il découvrira que je me suis introduit chez vous et que j'ai récupéré l'argent.

— Alors ne le prenez pas, monsieur Bayek, suggéra Tuta.

Je secouai la tête.

— Désolé, Tuta. Que tu m'accompagnes ou non, une moitié de cet argent m'appartient et l'autre revient au messager. À sa famille, du moins. Suis-moi. Tu m'as raconté que tu vivais dans la rue. Tu seras forcément mieux ailleurs qu'avec lui.

— Il va me retrouver.

— Alors quitte la ville avec moi.

Pour aller où, je n'en savais rien. Que pouvais-je faire d'autre ?

Le silence régna un moment. Tuta semblait réfléchir.

— Qu'est-ce qui me dit que ce n'est pas un piège ? me demanda-t-il en me lançant un regard oblique. Pour me faire payer ce que je vous ai fait ?

— Tu m'as sauvé la vie, là-bas. Je désire simplement te rendre la pareille.

Il finit par revoir sa position. Il s'approcha de moi en hochant la tête.

Au même moment, j'aperçus son père. Les cheveux hirsutes, la jambe couverte de sang séché. Il poussa un rugissement de frustration, puis se rua sur Tuta en s'aidant de sa jambe valide, n'ayant manifestement que faire du couteau dans ma main.

— Tu essaies de chiper mon argent, mon garçon ? s'écria-t-il. (Il le saisit par le cou comme un chien désobéissant et le tira en arrière d'un coup sec.) Ose un peu, pour voir !

— Non, père, non, père ! l'implora Tuta.

Mais l'homme s'en prit à lui avec son pied valide. Il s'interrompit aussitôt, comme s'il venait de se souvenir de ma présence – et, surtout, de l'argent. Il se tourna vers la table, constata que les bourses avaient disparu, et s'élança vers moi avant que j'aie le temps de réagir.

Mes tentatives pour le repousser se révélèrent vaines ; il était beaucoup plus lourd que moi. Le souffle coupé, je basculai à la renverse et chutai violemment. Lorsque ma tête heurta le sol dallé, j'éprouvai une douleur cinglante. Le voleur me plaqua au sol, poussé par la colère, une main autour de mon cou et les jambes sur mon ventre. Je reçus des postillons en plein visage, sentis du sang traverser ma tunique. Je m'aperçus que c'était le sien. Dans un recoin éloigné de mon esprit, je me demandai s'il n'allait pas simplement se vider de

son sang et s'écrouler avant d'avoir pu me tuer.

Il resserra sa prise. Je suffoquais. Parvenant à tourner la tête, je vis Tuta étendu par terre, inerte, les yeux clos, sonné, ou peut-être mort. Je tentai de saisir la grosse main calleuse que mon agresseur avait refermée sur mon cou. Il tendit l'autre derrière lui pour chercher son glaive sur la table.

Puis, telle une ombre, je distinguai soudain une silhouette dans son dos. Ce n'était pas Tuta. L'inconnu repoussa la lame, qui tomba par terre avec un bruit métallique. Il brandit ensuite une brique d'argile avant de la briser sur la tête du père de Tuta. Les yeux du voleur se révoltèrent ; il desserra sa prise et s'effondra sur le côté.

À la lueur blafarde de la chandelle qui continuait à se consumer, je discernai enfin les traits de mon sauveur.

C'était Aya.

CHAPITRE 16

— Par tous les dieux...

Aya s'agenouilla et prit mon visage entre ses mains. On se dévisagea mutuellement. Son long périple à travers le désert, de Siwa à Zawty, l'avait également beaucoup marquée. Sa chevelure tressée était emmêlée et sale, son visage crasseux.

On s'embrassa rapidement, le temps n'étant ni aux effusions ni aux explications. Étendu par terre, le père de Tuta poussa un gémissement et tenta de se dresser sur ses genoux et ses mains. Aya m'aida à me relever. Elle voulut m'entraîner vers la porte, mais je l'en empêchai.

— Tuta, appelai-je. Viens, c'est ta dernière chance.

Cette fois, il fut inutile d'insister. Sur nos talons, le gamin s'élança dehors et longea la rue.

— Comment es-tu arrivée là ? demandai-je à Aya durant notre fuite.

— Comme toi. À cheval. En fait, nos montures sont dans la même écurie, aux bons soins d'un jeune homme qui se souvient de toi et connaît celui-là, ajouta-t-elle en désignant Tuta. En lui graissant un peu la patte, je suis parvenue à lui faire dire où je pouvais le trouver.

— L'enfoiré ! s'exclama Tuta avant de prendre un air contrit lorsqu'on lui lança tous les deux un regard furieux.

— J'avoue que je ne pensais pas te trouver là. Mais tu ne vas pas t'en plaindre, hein ?

— Moi non plus, intervint Tuta. Mais on va devoir retourner aux écuries et partir d'ici dès ce soir. Mon père sait où est votre monture, monsieur Bayek. Si vous restez, il ne fait aucun doute qu'il vous retrouvera.

Tandis que nous récupérions nos chevaux, le garçon d'écurie et Tuta se dévisagèrent avec méfiance, ce dernier rêvant manifestement de régler ses comptes avec lui.

Nous ne nous attardâmes pas. Nous prîmes nos montures et, peu après, n'ayant repéré aucune trace du père de Tuta, quittâmes enfin la ville.

Nous chevauchâmes environ deux heures, Tuta cramponné à Aya comme si sa vie en dépendait ; le soleil était déjà presque levé lorsqu'on marqua une pause pour faire un feu et goûter au poisson qu'Aya avait acheté. Ou, plutôt, qu'elle s'était procuré en enjôlant un pêcheur sur les rives du Nil.

Tandis que Tuta préparait le feu, je m'éloignai en compagnie d'Aya pour discuter. Nous marchions comme des soldats épuisés de retour du front, nous soutenant mutuellement. Nous laisser tomber sur le sable fut un soulagement. Comme à son habitude, elle posa la tête contre moi et on se reposa, le soleil derrière nous, à regarder Tuta qui disposait les broussailles dans le foyer. Durant un moment, on n'entendit que le frottement de ses silex. Le désert était exceptionnellement calme, comme si nous étions seuls au monde.

— Pourquoi es-tu parti ? me demanda-t-elle.

— Je dois retrouver mon père. Je dois lui montrer que...

— Non, je veux dire : pourquoi es-tu parti comme ça ? de la façon dont tu l'as fait ?

Je réfléchis. J'étais gagné par un profond sentiment de culpabilité.

— Je ne pensais pas être capable de te quitter autrement, finis-je par lui avouer. Je ne croyais même pas pouvoir te quitter du tout.

— Eh bien, ne t'avise pas de recommencer. Jamais. Ne disparaîs plus sans adieu.

— Désolé...

— Raconte-moi, alors, dit-elle. Je veux savoir tout ce qui s'est passé.

Je m'exécutai. Je lui expliquai toute l'histoire, de ma visite à Rabiah à sa venue chez moi.

Tout. Je ne lui épargnai aucun détail.

— Et c'était ça le message ? demanda-t-elle dès que j'en eus terminé. « Viens au plus vite au Berceau. Craignons que l'Ordre se réunisse. »

— Exactement.

— Le « Berceau »..., répéta-t-elle. Un lieu de rendez-vous secret. Ça t'évoque quelque chose ?

— Non.

— Et « l'Ordre » ?

Je secouai la tête.

— Tu n'en as jamais entendu parler quand tu étais plus jeune ?

— Non.

Durant un moment, je demeurai sans voix. Inutile de fournir un gros effort : j'avais failli y rester à deux reprises, et le messenger – un innocent – était mort à cause de ma maladresse et de mon inexpérience.

— Je ne sais pas quoi faire, poursuivis-je finalement. Je me demande par où commencer, dans quelle direction aller.

Elle m'étreignit.

— Eh bien, tu le saurais si tu étais resté pour écouter ce que Rabiah avait à dire, me fit remarquer Aya. Elle t'a parlé de Khensa, mais t'a-t-elle raconté ce qui s'est passé après l'attaque de Menna ?

— Je t'écoute.

— Un prêtre a trouvé la mort pendant l'assaut, non ? Tu t'en souviens ?

— Vaguement.

— Eh bien, il n'est pas vraiment mort durant l'attaque. (Elle s'interrompt.) Ce que je veux dire, c'est que, oui, il est mort, mais dans d'autres circonstances. Ce sont les Nubiens qui l'ont tué le lendemain. Et c'est ton père qui le leur a demandé, parce que ce prêtre travaillait avec Menna. Il lui transmettait des informations.

Je m'étais rendu au camp nubien – ou, devrais-je dire, à l'endroit où l'on avait parqué les Nubiens –, mais je l'avais trouvé désert.

— Je n'ai plus jamais revu Khensa. C'est pour cette raison qu'elle a quitté Siwa ?

— Les Nubiens ont été envoyés en mission – encore. Ton père leur a demandé de retrouver Menna et ses hommes et de mettre fin à leurs agissements une bonne fois pour toutes. D'après Rabiah, Khensa a fini par prendre la tête de l'opération, et, bien qu'elle ait infligé d'importants dégâts à la bande de Menna, elle n'a pas pu terminer le boulot. Menna et quelques-uns de ses lieutenants sont encore dans la nature.

— Et Rabiah pense que le message est lié à cette histoire ? m'étonnai-je.

Je ne voyais pas Aya, mais je la sentis grimacer.

— C'est ce qu'elle a dit, oui.

— Tu n'en parais pas convaincue...

— Non, pas vraiment. Rabiah nous a peut-être menés par le bout du nez.

— Elle nous aurait poussés à déguerpir et à errer dans le désert sans la moindre idée de ce qu'il faut faire ?

— À strictement parler, ce n'est pas tout à fait le cas. Nous savons quoi faire. En partant comme un voleur, tu es simplement passé à côté d'une autre information : Rabiah suggère que nous allions demander de l'aide à Khensa, à Thèbes.

— Tu m'excuseras si je ne trouve pas très séduisante la perspective d'exécuter les ordres de Rabiah. Jusqu'à présent, on ne peut pas dire que ça m'a beaucoup réussi.

— Tu penses vraiment ce que tu dis ?

Je réfléchis un moment.

— Non, reconnus-je. Peut-être pas. J'imagine que c'est elle qui t'a demandé de me suivre, après tout.

— Nous allons manger, dormir, et, demain, nous partirons pour Thèbes.

— Au moins, ça ressemble à un plan d'action... Mais nous avons un problème : nous ne savons rien sur Thèbes. Regarde ce qui s'est passé quand je suis arrivé à Zawty en ne connaissant rien à la ville.

— C'est là que je peux vous être utile, monsieur Bayek, intervint Tuta.

Nous ne l'avions pas entendu approcher, mais il se tenait à présent devant nous. Les flammes orangées du feu dansaient dans son dos, comme pour répondre au soleil levant cuivré.

— Tu connais Thèbes ? s'étonna Aya.

J'eus l'impression qu'il remontait dans son estime, après tout ce que je lui avais dit sur son compte.

— Ma mère et ma sœur y habitent, expliqua-t-il en ayant la décence de me lancer un regard penaud.

— Ainsi, ta mère est encore en vie ? Et tu as bien une sœur ? lui demandai-je.

— Ce que je vous ai raconté était en partie exact, se défendit le garçon. Nous habitions à Thèbes. J'y ai passé les premières années de mon existence et j'adorais cet endroit. Mais mon père s'y est fait des ennemis puissants et nous avons dû partir à Zawty. Il battait ma mère aussi régulièrement et violemment que ma sœur et moi. J'imagine que vous n'aurez aucun mal à me croire si je vous dis qu'il buvait aussi beaucoup.

— Tu as raison, ce n'est pas une surprise.

— Notre maison a réellement été réduite en cendres, monsieur Bayek.

Mon père a renversé une lanterne alors qu'il était ivre, et, pour ma mère, ç'a été la goutte d'eau qui a fait déborder le vase : elle est retournée à Thèbes avec ma sœur.

— Et toi ?

— La loyauté, je suppose, me répondit-il avec un sourire contrit.

— Tu peux nous accompagner à Thèbes, Tuta, déclara Aya. Nous serons ravis de t'avoir pour compagnon de voyage. Tu pourras nous prouver ce que tu vaux une fois sur place.

— Je n'y manquerai pas, mademoiselle.

On dévora le poisson avant d'aller se coucher, Aya et moi blottis l'un contre l'autre sur le sable, Tuta non loin de nous, jusqu'à ce que la chaleur des rayons du soleil finisse par nous réveiller. Malgré la fatigue, nous prîmes la route de Thèbes. Je repensai aux dernières paroles du messager.

Qu'avait-il voulu dire ? Qu'entendait-il par « l'Ordre » ?

CHAPITRE 17

— L'Ordre est censé nous considérer comme dépassés, inutiles, inoffensifs, enragea Sabu. Que s'est-il passé, Hemon ?

Furieux, le vieil homme grimaça. Il fut un temps où il aurait répondu sèchement à Sabu, mais, bien que Hemon soit encore imposant, sa musculature s'était racornie et l'âge l'avait adouci. Les querelles ne l'intéressaient plus guère.

— C'est ce qu'il va nous falloir découvrir, se contenta-t-il de faire remarquer.

— Notre maître vous remercie pour tout le mal que vous vous êtes donné pour nous, déclara Sabestet en déposant une tasse de caroube brûlante devant Sabu.

Ce dernier dut fournir un effort important pour contenir son agacement.

Il avait fait ce que Hemon et Sabestet lui avaient demandé : il s'était rendu à Hebenou, où la ferme d'Emsaf avait un nouveau propriétaire. Les occupants actuels s'étaient méfiés de lui, à juste titre : non seulement était-il crasseux, épuisé et hagard à cause de son long périple, mais il venait également d'apprendre que la ferme d'Emsaf était à l'abandon depuis que l'on avait découvert que sa femme et son fils s'étaient fait massacrer.

Sabu ne connaissait pas bien Emsaf, mais il savait qu'il était de la même trempe que lui. Même s'ils n'étaient pas en contact actuellement, leur passé et leur avenir étaient inextricablement mêlés. Sabu avait toujours été convaincu qu'un jour ou l'autre ils combattraient côte à côte pour permettre à l'Égypte de retrouver sa splendeur passée.

Les certitudes peuvent parfois être balayées si facilement...

— Comment se sont-ils fait tuer ? avait-il demandé.

— Poignardés, à ce qu'on dit. (Les nouveaux propriétaires n'avaient pas vu les corps, naturellement.) On n'a rien à voir avec leur mort, vous comprenez ?

— Je comprends.

Le couple était visiblement nerveux. À Siwa, Sabu avait consacré son temps à protéger ce genre de personnes, et il s'en voulait d'être à l'origine de leur inquiétude. Mais, malgré ses sourires, il n'était pas parvenu à les mettre à l'aise. Ne lui restait plus qu'à leur soutirer les informations dont il avait besoin et à leur ficher la paix au plus vite.

— On n'a retrouvé aucun corps d'homme ? avait-il demandé en songeant à Emsaf.

On lui avait garanti que ce n'était pas le cas.

— Et qu'a-t-on fait des biens de la famille ?

Comme le voulait la tradition, on en avait enseveli une bonne partie avec les défunts. On avait mis le reste de côté. Rien de très utile, mais qu'importe. Au cas où un ami ou un proche se présente. Ils avaient été ravis de lui remettre les effets de la famille pour qu'il puisse y jeter un coup d'œil.

Sabu ne s'en était pas privé.

Il n'avait découvert aucun médaillon. Un interrogatoire astucieusement mené lui avait également confirmé que personne n'avait été enterré avec la mère et l'enfant.

Il avait ensuite quitté les lieux, retournant chez Hemon, à Djerty. Il s'était à peine arrêté avant de distinguer la ville dans le lointain. Au centre se dressait la statue de granit du pharaon Ouserkaf. Il y avait non loin un temple dédié à Montou, le dieu faucon de la guerre, qui, lorsqu'on le contrariait, se matérialisait sous la forme d'un taureau blanc à tête noire.

Très approprié.

Il y avait trouvé Hemon.

— Tu crois qu'ils nous traquent ? demanda-t-il.

L'Ancien acquiesça.

— C'est la seule explication.

— Alors, nous nous battons.

— « Nous nous battons » ? répéta Hemon en se tournant vers Sabestet.

L'intéressé jeta un regard impassible à Sabu.

— Notre maître souhaite te poser quelques questions. Il désire connaître le nom des guerriers qui constitueront notre armée pour ce combat.

Sabu leva les yeux au ciel. Il s'y attendait.

— Bayek a entamé sa formation, mais il n'est pas prêt.

— À toi de faire en sorte qu'il le soit, lui fit remarquer Hemon.

— Ce sera le cas. Mais n'oublie pas qu'Emsaf entraînait également son fils et que ça ne leur a servi à rien. Notre nombre diminue. Ce qui nous rend d'autant plus vulnérables.

— Absolument, appuya Hemon. Raison pour laquelle nous devons recruter. Et, pour ce faire, il nous faut...

— Oui, oui, je sais. Bayek achèvera sa formation.

— Quand ?

— Quand je le déciderai.

— Trop tard, peut-être, se désola Hemon. Lorsque tu auras décrété qu'il est prêt, l'Ordre nous aura réduits à néant.

— Je m'occupe de Bayek. Notre priorité, à présent, est de découvrir qui cherche à nous éliminer et de les tuer. Frappons-les avant qu'ils y soient parvenus. Tu n'es pas d'accord ?

Hemon hocha la tête.

— Et quel est ton plan ?

— J'ai quelques idées. En attendant... pourquoi maintenant ? Pourquoi l'Ordre s'intéresse-t-il soudain à nos activités au point de souhaiter nous éradiquer ?

Hemon opina de nouveau du chef.

— Bonne question. Il semblerait qu'il y ait eu des faits nouveaux, à Alexandrie.

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE 18

Quelques mois plus tôt

Un matin, à la première heure, un ancien soldat du nom de Raia se présenta à la bibliothèque d'Alexandrie. Il était si tôt, en fait, qu'un des archivistes dormait encore profondément, avachi contre le mur de pierre de l'entrée, la tête sur le torse, un mince filet de bave argentée scintillant légèrement à la lueur des premiers rayons du soleil. Raia se retint de le réveiller d'un coup de pied et préféra s'introduire dans le grand hall sans qu'on le remarque, pour éviter de s'en voir interdire l'accès.

À l'intérieur, c'était une autre histoire. Personne n'était assoupi. N'importe qui d'autre aurait été intimidé par les immenses colonnes sculptées qui se dressaient devant lui jusqu'au jardin, où, à la lueur brumeuse du matin, des enseignants déambulaient avec leurs élèves, et où des étudiants avaient envahi les bancs de pierre des amphithéâtres, captivés par les sages paroles de mathématiciens et d'astronomes.

N'importe qui d'autre aurait poussé un sifflement d'admiration devant les milliers de rouleaux de papyrus qui s'entassaient sur des centaines de rayonnages, aussi bien à droite qu'à gauche, telle une vaste ruche à parchemins ; ou devant la sculpture et le bas-relief. Ou encore devant cette ambiance studieuse dans laquelle baignaient les lieux qui sentaient le renfermé et l'humidité, mais aussi l'érudition et la sagesse. Conscient que là, à portée de main, juste à côté de lui, se trouvait le réceptacle de toute la connaissance humaine, qu'elle soit passée, présente et probablement à venir.

N'importe qui d'autre, sans aucun doute.

Raia, lui, s'efforça de prendre ses repères, observant les jeunes érudits, hommes et femmes, se rendre çà et là, traîner leurs sandales sur le sol de pierre. Non que cela ne lui fasse aucun effet. Non qu'il ne soit pas impressionné. Mais il avait jadis été soldat, un guerrier réputé pour ses nerfs d'acier, sa volonté de fer et sa force d'âme face aux rangs ennemis. À ses yeux, cette bibliothèque n'était rien d'autre qu'une démonstration de préciosité.

D'ailleurs, à ce sujet...

Il avait envisagé de demander son chemin à l'un des employés les plus âgés qui erraient entre les rayonnages chargés de rouleaux, mais, finalement, cela lui fut inutile. La toux sèche de Theotimos, qui ne manquait jamais de le crispier, comme d'autres étaient sensibles aux grincements de dents ou aux craquements de phalanges, semblait voler au cœur de la bibliothèque et l'avoir trouvé.

Il rebroussa chemin et se dirigea vers l'origine du bruit. Jetant un coup d'œil sur sa gauche, il s'aperçut qu'on le suivait du regard derrière une étagère de papyrus. Un espion ? Un érudit plus curieux que les autres ? Au bout de l'allée, contournant le rayonnage, il fut satisfait de constater que sa seconde hypothèse était fondée. Il lança néanmoins au jeune homme un regard d'avertissement. Le garçon baissa le menton, rentra la tête dans les épaules et fit demi-tour.

Raia entendit de nouveau tousser. Il poursuivit son jeu de piste, finissant par découvrir Theotimos dans un recoin de la bibliothèque, où il s'était manifestement approprié une table. Plusieurs documents y étaient déjà déployés, et il regagnait sa place les bras chargés de nouveaux écrits.

Ce n'étaient que des rouleaux, mais Theotimos était plié en deux sous leur poids. Il progressait lentement, semblant faire traîner légèrement un pied sur la pierre. Lorsqu'il remarqua la présence de Raia, son regard s'assombrit. D'abord d'effroi et d'étonnement, comme si on l'avait surpris en train de faire un mauvais coup, puis de confusion, puisqu'il lui fallut de toute évidence un long moment avant de reconnaître Raia.

Baissant les yeux sur cet homme diminué censé être son supérieur, Raia maudit son sort d'avoir été choisi comme doublure. Il s'en était douté dès le début : Theotimos était infirme et avait plus besoin d'un aide à domicile que d'un assistant. Travaillant avec lui depuis plus d'un an à présent, Raia était convaincu que la position de Theotimos au sein de l'Ordre des Anciens résultait surtout de quelques errements et de fidélités déplacées.

Plusieurs siècles auparavant, l'Ordre avait été créé pour aider l'Égypte à s'adapter aux nouvelles formes de gouvernance imposées par Alexandre à Memphis. À chaque nouvelle génération, les chefs de l'Ordre avaient adopté l'idéologie directrice de l'Ordre et, dans certains cas, l'avaient modifiée. Celle-ci se résumait à une quête de savoir, loin de la maîtrise par la peur jadis exercée par les dieux, les prêtres et les pharaons, et plus proche des méthodes modernes de gouvernement. Un nouvel Ordre pour remplacer l'ancien.

Theotimos avait joué un rôle-clé dans son fonctionnement, et faisait partie de ceux qui s'étaient donné le plus de mal pour préserver la raison d'être de l'organisation. Et puis, bien sûr, il avait été considéré comme un agitateur. Dans cette même bibliothèque étaient conservées les transcriptions de ses plus grandes oraisons, et celles de débats légendaires auxquels il avait participé. Il avait vraiment été un grand homme. La terreur de ses ennemis.

Raia regrettait de ne pas l'avoir connu à l'époque, lorsqu'il avait obtenu son siège au sein de l'Ordre, parmi les penseurs et les décideurs les plus remarquables de son temps. Il n'aimait pas ce que Theotimos était devenu : cela lui rappelait un peu trop ce qui l'attendait, s'il avait la chance de vivre assez longtemps. Son mépris à l'égard de son supérieur ne lui plaisait pas non plus. Une sorte de dédain qu'il ressentait chaque fois que Theotimos le saluait avec ses yeux chassieux, comme c'était le cas à présent qu'il l'avait reconnu.

— Bonjour, mon ami.

Il avait une longue chevelure grise et une barbe hirsute mal entretenue. Il lui adressa un sourire, révélant une denture cassée et mal implantée, dans l'espoir que la chaleur de ses salutations lui serait rendue.

Ce ne fut pas le cas. En s'apercevant du manque de soin que l'érudit s'infligeait – encore une raison de le mépriser –, Raia parvint à réprimer un ricanement.

— Theotimos. Que me vaut cette visite à la bibliothèque à une heure aussi indue ?

— On m'a chargé d'une mission.

Theotimos avait reporté son attention sur les parchemins étalés devant lui. Ses doigts suivaient leurs inscriptions. Raia n'était guère surpris qu'on l'ait « chargé d'une mission ». Un membre de l'Ordre plus haut placé qu'eux deux avait pris pour habitude de confier à Theotimos des tâches aussi ennuyeuses qu'insignifiantes. Elles permettaient de mettre en avant ses talents d'érudit, alors qu'on négligeait cruellement les aptitudes de tacticien de Raia.

— Quel genre de mission, Theotimos ? demanda-t-il en poussant un soupir en son for intérieur.

— Je crois qu'on peut dire qu'il s'agit d'une sorte d'évaluation. (Les yeux plissés, il se pencha sur le papyrus qu'il était en train de lire.) Ah ! s'exclama-t-il.

— Qu'y a-t-il ?

Theotimos lui fit signe d'approcher.

— Tu vois ça ?

Raia avança jusqu'à la table. Une partie des parchemins était en grec, une langue qu'il connaissait, et ils traitaient surtout de Thèbes, d'après ce qu'il pouvait voir. D'autres étaient rédigés dans un alphabet qu'il ne connaissait pas.

Il le fit remarquer ; Theotimos ricana.

— C'est du *sekh shat*, expliqua-t-il en désignant un papyrus. Une ancienne écriture démotique. Je me doutais qu'un jeune chiot comme toi n'en aurait jamais entendu parler.

— Tu souhaites me faire comprendre quelque chose en particulier ? Ce serait trop te demander de me livrer le fond de ta pensée ?

Theotimos gloussa.

Au moins, je t'aurai fait rire durant tes dernières années, songea Raia. Je ne sers pas à grand-chose d'autre, de toute façon.

— Ce mot, ici, lui indiqua Theotimos. Tu sais ce qu'il signifie ?

— Je crains que non. Tu ferais peut-être bien de me le dire avant que la mort m'emporte.

Theotimos leva les yeux en les plissant, le regard scintillant de vieux secrets et d'une lucidité aussi soudaine que dérangeante. Il esquaissa lentement un sourire, et Raia se retint de reculer.

— Il est écrit : « Medjaÿ ».

CHAPITRE 19

Quelques semaines après la révélation de Theotimos, Raia se réveilla dans un bordel d'Alexandrie, les idées se bousculant dans son esprit confus. Il paya son dû, prit congé et rentra chez lui pour faire des projets. Projets complexes qui lui permettraient sans aucun doute de gravir les échelons au sein de l'Ordre avec douceur et efficacité.

Pour ce faire, il lui fallait d'abord trouver un traducteur.

Non, pas tout de suite. Il avait autre chose à faire avant ; une entreprise qui lui donnerait grande satisfaction.

Enfin, lorsqu'il eut jeté les bases de son plan, il fit ses bagages, fit ses adieux à sa femme et à ses deux filles et quitta Alexandrie à bord d'un navire qui longeait le fleuve azur en direction du Fayoum.

Là, il débarqua, se procura une monture et se rendit chez celui qu'ils appelaient « Bion le tueur ».

Il se demanda si son vieux camarade se mettait encore du khôl sur les yeux.

Et s'il avait toujours son regard éteint.

Bion habitait non loin du désert Noir, à proximité du Fayoum. Sa demeure était l'une des rares constructions éparses qui formaient une sorte de hameau. Elles se trouvaient dans une légère cuvette, ce qui donnait l'impression qu'elles s'enfonçaient doucement dans le sol, d'autant que le vent charriait régulièrement de grandes quantités de sable qu'il projetait contre leurs murs. L'environnement était hostile ; les bergers qui y résidaient avaient, comme Bion, la sagesse de passer la majeure partie de leur temps ailleurs.

Il fut par conséquent passablement surpris, en revenant d'aller puiser de l'eau, de voir une monture attachée devant chez lui. La croupe de l'animal était ornée de l'étendard des lames de la Garde royale, les *machairophoroi*.

Bion s'immobilisa.

Bon. Il est là. Raia est venu récupérer son argent. Personne d'autre ne

savait où on pouvait le trouver.

Il dégaina son couteau, au cas où, enroulant la lanière de cuir de l'arme autour de son poignet, et pénétra chez lui.

Raia l'y attendait. Il se leva lorsque le tueur poussa la porte en jonc tressé et franchit le seuil de la bâtisse en baissant la tête. Un long moment, ils se dévisagèrent en silence : Raia les bras croisés et le sourire aux lèvres, Bion couteau à la main.

Ce fut Raia qui rompit le silence.

— Salut, Bion, mon vieil ami.

— Commandant, répondit Bion, impassible.

Avec Raia, toute mondanité était superflue, ce qui lui convenait parfaitement. Il valait mieux chercher à le déstabiliser. Il s'éloigna de la porte, s'introduisant dans la pièce obscure. Il s'amusa intérieurement de voir Raia changer de posture, comme s'il se préparait à un assaut sans pour autant vouloir offenser son hôte.

— Que veux-tu ?

Raia lui adressa un sourire calculé en désignant le couteau de Bion. Encore un vestige de l'ancien monde.

— Je ne crois pas représenter une quelconque menace. Il est temps pour toi d'envisager de rengainer ce couteau. Je ne suis qu'un humain, tu sais, et la vue d'une lame acérée dans la main du grand Bion le tueur inspirerait la peur au plus courageux d'entre nous.

— Tu me flattes, commandant, déclara Bion, plus par habitude que par respect, avant d'obtempérer.

— Tu mets toujours ce khôl, à ce que je vois.

— Pour éviter de me faire éblouir par les rayons du soleil.

Le tueur sentit le regard de Raia sur ses cicatrices. Il demeura immobile, conscient que la pénombre faisait ressortir les marques.

— Que t'est-il arrivé ? demanda son ancien commandant.

— Un différend, répondit Bion d'un ton qui coupait court à tout interrogatoire.

— Drôle de différend...

Raia fit courir son doigt sur sa joue, comme pour imiter le style de coup capable d'infliger un tel entrelacs de balafres.

Bion haussa les épaules, indiquant qu'il préférerait changer de sujet. Il avait mal évalué la situation lors d'une mission. Il ne commettrait plus jamais cette erreur.

— Je vois. (Raia prit une profonde inspiration, choisissant de clore le débat.) Qu'as-tu fait de beau depuis la dernière fois qu'on s'est vus ? Ça doit faire une dizaine d'années, à présent...

Bion désigna sa maison. Le plafond bas. Les murs qui semblaient se refermer sur eux. Le strict minimum, trahissant une vie de solitude et de subsistance.

— Et toi ? demanda-t-il à son tour.

Le regard de Raia s'illumina, comme s'il attendait que son interlocuteur lui pose la question. Ce qui n'avait rien d'étonnant. Sa tunique était en lin de qualité et sa ceinture, même usée, en cuir de premier choix. À l'exception de son couteau, tout chez lui indiquait qu'il vivait dans un certain confort. Son arme, comme celle de Bion, était un souvenir de son passage dans la Garde royale, ce qui, en soi, lui conférait déjà un certain prestige.

— J'ai eu beaucoup de chance, à Alexandrie, confirma Raia. À tel point que je m'apprête à fonder une nouvelle Égypte. Tu as déjà entendu parler de l'Ordre ? de notre travail ? (Bion fit « non » de la tête.) Notre organisation gagne en puissance et commence à prendre de l'envergure. Notre objectif est de favoriser l'émergence d'une société nouvelle, plus moderne. Qui rompe avec les vieilles habitudes.

Bion attendit qu'il en ait terminé. Il ne se donna même pas la peine de dissimuler son ennui. Même s'il avait jadis fréquenté les mêmes cercles, il faisait à présent tout son possible pour éviter de verser dans la politique et l'idéologie. Son boulot ne consistait pas à frayer avec les décideurs, mais à les protéger et à tuer pour eux en cas de nécessité. Pour ces tâches – surtout la dernière –, il convenait parfaitement. Il était très fier de son travail. C'était le seul domaine où il surpassait tous les autres. C'était sans aucun doute pour cette raison que Raia avait fait un si long voyage pour le voir. Certainement pas pour... discuter.

— L'Ordre est très puissant à Alexandrie, Bion, et il va continuer à grandir. Pendant que tu t'installais ici, j'ai beaucoup travaillé avec eux. Pas par ambition, tu comprends...

Bion s'efforça de conserver son air impassible. Raia faisait de la politique depuis trop longtemps. Il avait oublié qui était Bion. Ce qu'il était.

— ... mais parce que je souhaite œuvrer pour une Égypte meilleure. Une Égypte plus prospère, plus autonome. Et je suis ravi de pouvoir dire que les Anciens de l'Ordre ont reconnu mon dévouement et mon intégrité. Je ne crois pas qu'il soit arrogant de ma part d'affirmer qu'on parle de moi dans certains milieux, et qu'on me considère peut-

être aussi comme quelqu'un capable de prendre de hautes fonctions au sein de l'Ordre.

Raia lissa sa tunique, content de lui. Il s'attendait manifestement à une réaction de la part de son interlocuteur ; il patienta avec une assurance proche de la suffisance.

Bion résista à l'envie de dégainer de nouveau son couteau pour l'affûter. Jugeant cette réaction puérile et indigne de son hôte, il se contenta de changer de pied d'appui, le regard rivé sur Raia, le souffle régulier. Il se demanda distraitement quand son ancien commandant était devenu une telle pipelette. Jadis, c'était un homme d'action...

Constatant que Bion ne réagissait pas, Raia se mit à bredouiller, puis, se ressaisissant, poursuivit comme si de rien n'était.

— Maintenant, bien sûr, ce n'est pas à moi de décider, je le sais bien. C'est une question que je maîtrise si peu qu'elle ne vaut même pas la peine que j'y réfléchisse. Ce qui me préoccupe dans l'immédiat, c'est de faire progresser nos idées et de parfaire notre œuvre. Je suis malheureusement conscient qu'avec une Égypte sous la surveillance de Rome, l'Ordre doit se montrer malin s'il souhaite survivre et rester au pouvoir. Il nous faut passer à l'action. Même s'il s'agit d'action « préventive », comme tu dirais. Tu comprends tout ce que je te dis, Bion ? Je suis assez clair ?

L'intéressé acquiesça. Il comprenait parfaitement. Il comprenait que Raia n'avait pas changé : c'était toujours un homme qui, malgré toutes ses qualités, ne semblait pas conscient de ses défauts. Il était devenu suffisant et trop sûr de lui dans ses machinations.

— Bien, bien, poursuivit Raia. Je savais que tu serais à la hauteur. Et c'est important, parce que – je suis sûr que tu t'en es rendu compte en remarquant mon étendard – je ne suis pas simplement venu prendre des nouvelles d'un vieux camarade. J'ai une requête à te formuler.

Une « requête », songea Bion. C'est une façon de présenter les choses.

Raia poursuivit :

— À Alexandrie, j'ai été nommé assistant d'un Ancien de l'Ordre, un érudit du nom de Theotimos. Il n'y a pas longtemps, ce dernier a découvert des documents relatifs aux Medjaÿ. Il prétend que ces parchemins laissent supposer une prochaine renaissance des Medjaÿ. (Il s'interrompt.) Tu as entendu parler d'eux, Bion, hein ?

Le tueur hocha la tête. Il savait en effet qui étaient les Medjaÿ, puisqu'il avait déjà fait des recherches sur eux, par simple curiosité, en se demandant comment on pouvait rejoindre leurs rangs. Il repensa à ce qu'il avait découvert. Ils étaient les protecteurs du vieux royaume,

les gardiens de tout ce qui était ancien ; des hommes qui avaient jadis monté la garde devant des tombes et des temples, et œuvré comme gardes du corps et forces de maintien de la paix. À l'époque, les Medjaÿ étaient des combattants redoutés que l'on pensait aussi sages qu'ils étaient habiles dans l'art du combat. Mais c'était à une autre époque, des centaines d'années auparavant. Les choses étaient alors différentes ; les préoccupations des Égyptiens n'étaient pas les mêmes. À chaque nouvelle ère ses gardiens et ses protecteurs, et la situation était telle que ni les représentants du monde moderne ni leurs hommes de main n'étaient disposés à accepter les ambassadeurs du vieux monde. À cet égard, les Medjaÿ incarnaient un mode de vie pour lequel on avait de plus en plus de mépris, voire de haine. Les protecteurs avaient fait place à des entités presque apocryphes. À présent, ils en étaient réduits à l'état de rumeurs. Dans certaines régions ils conservaient un côté pittoresque, tandis qu'ailleurs, surtout là où on les avait persécutés, on les considérait comme définitivement disparus.

Peut-être ne seraient-ils plus qu'une force obsolète peu à peu tombée dans l'oubli si, alors que leur nombre et leur présence visible s'étaient amenuisés, leur réputation et leur influence n'avaient pas proportionnellement augmenté dans les milieux érudits. Même s'ils n'avaient plus rien à protéger, leur nom symbolisait désormais une sorte de conservatisme, d'idéal noble. Un souvenir du « temps jadis », qui, par voie de conséquence, était une époque moins corrompue où l'on vivait mieux et plus simplement.

En tant que *machairophoroi*, Raia et lui faisaient prétendument partie de ceux qui souhaitaient prendre leurs distances avec l'antique régime pharaonique, et, par extension, avec le mode de vie incarné par les Medjaÿ. Bion n'en avait jamais croisé, mais ce qu'il avait entendu à leur sujet l'avait intrigué, à l'époque. En y repensant, il lui semblait à présent parfaitement logique que Raia ait rejoint l'Ordre. Il avait toujours eu soif de modernité et critiquait tout ce qui était « vieux ». Inévitablement, il en était venu à considérer les Medjaÿ comme ses ennemis naturels.

Quant à Bion, il n'avait aucun avis sur la question si ce n'était une légère curiosité. On le payait pour monter la garde, parfois pour tuer... pas pour réfléchir.

— Une renaissance des Medjaÿ ? répéta-t-il, se demandant encore en quoi cela le concernait. C'est ce que croit ton chef Theotimos ?

— Ce n'est pas vraiment mon chef, se cabra Raia. Mais, oui, en quelque sorte, c'est précisément ce qu'il pense.

— Et toi, qu'en dis-tu ?

Par chance, cette fois, Raia alla droit au but.

— Je suis incapable de lire des papyrus rédigés dans je ne sais quelle ancienne langue, fit-il remarquer avec une fierté non feinte. Je suis un soldat, pas un érudit. Raison pour laquelle nous comptons sur des historiens tels que Theotimos pour nous dire ce qui est écrit sur ces parchemins.

— Et, d'après lui, qu'est-ce qui est inscrit sur ces documents ?

Bion savait généralement se montrer patient lorsque la situation l'exigeait. Pas ce jour-là, manifestement.

L'air peiné, Raia se mit à trépigner. Il avait remarqué l'agacement de Bion.

— J'ai bien peur que Theotimos n'ait pas beaucoup avancé dans sa traduction avant que la maladie l'empêche d'aller plus loin.

— Je vois.

Bion ne fit aucun commentaire concernant des soldats ou du poison. Après tout, il n'avait aucune certitude, et Raia ne lui dirait rien.

— J'espère qu'il s'en remettra vite et qu'il pourra reprendre rapidement son étude, poursuivit aussitôt l'ancien commandant, épargnant à Bion la peine de l'inciter à poursuivre. Toutefois, ce qu'il a pu m'expliquer depuis son lit, c'est que les Medjaÿ ne sont pas vaincus. Peut-être devrais-je plutôt dire qu'ils refusent d'admettre leur défaite et qu'ils envisagent de retrouver une position depuis laquelle ils pourraient de nouveau lutter pour le pouvoir, ce qui, comme tu peux l'imaginer, les mettrait en concurrence directe avec l'Ordre. (Il marqua un temps d'arrêt.) Et, comme tu peux également l'imaginer, Bion, nous souhaitons empêcher que cela se produise. (Il leva la main comme si Bion avait eu l'intention de l'interrompre, bien que l'homme n'y ait pas même songé.) Tu te demandes sans doute quand les Medjaÿ comptent passer à l'acte. Nous l'ignorons. Nous savons simplement qu'il s'agit d'un projet à long terme impliquant les futures générations de guerriers medjaÿ. Comme je te l'ai dit, nous aimerions étouffer dans l'œuf de telles velléités.

— « Nous » ?

— L'Ordre.

— Theotimos et toi ?

Une lueur d'agacement passa dans le regard de Raia ; elle se dissipa aussi vite qu'elle était apparue.

— Quelle importance ? De toute façon, il est dans l'intérêt de l'Ordre d'empêcher les Medjaÿ de mettre leur plan à exécution. J'aimerais

beaucoup m'en charger personnellement.

Pour te faire bien voir, songea Bion, qui déclara plutôt :

— Ainsi, personne d'autre n'est au courant au sein de ton organisation ?

— C'est stratégique, soldat. Moins il y aura de monde au courant de nos intentions, moins les Medjaÿ risqueront de contrecarrer nos plans. Il nous faut les frapper vite et fort. De manière furtive.

— C'est la seule raison ?

Raia fronça les sourcils.

— Quelle autre raison vois-tu ? Ces individus sont dangereux. Nous devons leur accorder le respect qu'ils méritent.

C'est pourquoi tu es là.

— C'est pourquoi je suis là. Ai-je frappé à la bonne porte ?

— Tu veux que je tue des Medjaÿ pour toi.

Raia gloussa.

— C'est dit sans prendre de gants, mais, oui, c'est exactement ce que je suis venu te demander, Bion. J'aimerais que tu passes au fil de l'épée tous les Medjaÿ encore en vie. Non seulement eux, mais aussi leur descendance : les hommes, les femmes et les enfants...

Il s'interrompt, comme pour voir si Bion allait broncher. Ce qui ne fut pas le cas, car il avait déjà eu l'occasion de tuer des hommes, des femmes et, oui, même des enfants, sans distinction d'âge ou de sexe.

Bion n'avait cure de ce genre de détails. Tuer, c'était tuer.

— Je veux leur peau, Bion. Et je veux que tu récupères leurs médaillons de Medjaÿ et que tu me les apportes à Alexandrie pour me prouver que le boulot a bien été fait.

— En échange de quoi ?

Raia prit un air réjoui.

— Comme je te l'ai dit, je crois que je suis prêt pour un poste de dirigeant au sein de l'Ordre. Naturellement, je saurai me montrer extrêmement reconnaissant envers tous ceux qui m'auront aidé à gravir les échelons, et je suis disposé à leur offrir un poste au sein même de l'Ordre.

— Tu parles de moi, là, commandant, hein ?

Son visiteur leva les yeux au ciel.

— Je parle de tous ceux qui m'auront aidé, Bion, exactement comme

je viens de te le dire.

— Et si je n'avais aucune envie de retourner en ville, de reprendre mes vieilles habitudes et mon ancienne vie ?

Raia croisa les bras, dévisageant avec prudence son vieux camarade. Il ne croyait pas une seconde que Bion souhaitait rester là.

— C'est vraiment ce que tu veux ? lui demanda-t-il sciemment.

Puis, n'obtenant aucune réponse, il ajouta :

— Faut-il vraiment que je te rappelle...

CHAPITRE 20

Ils étaient allés à Naucratis. Bion s'en souvenait très bien. Comme Alexandrie, c'était une ville moderne, l'une de celles bâties par les Grecs. Cela ne l'empêchait pas d'avoir les mêmes problèmes que les autres, notamment – comme Raia et lui l'avaient découvert ce jour-là – un sempiternel conflit entre les propriétaires terriens et les *sekhety*, paysans qui travaillaient dans les champs.

Bion et Raia avaient été chargés de garder l'enfant d'un officiel de second plan du gouvernement du pharaon, un petit prince du nom de Qenna.

On les avait offerts comme gardes du corps en présent à la mère – une entorse aux conventions, l'enfant ne courant pas grand risque et les soldats n'étant pas destinés à ce genre de missions. Ils n'avaient toutefois pas l'intention de baisser leur garde.

Ce jour-là, ils s'étaient rendus avec le garçon sur une place bordée de chaque côté par des colonnes de pierre ébréchées. Eux qui vivaient à Alexandrie ne s'étaient pas aperçus qu'il y avait deux fois plus d'activité qu'à l'ordinaire et que l'ambiance était enfiévrée. Ils ne voyaient là qu'une place animée, une estrade de pierre érigée en son centre, et des marches sur lesquelles des hommes tenaient des discours enflammés devant une foule pleine d'allant.

Un orateur en particulier semblait attirer plus de monde que les autres.

— Pourquoi devrions-nous supporter ça ? braillait-il, penché en avant, la main tendue, comme pour solliciter l'attention des passants. (Sa robe sale semblait souligner l'importance de son message.) Pourquoi nous laissons-nous traiter de cette façon sans réagir ?

Ils l'avaient écouté dénoncer ce qu'il appelait les « méthodes impies » d'un propriétaire terrien du nom de Wakare. Plus tard, Bion avait mené sa propre enquête sur les pratiques de cet homme. Il avait découvert qu'elles étaient effectivement immorales, qu'elles relevaient de l'exploitation, et que la colère et la haine dont il avait été témoin ce jour-là étaient entièrement justifiées.

Mais, en attendant...

— Révoltons-nous ! beugla l'orateur.

Bion avait remarqué l'air étonné du garçon qu'il protégeait, soufflé par la puissance et la passion du message. *Peut-être ferions-nous mieux de partir*, avait-il songé. La foule semblait s'échauffer, et ce genre de situation avait tendance à dégénérer rapidement.

D'un autre côté, cela ferait peut-être du bien au garçon de voir comment vivaient ses concitoyens.

Pour telecharger plus d'ebooks gratuitement et légalement, veuillez visiter notre site : www.bookys.me

— Reprenons la terre que nous cultivons, sur laquelle nous nous brisons l'échine ! Pourquoi notre dur labeur ne devrait-il profiter qu'à ceux qui n'ont rien fait pour le mériter ? Comment notre travail est-il récompensé ?

L'orateur avait plongé la main sous sa tunique. Il avait dû y dissimuler un petit sac, car il en avait tiré une poignée de terre qu'il avait écrasée entre ses doigts, arrachant à la foule des rugissements d'approbation.

Et puis, c'était arrivé.

Peut-être Wakare avait-il simplement eu vent de ce discours incitant à la révolte et avait cherché à l'étouffer dans l'œuf ; ou, probablement, on lui avait fait croire qu'il avait le temps de rallier à sa cause une partie de la population. Quoi qu'il en soit, tandis que l'orateur échauffait les esprits au risque que la situation dégénère, trois hommes avaient surgi sur la gauche de la place et, à coups d'épaule, s'étaient frayé un passage jusqu'à lui.

Une fois devant le tribun, l'un des hommes avait dégainé son épée et en avait menacé les premiers rangs pour les faire reculer, tandis que ses deux acolytes rouaient de coups l'insurgé, qui avait fini par s'écrouler. La foule s'était aussitôt mise à pousser des cris d'indignation et à tenter d'approcher les nouveaux arrivants, rapidement dissuadée par les hommes de main qui agitaient leurs épées sans cesser de frapper leur victime, la réduisant au silence dans un bain de sang.

La première pensée de Bion avait été : « La mission. » Puis : « Protège le garçon. » De même pour Raia.

— Reste avec nous, avait ordonné Raia d'un ton plus autoritaire que celui qu'il employait d'ordinaire avec Qenna, d'un rang social bien plus élevé que lui.

Le garçon, si impérieux soit-il, n'en était pas stupide pour autant. Son père n'avait pas manqué de lui inculquer la nécessité d'obéir sans faillir aux ordres de son garde du corps. Il avait donc obtempéré et s'était réfugié derrière Bion, attendant que ses protecteurs évaluent la situation.

Un nouveau cri avait retenti et la foule s'était remise à gronder, guettant la suite des événements avec une certaine inquiétude. Un second groupe d'hommes arrivait à l'autre bout de la place, sept ou huit d'entre eux armés d'épées longues et courtes, de fourches et de toutes sortes d'armes. Ils semblaient hérissés de pointes noires ; autant d'instruments de mort qu'ils brandissaient au-dessus de leurs têtes.

Raia avait repoussé sa robe pour accéder à l'épée qui pendait à son côté. Bion, habitué à anticiper, avait tenté de l'en empêcher – trop tard. Furieux, les yeux écarquillés, les nouveaux venus, ivres de bière, assoiffés de sang ou simplement avides de justice, s'étaient précipités vers eux en apercevant leur tenue de la Garde royale. Soit ils ignoraient que les deux hommes étaient des protecteurs – bretteurs émérites aussi précis qu'implacables au combat, prêts à sacrifier leur vie pour les membres de la famille royale –, soit ils s'en moquaient éperdument. Ce qu'ils voyaient, c'étaient trois membres de l'élite responsables, à leur façon, d'une partie de leurs maux. Même si Bion et Raia portaient une simple tenue digne de leur affectation princière, cela suffisait à les faire passer pour des gens aisés. Bion avait dégainé son épée.

— Garde royale ! s'était-il écrié. Nous appartenons à la Garde royale ! Étaient-ils idiots, tous ? Ne se rendaient-ils pas compte qu'ils pouvaient se faire tuer avec une facilité déconcertante ?

— Nous ne vous voulons aucun mal, était intervenu Raia.

Bion était demeuré en position, espérant que c'en serait vite terminé, même si, en réalité, il se moquait de savoir si les membres de cette bande hétéroclite finiraient la journée morts ou vifs. Quand le premier manifestant était arrivé à sa hauteur, il s'était contenté de le transpercer. Il l'avait vu s'écrouler, la tunique imbibée de sang, mort avant d'avoir touché le sol. Cela avait mis les autres encore plus en rage, et, une fois les badauds dispersés, le combat s'était intensifié. Les deux gardes luttait dos à l'estrade, protégeant le garçon avec leurs corps.

Avec sa main libre, Raia avait fait signe à Bion de tenter de battre en

retraite. Les passants suffisamment curieux pour ne pas s'être enfuis observaient la scène en formant un cercle autour d'eux. C'était grâce à eux que Raia espérait pouvoir s'échapper. Dès qu'il avait aperçu une ouverture, il l'avait indiquée du doigt. Bion avait saisi le garçon ; ils s'étaient frayé un passage à travers la foule sans hésiter à distribuer des coups avec le manche de leurs épées.

Lorsque Raia était parvenu à franchir le rideau de curieux et de manifestants, il avait fait signe à Bion et à leur protégé de le suivre. Mais la foule dont ils avaient espéré pouvoir s'éloigner était revancharde et hostile ; certains n'avaient pas hésité à laisser traîner une jambe pour les faire trébucher.

Bion s'était écroulé sur le garçon, puis, avec effroi, s'était aperçu que l'inconcevable s'était produit : il avait laissé échapper son épée, le prolongement de son bras et de sa main. Il était désarmé.

Il s'était redressé pour protéger le prince, faisant écran avec son corps lorsque le premier paysan avait surgi de la foule, brandissant à deux mains une faux au-dessus de sa tête. Bion avait vu ses dents gâtées et les tendons bandés de son cou. Ayant deviné la haine et la soif de tuer, il avait levé le bras pour se défendre.

L'insurgé n'avait jamais atteint sa cible. Raia avait interrompu sa course, s'était retourné et s'était servi de son épée comme d'une lance. L'assaillant s'était effondré, la lame plantée dans son torse. Revenant sur ses pas, Raia s'était baissé, avait récupéré l'épée de Bion et occis un deuxième homme avant de libérer sa propre lame, jetant à Bion celle qui lui appartenait. Ce dernier s'était relevé en entraînant le garçon à sa suite. Quand ils avaient enfin pu quitter la place, ils avaient semé leurs derniers poursuivants dans les rues de Naucratis.

Bion se souvenait du regard reconnaissant du garçon lorsqu'ils avaient regagné la cour royale. Il avait lui-même remercié Raia de leur avoir sauvé la vie, non sans un certain agacement. Il ne connaissait que trop bien Raia : c'était sans doute un bon soldat, mais aussi quelqu'un de trop désinvolte. Trop ambitieux, constamment en train de comploter. Il en voulait toujours davantage, même si l'objet de ses désirs était hors de portée. Un jour, il n'hésiterait pas à lui rappeler qu'il lui avait sauvé la mise. Bion serait alors tenu par l'honneur de lui rendre la pareille.

Après le départ de Raia, Bion ne savait plus que penser. Raia ne lui avait pas dit toute la vérité. Bion avait une mission à accomplir, et, même s'il n'avait aucune envie d'être lié à son ancien commandant de cette façon, il n'était pas du genre à manquer à ses obligations. C'était

agaçant. Son existence, si frugale soit-elle, le satisfaisait pleinement. Il n'avait aucune envie d'abandonner sa petite maison des mois durant, peut-être des années. Et il n'avait plus envie de tuer qui que ce soit.

Pourtant...

Pourquoi éprouvait-il ce frisson d'impatience ? Se souvenait-il tout à coup de l'odeur du sang, de la façon dont la chair s'ouvrait sous l'effet d'une lame bien acérée ?

En préparant son départ pour Hebenou, puis sur la trace d'Emsaf, il se demanda : *Est-ce que ça me manquerait, de tuer ?*

CHAPITRE 21

Frustrée, Aya faisait les cent pas devant le rocher qui nous servait d'abri depuis deux jours.

— Je n'arrive pas à croire qu'il ait pu nous avoir, déclara-t-elle. Un petit rat d'égout... nous duper comme ça... Il t'a vu venir, à Zawty. Il t'a tout de suite pris pour un pigeon inexpérimenté, et il n'a pas changé d'avis depuis.

Assis en tailleur, je me tournai vers elle en plissant les yeux.

— Tu ne comprends pas, lui expliquai-je. Tuta et moi en avons bavé.

— De vrais frères d'armes, hein ? demanda-t-elle sans méchanceté. (Elle s'installa auprès de moi, s'appuyant sur mon épaule.) Tu crois qu'il existe un code d'honneur entre voleurs ?

Je l'ignorais.

Notre périple n'avait pas été des plus simples. Nous avions franchi des zones rocailleuses, sur le sol argileux desquelles les sabots de nos montures dérapaient ; nous avions été contraints d'établir des campements et de chasser pour nous nourrir. Mon père et Khensa m'avaient enseigné ces compétences de survie, et, à mon tour, je les avais transmises à Aya durant nos expéditions à Siwa, avant de les inculquer à Tuta. Ce faisant, nous étions parvenus à nous épater. Nous étions fiers de notre savoir-faire. Ce pays impitoyable ne s'offrait que de mauvaise grâce. Il n'était pas aisé d'y survivre, et c'était un défi supplémentaire que de garantir le bien-être de Tuta en plus du nôtre. Sous le soleil implacable, nous nous étions endurcis. La crainte de manquer des petites choses qui nous donnaient l'impression d'être en sécurité dans nos foyers s'était dissipée.

La nuit, je ne parvenais pas à trouver le sommeil, me demandant si notre plan – nous lancer à la recherche de Khensa – était le bon, mais j'étais ravi d'être passé à l'action. Et, même si j'étais un jour obligé de rentrer à Siwa sur un échec, je serais au moins digne d'un poste de protecteur.

J'aurais essayé. Je ne me serais pas détourné de la tâche uniquement parce qu'elle me paraissait insurmontable ; je me serais surpassé.

Puis, à l'horizon, nous avons discerné des colonnes semblables à des dents brisées, et nous avons aussitôt compris de quoi il s'agissait : la colonnade thébaine – la grande salle hypostyle. Nous avons également distingué la silhouette d'un temple qui semblait sortir de terre sous nos yeux, de plus en plus imposant à mesure qu'on approchait. Le Nil serpentait dans le lointain, ruban bleu vif au milieu des constructions de grès, tandis que, derrière, s'étendait la nécropole de Thèbes, depuis les rives du fleuve jusqu'à perte de vue.

Voûtés sur nos montures, nous étions épuisés, mais la vue de la ville nous avait redonné courage. C'était Thèbes. De Siwa, la cité semblait aussi distante et légendaire qu'Alexandrie ; pourtant, ces deux villes n'avaient rien en commun. Thèbes, l'ancienne et fière capitale d'Égypte, avait souffert d'une série de révoltes et ne s'en était jamais vraiment remise. Étala comme une couverture en lambeaux sur la gauche du temple, le conglomerat de maisons et de bâtiments délabrés donnait l'impression qu'on l'avait jeté sur le sable du désert et qu'on l'y avait laissé dépérir, ne faisant bientôt plus qu'un avec son environnement.

Il avait fallu nous en approcher pour distinguer enfin quelques touches de couleur sur des auvents ou sur des cordes à linge ; de loin, la cité n'était qu'une immense structure grisâtre et inquiétante. Les grandes colonnes qui paraissaient effleurer les nuages n'en étaient pas moins décrépies et menaçaient de s'écrouler sur le sable. C'était le symbole même de la force succombant sous le poids du vieillissement et de l'abandon, à l'image de la ville elle-même.

À la périphérie, nous nous étions réfugiés à l'ombre d'un arbre et d'un rocher qui nous servaient d'abri contre le vent et avions décidé d'y établir notre camp.

— Attendez-moi là, nous avait demandé Tuta.

Il souhaitait s'aventurer seul dans sa ville natale afin d'aller y retrouver sa mère et sa sœur Kiya. Il avait pris les montures pour les troquer contre de la nourriture. Aya s'était montrée méfiante, mais Tuta et moi l'avions convaincue, et il était parti.

Lors de notre premier jour dans l'ombre de Thèbes, Aya et moi avons discuté de chez nous, comme souvent au cours de notre trajet, nous remémorant nos excursions pour les revivre dans le détail. Le deuxième jour, la conversation avait dévié sur Tuta ; Aya était de plus en plus inquiète. Que savions-nous de lui ? Non seulement il avait jadis vécu à Thèbes, mais il savait aussi se débrouiller dans la rue. Qui mieux que lui aurait pu retrouver sa famille, puis Khensa ?

D'un autre côté, Tuta était encore jeune quand il avait quitté Thèbes.

Très jeune, même. Il était fort probable que sa famille ait déménagé, quitté la ville, ou même trouvé la mort.

Khensa ? Elle pouvait se trouver n'importe où. Et puis, je n'étais même pas convaincu qu'il soit judicieux de la chercher.

Surtout, Tuta avait nos chevaux. Et c'était un voleur.

Certes, je lui avais sauvé la vie et il avait sauvé la mienne. Mais il n'en demeurait pas moins un voleur.

Le troisième jour... Eh bien, le troisième jour, j'ai regardé Aya se faire du mauvais sang, parfois à me dire qu'elle n'avait aucune raison de s'inquiéter, et, d'autres fois, à partager ses craintes.

Le quatrième jour, Tuta reparut.

CHAPITRE 22

Il s'était écoulé un certain temps depuis la dernière fois que la lame de Bion avait goûté au sang. Il avait longé le fleuve jusqu'à Alexandrie pour s'entretenir avec son employeur. Il aurait préféré se trouver n'importe où plutôt que dans ce nid de serpents. Il détestait la politique.

Une seule chose l'avait motivé : voir la tête que ferait son vieux commandant, qui lui avait expressément ordonné de le contacter par messenger et de ne pas venir chez lui.

— Que fais-tu là ? lui demanda sèchement Raia.

Bion jeta un coup d'œil derrière son vieil ami. Il aperçut une vaste pièce, du lierre sur le mur du fond, une table chargée de victuailles et du feu dans des braseros. Une femme, sans doute celle de Raia, tenait un plateau d'argent proposant du pain et des fruits. Deux fillettes installées sur des chaises balançaient leurs pieds. Tous le dévisageaient. Il songea combien il devait leur sembler inquiétant – avec ses balafres, ses yeux maquillés de khôl, la poussière du trajet –, et ne fut guère étonné de les voir s'éclipser sans que Raia ait eu besoin de leur faire le moindre signe.

Recouvrant son calme, Raia invita Bion à entrer et lui proposa une place à sa table, lui offrant un morceau de pain. À son tour, Bion fit un présent à Raia. Il ôta le médaillon qu'il avait pris à Emsaf et le laissa tomber sur la table. Le regard de Raia s'illumina. Il se jeta sur le bijou et le tourna dans sa main, l'examinant comme pour y déceler la présence de sang. Aussitôt, il fronça les sourcils.

— Un seul ? demanda-t-il en reposant le médaillon.

Le regard noir qu'il lança à Bion fit comprendre à ce dernier qu'il ne considérerait pas ce seul trophée suffisant pour rompre le protocole.

— Pour l'instant.

— Et pourtant, tu es là. N'avions-nous pas convenu de nous servir de la famille d'Emsaf pour obtenir les informations dont nous avons besoin ? C'est pour cette raison que j'ai fait appel à toi, Bion. C'est une mission facile. Du moins, ç'aurait dû être le cas.

— Quelqu'un l'a prévenu de mon arrivée.

— Tu es peut-être rouillé.

Bion dévisagea longuement Raia.

— Ces hommes sont dangereux. Ils n'ont rien à voir avec ceux que nous avons combattus par le passé, commandant. Ce ne sont pas des serviteurs qui cherchent à obtenir un meilleur contrat ni des ouvriers agricoles qui militent pour être mieux traités par leur propriétaire terrien.

Bion avait dû travailler dur pour retrouver la trace d'Emsaf. Il avait dû ruser pour l'approcher suffisamment et le tuer. Cela s'était bien passé parce que Bion était doué dans son domaine. Pas parce que sa proie était facile, loin de là.

Raia haussa les épaules.

— Ce sont des hommes de conviction, comme tous ceux que tu as eu l'occasion d'affronter jusqu'à présent.

— Des hommes de conviction bien entraînés et hautement qualifiés. Ils en ont autant que nous là-dedans. (Il tapota sur sa tempe.) Et probablement plus que nous là-dedans.

Il se frappa le torse.

Raia ricana.

— Tu te mésestimes, mon ami, déclara-t-il en lui donnant un léger coup de poing sur l'épaule, sans remarquer que Bion avait contracté ses muscles en réaction. Si quelqu'un peut le faire, c'est bien toi.

— Ne serait-il pas plus prudent d'y aller à deux ? À trois, même ?

Raia secoua la tête d'un air catégorique, son sourire disparu.

— Absolument pas.

Bion saurait se taire, ce qui n'était pas le cas de tout le monde. Il prit note de l'information ; un jour, elle pourrait se révéler utile.

— Mais si ces hommes sont aussi dangereux pour l'Ordre que tu le redoutes...

Il insista, curieux de voir la réaction de Raia.

— Dangereux pour l'Ordre, peut-être, répliqua ce dernier. Mais, pour des gens comme toi et moi (il agita les mains pour les inclure tous les deux dans le même univers théorique), ils ne sont que le passé personnifié. Tu as raison, mon ami, évitons de commettre l'erreur de sous-estimer notre ennemi, mais ne tombons pas non plus dans le piège qui consisterait à leur accorder un trop grand respect. C'est une

mission que nous n'aurons aucun mal à remplir, toi et moi. Contrairement à toi, je n'ai pas oublié que tu préfères travailler seul. À présent, dis-moi : comment allons-nous pouvoir éradiquer les derniers représentants de cette vermine ?

Bion leva les yeux vers lui. N'était-ce pas évident ?

— Il y a une taupe dans ton entourage. Trouve-la, et tu découvriras où se cachent les derniers Medjaÿ.

— Tu en es certain ?

S'il y avait réellement une taupe, il en allait de la responsabilité de Raia. Bion ne parlerait pas ; ils le savaient aussi bien l'un que l'autre.

— Tu m'as dit que Theotimos n'était pas en mesure de poursuivre son interprétation. Qui a été chargé de le remplacer ?

— Un traducteur. J'ai fait appel à un étudiant de la bibliothèque.

L'idiot. Bion porta la main à sa taille en laissant ses doigts s'attarder sur le pommeau de son couteau.

— Je ferais bien d'aller lui dire deux mots.

CHAPITRE 23

Bion s'était introduit dans la maison et était monté sur le toit, où l'historien Rashidi et sa femme s'étaient endormis sur des matelas de jonc, à la belle étoile.

Bion les observa un moment, réfléchissant aux possibilités qui s'offraient à lui. Il se contenterait de la méthode habituelle. C'étaient de simples civils, ils lui obéiraient facilement. Il repoussa son châte sur son épaule et dégaina une dague qu'il appliqua contre la gorge de Rashidi, plaquant sa main libre sur sa bouche. Il le secoua pour le réveiller.

Quelques instants plus tard, ils étaient à l'intérieur, où Bion ordonna à Rashidi de prendre place sur un tas de coussins avant de s'asseoir à son tour. L'éclairage inégal de la pièce lui donna un air encore plus sinistre, sa mine grave aussi efficace que mille menaces.

Pétrifié d'effroi, la bouche sèche, Rashidi était incapable de réfléchir. Il ne parvenait à se concentrer que sur le couteau dont Bion était armé. Au bout d'un moment, il finit par retrouver sa langue :

— Que veux-tu ?

— Tout savoir sur les Medjaÿ.

— Eh bien, ça n'existe pas, les Medjaÿ, lâcha Rashidi. Il n'y en a plus. Depuis des centaines d'années. Les *phulakes*, les « gardiens », les ont remplacés.

— Mais tu les connais, déclara Bion d'un ton égal. C'est ton sujet de prédilection, ces... (il haussa les épaules) protecteurs, éclaireurs, soldats de l'ancien royaume. Vrai ou faux ?

— Vrai.

— Tu as lu des documents, récemment ?

Le regard de Rashidi scintilla. Il déglutit. Le silence régna un moment dans la pièce, rompu uniquement par le crépitemment d'une chandelle qui vacillait.

— J'en lis tous les jours dans le cadre de mes fonctions.

Bion se pencha vers lui.

— Je crois que tu sais très bien ce que je veux dire. As-tu lu des documents récemment ? Quelque chose de nouveau ? D'intéressant, peut-être ? Tu vois, je me suis entretenu avec un traducteur, la nuit dernière. Il m'a confié qu'il avait eu du mal avec certaines parties et qu'il t'avait demandé conseil. Tu confirmes ?

— Non, se défendit Rashidi.

C'était un mensonge, naturellement. Le traducteur s'était montré très clair sur ce qui s'était passé. Pourtant, la version de l'historien était différente. Pour le moment.

— Les Medjaÿ sont censés s'être éteints il y a des siècles, insista Bion. Mais ce n'est pas le cas, hein ?

— Certains se prétendent toujours fidèles aux Medjaÿ.

Bion leva la main pour l'interrompre.

— Je ne parle pas d'eux, mais des vrais. De ceux à qui tu as fait parvenir un message il y a peu.

Terrifié, Rashidi se recroquevilla comme s'il souhaitait disparaître. Il connaissait sa seule réponse possible.

Lorsque Rashidi eut communiqué à Bion les informations qu'il lui fallait, ce dernier le plaqua contre le mur, brandit sa dague et l'abattit dans son œil gauche, lui transperçant le cerveau. Il laissa le corps s'écrouler le long du mur avant d'essuyer sa lame avec les cheveux de sa victime.

Il jeta un coup d'œil à la fosse d'aisances, pensant pouvoir s'en servir pour se débarrasser des corps, mais elle était trop petite. Derrière la maison, il découvrit une cour ceinte de murs destinée à cuisiner, ainsi que de l'huile d'olive conservée dans de grandes jarres. Cela ferait l'affaire.

Il remonta sur le toit où dormait la femme de Rashidi, sous le ciel étoilé. Il ne comptait pas tenir la promesse qu'il avait faite à l'historien, bien sûr, mais l'homme avait été soulagé de croire que sa femme n'avait rien à craindre, ce qui lui avait probablement délié la langue. Les gens faisaient confiance à n'importe qui dès qu'il s'agissait de sauver leurs bien-aimés.

Quand il se pencha au-dessus d'elle, elle se réveilla aussitôt, alertée par le contact des doigts sur sa bouche. Elle écarquilla les yeux lorsqu'il enfonça sa dague dans l'un d'eux, battant les cils de son œil valide dans son dernier souffle.

Bion tira son corps jusqu'au bord du toit, le hissa sur le muret et le laissa tomber dans la cour avant de redescendre l'escalier. Il traîna ensuite les deux dépouilles dans l'espace de cuisine, les trempa dans l'huile d'olive, et y mit le feu ainsi qu'à tout ce qu'il y avait autour. Il attendit un moment pour vérifier que tout s'embrasait correctement, puis s'éclipsa dans les ténèbres avant de regagner ses propres pénates.

De retour dans sa chambre, il fit le point sur la situation. Il rassembla soigneusement ses affaires, prêt à partir aux premières lueurs de l'aube.

Lorsqu'il monta sur son toit pour contempler la ville, il aperçut de la fumée dans le lointain. Malgré la distance, il entendit le raffut quand on donna l'alerte. Il se coucha et dormit profondément. Il savait où aller.

CHAPITRE 24

J'ai un peu honte de l'admettre mais, lorsque Tuta nous annonça à son retour : « Je l'ai trouvée », je crus qu'il parlait de Khensa.

Mais ce n'était pas le cas. Il avait trouvé où nous loger : chez sa mère et sa sœur. La famille était de nouveau réunie.

Nous pénétrâmes dans la ville, coupant à travers les marchés. Je me retrouvai à plusieurs reprises assailli par le spectacle et les bruits de la ville. Au-dessus de nos têtes, le soleil brillait du même éclat, insensible aux différences entre la prospère Zawty et une Thèbes qui donnait l'impression qu'elle porterait à jamais les cicatrices de la guerre. Était-ce mon imagination ou la population était-elle plus crasseuse et moins enjouée qu'à Zawty ? Ce qui était sûr, c'était que nous sortions moins du lot, tous les trois, déguenillés et sales à cause du voyage.

On s'enfonça dans les bas quartiers où les maisons étaient accolées les unes aux autres, et où régnait une puanteur tenace, due peut-être à la proximité du fleuve ; plus probablement aux eaux usées qui s'écoulaient dans les rues.

— Voici les gens dont je t'ai parlé, *mouty*, déclara Tuta à sa mère lorsqu'on arriva chez elle.

À l'extérieur la maison ressemblait à toutes les autres, mais, à l'intérieur, elle était impeccable et imprégnée d'un amour si tangible qu'il vous frappait à la seconde où vous franchissiez la porte, comme si le soleil brillait jusque dans la bâtisse.

La mère de Tuta était une femme imposante à l'air redoutable, mais au sourire chaleureux et au même regard espiègle que son fils. À son côté se tenait une fillette d'environ cinq ans, trop âgée pour aller chercher refuge dans les jupes de sa mère, à moins que l'on sache ce dont elle avait dû être témoin quand son père était encore là. Elle nous dévisagea avec autant de méfiance que de curiosité, sans montrer la moindre peur. Tuta alla les rejoindre. En les voyant ensemble, il était difficile de croire qu'ils avaient quelque chose à voir avec cette brute avinée de Zawty. On aurait dit une famille à peu près normale. Après examen minutieux, je commençai à distinguer les signes indiquant qu'ils avaient tourné la page et conjuré le mauvais sort.

— Je m'appelle Bayek, fils de Sabu de Siwa, leur annonçai-je, répondant au silence de Tuta.

— Et moi Aya, d'Alexandrie et de Siwa.

La mère de Tuta nous salua d'un air grave avant de nous donner son nom – Imi – et de nous présenter sa fille Kiya.

— Je vous remercie d'avoir sauvé la vie de mon fils. Vous l'avez tiré des griffes de cet homme malfaisant.

Je lui souris et lui rétorquai aussitôt que je ne l'avais pas fait tout seul. Lorsque je lui racontai comment Aya avait assommé le père de Tuta – il s'appelait Paneb –, Imi se tourna vers elle, la scrutant soigneusement d'un air que j'eus du mal à déchiffrer.

Je poursuivis :

— C'est Oupouaout, le dieu protecteur de Zawty, qui nous a réunis. J'espère que les dieux de Thèbes se montreront aussi bienveillants et nous aideront dans notre mission.

— Vous êtes à la recherche d'une vieille amie de Siwa, d'après ce que j'ai cru comprendre. Elle appartient à une tribu et vit ici en ville avec d'autres membres de son peuple, c'est bien ça ?

— Oui, répondit-on à l'unisson.

Imi hocha la tête d'un air résolu.

— Alors, soyez nos invités jusqu'à ce que vous mettiez la main sur elle. Et si quelqu'un peut retrouver sa trace, c'est bien Tuta. Je ne doute pas un seul instant que son habileté à nouer des contacts avec tous les indésirables de la ville se révélera utile.

Elle feignit d'adresser un regard de réprimande à son fils, qui sourit en rougissant.

— Quoi qu'il en soit, n'hésitez pas non plus à vous rendre au temple de Karnak. Allez y trouver la prêtresse, je suis convaincue qu'elle pourra vous aider. Quant à savoir si vous pourrez vous adresser à elle, c'est un autre problème.

Me voyant hausser les sourcils, Imi, l'air sérieux et légèrement inquiet, prit une profonde inspiration.

— Comme vous l'avez certainement remarqué, Thèbes est en phase de déclin. Les Grecs ont été durs avec nous – ils le sont toujours –, et la population locale éprouve beaucoup de rancœur et de jalousie à leur égard. Tâchez de vous en souvenir quand vous vous déplacerez en ville.

Le lendemain, Tuta nous dit au revoir, ayant manifestement hâte

d'aller se renseigner dans les bas-fonds de Thèbes. Il nous indiqua la direction du temple avant de partir :

— D'après ce que j'ai entendu dire, la prêtresse est aussi mystique qu'intelligente. Je suis sûr que si quelqu'un peut obtenir une entrevue, c'est bien vous.

Sur ce, il nous adressa un sourire et fila, nous laissant explorer Thèbes de notre côté.

Désireux de tâter le pouls de cette ville étrangement délabrée et de ses habitants, nous prîmes la route sans hâte, de nouveau frappés par son aspect délavé. De toute évidence, Thèbes avait jadis été parée de couleurs éclatantes, dont nous pûmes admirer les vestiges sur les colonnes et les murs. Mais le temps, le soleil et l'abandon généralisé avaient fait leur œuvre. La peinture fanée et écaillée qui ornait les sculptures et la base des colonnes rappelait tristement des temps bien plus prospères.

Seule la nature semblait ne pas vouloir se décourager : les feuillages et l'eau scintillante du fleuve étaient les seules touches colorées de la ville. Les habitants, quant à eux, étaient aussi usés que le reste.

— Tu n'as rien remarqué ? me demanda Aya tandis que nous flânions dans les rues.

— À quel propos ?

— Imi a raison. (Elle baissa d'un ton.) Il règne une certaine tension, dans cette ville.

— À cause de l'état dans lequel elle se trouve ?

Je désignai quelques gribouillages en latin et en grec. Des expressions grossières de mécontentement qui soulignaient l'aspect miteux des lieux.

— Pas seulement... (Elle se frotta les doigts, comme pour évaluer la qualité d'une herbe.) C'est une sensation. On dirait que toute la cité est sur les nerfs.

Comme on pouvait s'y attendre, on croisa des Grecs suivis de serviteurs égyptiens, puis un autre de haute extraction accompagné d'une ribambelle de gardes du corps égyptiens. Soit il était inconscient que les habitants de la ville le regardaient passer avec antipathie, soit cela lui était égal.

Nous finîmes par atteindre l'allée des Sphinx baignée de soleil, et nous nous engageâmes entre les énormes chats noirs qui bordaient le passage menant au temple de Karnak. Fascinés, nous demeurâmes un moment immobiles avant de pénétrer dans le vaste complexe. Cet

ensemble de constructions, de parvis et de cours avait lui aussi connu des jours meilleurs ; cela n'en restait pas moins un régal pour les yeux. Les colonnes étaient deux fois plus grandes que celles que nous avions vues à Thèbes jusqu'à présent, trois fois plus larges, et ornées de sculptures encore plus complexes.

Après avoir monté une volée de marches, nous pénétrâmes dans l'enceinte pour demander à des ouvriers du temple où se trouvait la prêtresse. Ceux-ci nous dévisagèrent avec curiosité, puis nous firent signe de nous rendre au cœur du complexe, dans le Saint des Saints.

Au milieu d'immenses colonnes, sur un sol de marbre délavé, nous croisâmes un employé à la tenue plus soignée que les autres.

— Nous souhaiterions voir la prêtresse, si c'est possible, demanda Aya d'une voix douce.

Je me tenais à son côté sans prendre la peine d'adopter un air de pieuse dévotion.

L'homme nous toisa de la tête aux pieds, nous regardant de haut. Nous nous étions lavés depuis notre périple, mais il secoua la tête, estimant malgré tout que nous n'étions pas dignes de voir la prêtresse. Il s'apprêtait à nous refuser le passage, lorsque retentit une voix :

— Attendez.

Levant les yeux, nous la vîmes surgir de l'obscurité, à l'autre bout de l'auditorium.

CHAPITRE 25

Apercevant tout d'abord la soie, l'or et la beauté de cette femme, j'en demeurai sans voix. Ses bijoux et les couleurs de sa tenue la rendaient magnifique. Mais, lorsqu'elle approcha, je remarquai que le lin de sa tunique était élimé et que les feuilles d'or sur son bâton et sa grande tiare s'écaillaient. De bien des manières, elle illustrait parfaitement le délabrement du temple et de la ville. Je me demandai quel effet elle produisait sur la population. Sa tunique lui descendait jusqu'aux chevilles, et elle avait une certaine prestance. Son allure n'avait rien d'éprouvée ; je ne distinguai aucun signe de défaite dans sa façon lente et mesurée de se tourner vers nous. Manifestement, elle ne s'était pas adressée qu'à nous, mais aussi à son serviteur.

— Je m'appelle Nitocris, épouse d'Amon, grande prêtresse de Thèbes et gardienne du temple de Karnak. Dites-moi ce qui vous amène ici.

Je m'inclinai.

— Je suis Bayek de Siwa. Et voici ma compagne de route, Aya d'Alexandrie.

Aya croisa mon regard, puis hocha la tête tandis que je me balançais d'un pied sur l'autre. Je préférais m'en remettre à elle pour répondre, vu son expérience des temples d'Alexandrie.

— Nous venons tout droit de Siwa, expliqua-t-elle. (Elle marqua une pause en voyant la prêtresse acquiescer comme si elle était déjà au courant.) Nous sommes à la recherche du protecteur de Siwa, un homme du nom de Sabu. (Elle me désigna.) Voici Bayek, fils de Sabu. Je m'appelle Aya. Sabu n'est peut-être pas à Thèbes, mais nous espérons trouver Khensa, une Nubienne qui se trouve sans doute ici avec sa tribu. Elle saura où le trouver.

— En effet, confirma Nitocris.

Après avoir congédié son homme de main, elle nous conduisit à un banc le long d'un mur.

— Alors, tu es le fils du protecteur, murmura-t-elle – il s'agissait plus d'une affirmation que d'une question.

Je hochai néanmoins la tête.

— Et toi, comptes-tu devenir protecteur, un jour ?

Elle esquaissa un sourire avant même que je lui aie répondu.

— Oui, déclarai-je. Mon père me forme pour prendre sa succession.

— C'est tout ce qu'il t'a dit ? Que tu deviendrais un jour protecteur de Siwa ?

Sa question était neutre, sans jugement ni arrière-pensée.

— Devrais-je savoir autre chose ?

Malgré son regard sérieux, elle sourit de nouveau.

— Oui. Il y a beaucoup de choses à savoir. (Si cette réponse passait pour une généralité, je savais qu'elle évoquait quelque chose de particulier. Elle ne semblait pas du genre à en rajouter sur son aura mystique.) Ton amie Khensa te donnera peut-être les réponses que tu cherches. Si c'est le cas, reviens me voir, j'aimerais poursuivre cette conversation.

Cela signifiait-il la fin de notre entretien ? Je désirais vivement passer plus de temps en sa compagnie. Quelle sagesse une femme dotée d'une telle prestance pouvait avoir à partager ! Comme si elle avait deviné mon souhait, elle se tourna vers moi.

— Je suis l'épouse d'Amon, déclara-t-elle, répondant à une question que je n'avais pas posée avec un soupçon d'amusement qui fit aussitôt place à de la gravité. Un jour, j'espère voir Thèbes retrouver sa grandeur et devenir de nouveau la force qu'elle était.

— Vous êtes restée fidèle à l'ancien monde ? à celui des pharaons ? s'enquit Aya.

Elle était visiblement intriguée. Elle voulait toujours tout savoir.

— Au monde des dieux et au bien de la population, répondit Nitocris avec simplicité. À Amon, qui gouverne en écoutant le pauvre et non en l'exploitant. Il sert le peuple plutôt que d'exiger d'être servi par lui.

— Mais le monde a changé, lui fit remarquer Aya. (Je compris combien la prêtresse l'intéressait, bien qu'elle préfère la logique des philosophes aux manœuvres politiciennes des religieux.) À Alexandrie, on raconte que Ptolémée Aulète est en train de vendre l'Égypte aux Romains pour rester au pouvoir.

Nitocris éclata d'un rire grave et assuré.

— Ah, mais l'Égypte n'a-t-elle pas déjà subi de nombreuses invasions ? Les Perses, les Nubiens, les Grecs... Pourtant, c'est notre pays qui modifie ses occupants. Notre peuple perdure. Nous changerons les Romains comme nous avons changé Alexandre. C'est à nous de veiller

à ce que l'Égypte conserve cette faculté.

— À « nous » ? répétais-je.

— Oh que oui, fils de protecteur. (Elle reprit son air sérieux, posant brièvement la main sur mon épaule.) Il se pourrait qu'un jour tu doives protéger bien plus que les temples de Siwa.

Elle se leva du banc, mettant de fait un terme à notre entrevue. En partant, je m'aperçus que j'avais hâte de revenir – pour qu'elle me fournisse des réponses aux questions que je ne me posais pas encore. Aya aussi était songeuse.

Pendant ce temps, Tuta continuait à chercher Khensa. Les semaines passèrent, durant lesquelles Aya et moi apprîmes à connaître Thèbes en rejoignant Tuta pour établir des contacts et poser des questions. Le reste du temps, nous nous rendions dans les environs de la ville avec des épées d'entraînement en bois que nous avions taillées nous-mêmes afin de travailler notre habileté au combat.

La nuit, nous nous réunissions tous chez Tuta et prenions place autour d'un feu, ou nous restions dehors quand il faisait suffisamment chaud, à boire du lait, de la bière ou du vin. Kiya, la petite sœur de Tuta, s'était prise d'affection pour Aya. Cela était égal à sa mère, plus que ravie de la laisser s'asseoir avec ses invités, les jambes repliées, la tête posée sur la tunique d'Aya.

Tuta, Kiya et Imi formaient de nouveau une famille ; même si Aya et moi étions des étrangers, nous étions accueillis et traités comme des rois. Aya aimait cet endroit au moins autant que moi.

J'étais heureux. Je souhaitais retrouver Khensa et mon père et apprendre tout ce que la prêtresse avait à me dire, mais la simplicité et la joie quotidienne de ma nouvelle existence me plaisaient beaucoup. Chaque jour, Tuta revenait de ses investigations, nous expliquant qu'il n'avait rien de nouveau sur Khensa.

— Oh, mais, monsieur Bayek, je finirai par la retrouver, ne vous inquiétez pas. Si elle est à Thèbes ou si elle y est venue, je le saurai.

Je m'étais souvent demandé s'il avait dit à sa mère toute la vérité au sujet de notre rencontre. Un soir, installés dans la cour avec des jarres de vin, dans le brouhaha des bas quartiers, nous remarquâmes qu'elle observait Aya d'une drôle de façon – avec le même regard qu'à notre arrivée.

Kiya était assise auprès d'Aya dans sa position habituelle, son pouce dans sa bouche. Prenant conscience de l'étrange silence qui régna soudain, elle se redressa, curieuse.

Imi s'adressa à Aya :

— Ainsi, vous avez donné à mon mari un bon coup sur la tête, hein ?

Mal à l'aise, Aya s'agita.

— Oui. C'était... Enfin, il y avait une lutte...

— Je te l'ai déjà raconté, mère, intervint Tuta. Sa mère porta un doigt à ses lèvres ; il s'interrompit.

— Je le sais, mon petit Tuta. J'ai simplement envie de l'entendre de la bouche même d'Aya. Je voudrais que ce soit elle qui me le dise.

Incertaine de la conduite à tenir, Aya me jeta un regard gêné.

— Vous auriez pu le tuer, poursuivit la mère de Tuta.

Aya déglutit. Je savais qu'elle ne regrettait rien, mais elle n'avait aucune envie de lui faire de la peine.

— Je tentais simplement de porter secours à Bayek, expliqua-t-elle. Et Bayek venait en aide à Tuta.

Imi éclata d'un rire sonore.

— Non, je voulais dire que vous auriez dû le tuer !

— Il a dû avoir un sacré mal de tête le lendemain, dit Aya en souriant, soulagée – et un peu fière, aussi.

— C'est vrai ? Eh bien, ce ne sera pas une première pour lui. Il aura peut-être assez mal pour chercher à s'amender, mais j'en doute.

Tuta secoua la tête d'un air attristé.

— Il ne s'amendera pas, mère.

— Non, je ne le crois pas non plus. Ce n'est pas le genre des brutes de son espèce.

— Ce n'est pas simplement une brute, insista Tuta. Il est pire que ça, désormais.

Sa mère lui jeta un regard complaisant.

— Eh bien, il n'est pas là, hein ? Il ne peut rien nous faire.

Un jour, au cours d'un entraînement, Tuta vint nous voir. Cette fois, quand il annonça : « Je l'ai trouvée », il parlait bien de Khensa.

CHAPITRE 26

Soudain, je fus contraint d'affronter le fait que j'étais sur le point de revoir mon amie d'enfance. Je me demandai ce que cela me faisait.

La dernière fois que je l'avais vue, elle était avec les siens dans des tentes formées de piquets en bois sculpté et de dais de couleur criarde. Leur campement était à la fois permanent et temporaire, adapté à leur statut nomade. Lorsque, un jour, j'ai découvert qu'ils avaient plié bagage et étaient partis, j'avais été contrarié de perdre mon amie, mais guère surpris. Itinérants, ils n'étaient attachés à aucune terre.

Elle m'avait manqué, bien sûr. C'était elle qui m'avait enseigné pratiquement tout ce que je savais en matière de survie. Notre relation était... eh bien, je n'aurais pas dit « bizarre », mais elle n'en était pas normale pour autant. Une nomade entraînant un garçon aux techniques de survie dans une petite ville ? des amis, rien que des amis ? En y réfléchissant après coup, je devais reconnaître que Khensa m'avait façonné de plus d'une manière bien avant que mon père finisse par décider de me former lui-même.

— Comme je vous l'ai déjà dit, je commençais à croire que ce n'était qu'une rumeur, déclara Tuta en nous conduisant vers la sortie de la ville, en direction du fleuve. On dirait que tout le monde a eu vent de ragots sur ce groupe de Nubiens à Thèbes, mais peu d'habitants reconnaissent l'avoir vu. J'étais à peu près sûr qu'ils étaient passés par ici à un moment ou à un autre. Mais étaient-ils encore là ? Personne ne le savait. Tout ça pour vous expliquer pourquoi ça m'a pris si longtemps.

— Tu as fait du bon boulot, Tuta, le rassura tendrement Aya.

— Eh bien, ça, c'est du compliment ! rayonna Tuta, qui savait qu'Aya ne félicitait jamais personne à la légère.

Elle lui adressa un sourire.

Durant notre trajet, Aya et moi espérions à tout moment tomber sur le camp des Nubiens. Pourtant, Tuta nous fit franchir les limites de Thèbes et traverser les joncs au bord du fleuve jusqu'au ponton d'un passeur. Tuta le connaissait bien, à en juger par leur façon de se

saluer.

Peu après, le batelier nous fit franchir le fleuve en poussant le bac avec une perche. Sur l'autre rive, nous pénétrâmes dans la nécropole, où les âmes des morts attendaient de se rendre à la Douât.

Tuta grimaça. Lui aussi entraît en territoire inconnu. Nous arpentâmes les lieux jusqu'à un tombeau creusé dans le sol.

— C'est là, indiqua Tuta en mâchonnant sa lèvre inférieure.

Nous lui jetâmes un regard incrédule.

— Là-dedans ? demandai-je.

Il acquiesça.

— Mais c'est... Ils ne peuvent pas être là.

— Si, insista le garçon.

— Comment peux-tu en être aussi sûr ? voulut savoir Aya.

Je jetai un coup d'œil autour de moi. Ce tombeau ressemblait à tous les autres, comme s'il avait été taillé dans le paysage.

Non. En fait, il y avait autre chose ; Tuta attira notre attention dessus. Plus loin, par terre, était creusé une sorte de conduit d'aération. Lorsqu'on s'approcha pour mieux voir, on remarqua que de la fumée s'en échappait.

— J'ai tendu l'oreille, chuchota Tuta. Je vous garantis qu'ils sont là. Ils sont plusieurs.

J'étais encore sous le choc.

— Comment est-ce possible ? Comment ont-ils pu élire domicile là-dedans ? C'est... ce n'est pas juste.

— C'est dramatique, approuva Tuta d'un air attristé.

— Oh, ne soyez pas ridicules, intervint Aya. Tuta, à qui appartient cette tombe ?

— Je n'en ai pas la moindre idée, reconnut le garçon. (Mais, Aya ayant posé la question, il tenta vaillamment d'y répondre.) Il se pourrait que ce soit...

— La tombe de personne ? Jamais ils n'établiraient leur camp dans un tombeau occupé, allons.

J'observai les alentours, tentant éperdument de repérer des marques sur les murs qui nous cernaient. Jusqu'à présent, je n'avais rien remarqué ; cela ne me rassurait pas pour autant.

— Quand bien même, bredouillai-je. Décider de vivre ici, c'est...

Aya m'interrompit, surveillant les environs avec un léger sourire. Elle prenait tout cela avec plus de sérénité que moi. Évidemment.

— Quoi ? « Sacrilège » ? Non. Si tu veux mon avis, c'est parfaitement logique. C'est le seul endroit où personne ne viendra les chercher. Personne sauf Tuta, semblerait-il.

Aya eut le dernier mot. Quels que soient mes sentiments sur la question, je devrais les gérer tout seul.

Tuta, quant à lui, paraissait se moquer de l'issue du problème tant qu'il avait l'approbation d'Aya. En regagnant l'entrée, il était encore écarlate, le sourire aux lèvres.

— Que fait-on, à présent ? demandai-je.

Étaient-ils là ? Y avait-il même une possibilité que je voie mon père ici ?

— Je ne sais pas, reconnut Tuta.

— Ils ne vont peut-être pas nous laisser entrer, fis-je remarquer.

— Quand bien même, comment être sûrs qu'ils ne nous découperont pas en rondelles dès qu'on sera à l'intérieur ? voulut savoir Aya.

Tuta semblait inquiet. Il ne s'était manifestement pas posé la question.

— Monsieur Bayek et les Nubiens ne sont-ils pas les meilleurs amis du monde, aux dernières nouvelles ?

On lui fit remarquer que les « dernières nouvelles » dataient d'une dizaine d'années, et que les gens changeaient. Deux facteurs qui faisaient que nous pointer sans prévenir dans leur refuge souterrain – secret, à l'évidence – était une très mauvaise idée.

D'un autre côté, quel choix avions-nous ?

Tandis que nous hésitions devant l'entrée, la décision fut prise pour nous. Une silhouette se matérialisa sur le seuil : une femme armée d'une lance qui nous dévisageait depuis l'intérieur obscur en plissant les yeux.

— Salut, Bayek, dit-elle.

Je reconnus aussitôt la lueur espiègle dans son regard.

Je rougis, levant lentement la main pour la saluer d'un air penaud. Combien de fois Khensa m'avait-elle prévenu au sujet des chuchotements et du son qui se propageait dans les lieux clos ?

CHAPITRE 27

Elle monta nous accueillir. J'eus d'abord l'impression qu'elle n'avait pas changé : des tresses colorées, des plumes et des cicatrices tribales. Elle avait la même allure, le même regard noir qui ne tolérait pas la contradiction.

Mais elle avait grandi. Elle était plus âgée, bien sûr, mais pas seulement. Gamine, ses trophées se résumaient à un collier d'os et quelques bricoles dans sa chevelure ; à présent...

— Salut, Khensa, dis-je en désignant son collier de dents de lion ainsi que ce qui devait être une dent d'hippopotame tressée dans ses cheveux. Tu as gagné en envergure et accompli de nouvelles prouesses.

Elle me répondit par un hochement de tête, et je compris aussitôt qu'elle n'était plus la même. Elle arborait désormais un air distant et préoccupé ; comme si le monde reposait sur ses épaules.

Néanmoins, elle me salua chaleureusement en s'exclamant :

— Mon ami, mon frère !

Elle me couvrit de compliments à sa façon. J'avais grandi, prétendait-elle. J'avais gagné en muscles, et elle s'en rendit compte par elle-même en tâtant mes biceps. Elle en fit autant avec mes abdominaux, prenant un air impressionné. La dernière fois qu'elle m'avait vu j'étais encore tout jeune. J'étais un adulte, à présent. Un guerrier.

Je lui présentai Tuta et Aya. Cette dernière et Khensa se dévisagèrent un moment. Leurs caractères n'étaient pas opposés – d'une certaine manière, elles se ressemblaient beaucoup –, mais leurs attitudes se révélaient foncièrement différentes.

— Tu as de ses nouvelles ? demandai-je.

Khensa me regarda fixement.

— De...

— De mon père.

Elle sembla étonnée.

— Non. Pourquoi en aurais-je ? Attends... C'est pour ça que tu es là ?

Je tentai de contenir ma déception.

— Tu en es certaine ? insistai-je bêtement. Tu n'as pas entendu parler de lui ? Il n'est pas là ?

Perplexe, elle secoua la tête.

— S'il était là, je le saurais, Bayek. Il serait venu ici si je le lui avais demandé, mais ce n'est pas le cas ; je n'ai reçu aucun message. Tu ferais peut-être bien de m'expliquer ce qui se passe. (Elle se poussa sur le côté, désignant l'ouverture du tombeau.) Suivez-moi, allons boire quelque chose.

— Tu vis réellement ici ? m'étonnai-je.

Elle acquiesça. Elle esquissa un sourire, mais, même si je me doutais que ma réaction l'amusait d'avance, je ne pus m'empêcher d'insister :

— C'est un tombeau. C'est sacré.

Elle s'éloigna en secouant la tête, laissant courir une main le long de la paroi.

— Un tombeau pillé, expliqua-t-elle. Il n'est plus sacré. Personne ne respecte plus les sépultures. Venez.

J'ignorais à quoi je m'attendais en quittant la lumière du jour et en descendant dans les entrailles du caveau. À un endroit sombre, froid, humide et exigü, j'imagine. J'étais bien loin de la réalité. Le plafond était bas, mais pas au point de nous obliger à nous voûter, et les lieux étaient drapés d'auvents qui me firent inmanquablement penser à Siwa, me donnant le mal du pays. Il faisait chaud sans que ce soit désagréable. Au bout, un feu donnait à la pièce un côté accueillant – même si le terme pouvait paraître incongru dans cette situation. Ce n'était pas l'unique source de lumière : des lanternes étaient accrochées aux murs. Comme il était aisé d'oublier que nous nous trouvions dans un tombeau !

Je compris rapidement que les Nubiens étaient beaucoup moins nombreux qu'avant. Un vieillard couvert d'un châle assis dans un coin, le visage tanné parcouru de cicatrices, dressa la tête en toussant pour nous observer sans grand intérêt. Un homme plus jeune, légèrement plus âgé que Khensa, était installé auprès d'une femme de son âge, enceinte. Une vieille femme s'affairait également à l'autre bout de la caverne.

Sinon ?

— C'est tout, déclara Khensa en me voyant bouche bée.

L'homme qui toussait était son grand-père, le doyen de la tribu. L'autre femme était sa mère. Le jeune homme était Seti, un guerrier, accompagné de sa femme. Ils disposaient d'un éclaireur, aussi – Neka. C'était tout ce qui restait de sa tribu.

Je tentai, sans doute vainement, de dissimuler ma stupéfaction. Quand j'allais voir Khensa, je traînais généralement non loin du camp, attendant qu'elle m'aperçoive sans rencontrer les autres. Malgré tout, je savais qu'ils étaient alors une bonne dizaine. Le campement était un lieu de vie, de lumière et de couleurs. Il en restait quelques vestiges – les auvents au-dessus de nos têtes –, mais ceux qui restaient semblaient abattus.

— Où sont les autres ? demandai-je en regardant autour de moi, incapable de réprimer mon désarroi.

— Morts ou partis, expliqua-t-elle sans rien laisser paraître.

— Comment ça ?

Elle prit un air las.

— Pour faire simple, c'est à cause d'une guerre. Une guerre qui semble partie pour durer. Installons-nous, buvons et rattrapons un peu le temps perdu, d'abord. J'aimerais savoir ce que vous faites ici et pourquoi tu me demandes des nouvelles de Sabu.

On se raconta nos histoires respectives devant une tisane, au coin du feu. Je commençai, garantissant à Khensa que pas grand-chose n'avait changé depuis que sa tribu avait quitté Siwa.

— Ton père a-t-il commencé ton entraînement ? voulut-elle savoir.

— Oui, lui répondis-je avant d'ajouter : mais je progresse lentement. Comme s'il cherchait à repousser ce moment tant qu'il le pouvait. Il prétendait toujours que je n'étais pas prêt. D'après Rabiah, il avait des doutes sur le bien-fondé de ma formation depuis l'attaque de Menna. Il craignait de me pousser sur le même chemin que celui qu'il avait emprunté.

Je lui racontai le départ de mon père, le désarroi dans lequel cela avait laissé la ville. Le fait que Rabiah avait été déconcertée par les raisons de son départ, ma décision de me lancer à sa poursuite et mon désir de protéger Siwa.

— Tu comptes toujours devenir protecteur de Siwa ? me demanda franchement Khensa.

— Oui, répondis-je d'un ton déterminé. (Cela ne faisait aucun doute à mes yeux.) Je crois avoir changé. Je me posais peut-être encore des questions avant, mais, aujourd'hui, je le sais. Je veux devenir

protecteur de Siwa. Marcher dans les pas de mon père.

— Tu penses donc connaître ton destin ?

Était-ce une question ou une affirmation ? Quoi qu'il en soit, j'étais attendu au tournant. Ce qui n'entama nullement ma certitude.

— Je sais quelle est ma voie, expliquai-je à Khensa en croisant son regard franc. M'entraîner auprès de mon père pour pouvoir servir Siwa en tant que protecteur. C'est tout ce que je veux.

Ça, songeai-je, *et Aya*.

— Que sais-tu des Medjaÿ ? me demanda Khensa.

Je la dévisageai avec perplexité. Ce fut Aya qui répondit à ma place. Je lui en fus reconnaissant, bien que cela me surprenne.

— Pourquoi ?

Khensa hocha lentement la tête sans me quitter des yeux.

— Le fait est, Bayek, que si tu n'as jamais entendu parler des Medjaÿ, tu ne sais rien de ta voie. Tout ce à quoi tu crois... je n'irai pas jusqu'à prétendre qu'il s'agit de mensonges, mais disons que c'est loin d'être l'entière vérité.

Je repoussai un sentiment d'agacement proche de la colère.

— Alors, pourquoi ne me dis-tu pas ce que tu sais ?

Elle le fit.

Et je compris.

CHAPITRE 28

— Ton père est un Medjaÿ.

Je déglutis. Je ne savais même pas ce que c'était. Cela ne m'empêcha pas de m'entendre rétorquer avec un certain désarroi :

— C'est impossible.

— Et pourtant, c'est bien le cas, insista Khensa.

— Mais ils n'existent plus, fit aussitôt remarquer Aya. Les Medjaÿ se sont éteints il y a des années.

Au moins, Aya en avait déjà entendu parler. C'était rassurant, d'une certaine manière. Je pouvais tenter de me calmer. Le temps que je me remette, Khensa prit la parole.

— Non. Pas complètement.

— Attendez, les interrompis-je. Qu'est-ce exactement qu'un Medjaÿ ? Une sorte de soldat ? Un protecteur ?

Khensa acquiesça.

— Un protecteur, absolument. C'est – ou c'était – la raison pour laquelle la population respectait les sépultures, pour commencer. Ils les protégeaient. En tant que protecteur, ton père a juré de défendre les temples de Siwa, et par conséquent l'ensemble de la ville, des troupes susceptibles de leur nuire ou de contrarier les desseins des Medjaÿ.

» Mais ce que tu dois comprendre, c'est que son rôle en tant que Medjaÿ ne s'arrêtait pas là. Cela faisait de lui un gardien, pas un simple garde. Un protecteur non seulement de Siwa, mais aussi d'un art de vivre. Un protecteur de l'Égypte.

Aya semblait dubitative.

— De quel art de vivre parles-tu ?

— De ce que nos ennemis appellent « l'ancien monde », comme si c'était une mauvaise chose ; comme si tout ce qui était ancien était dépassé.

L'ombre des flammes dansait sur le mur, mimant une histoire que je

ne comprenais pas. Sans un mot, je jetai un coup d'œil à Aya, la laissant poser ses questions.

— Eh bien, ils ont peut-être raison, répliqua Aya en se levant.

Ce n'était pas vraiment un défi, mais c'était brusque.

Sereine, Khensa secoua la tête.

— Tous les systèmes, anciens ou nouveaux, ont leurs défauts. (Khensa excellait dans de nombreux domaines, mais, là où elle se surpassait, c'était dans la connaissance et la compréhension des autres. Elle poursuivait avec une grande assurance.) Il ne fait aucun doute que l'ancien monde a besoin de se moderniser. De renouveler certaines idées. Mais... (Elle leva l'index.) Mais il existe depuis des milliers d'années grâce à la croyance que, si nous sommes sur cette Terre, c'est pour travailler ensemble dans le culte des dieux et non pour amasser des richesses et obtenir du prestige. (Elle se tourna vers Aya.) Je sais ce que tu te dis. Tu te prends pour un être éclairé. Tu as peut-être même renoncé aux dieux.

— Non, répondit-elle aussitôt, même si ce n'était pas entièrement vrai et que ses paroles sonnaient creux.

Même Tuta la regarda de travers.

Khensa esquissa un sourire.

— C'est une bonne chose de se poser des questions. Je sais que tu considères qu'il s'agit d'un signe d'intelligence et de sagesse, et je le comprends parfaitement.

Je me tournai vers elle en haussant les sourcils, me rappelant m'être fait sermonner plus souvent qu'à mon tour à cause de mes fichues questions durant mes entraînements de survie. Khensa leva les yeux au ciel, me jeta un caillou avec adresse, le faisant ricocher sur mon pied puis dans le feu.

— Ferme ton bec.

Je l'avais entendue prononcer ces paroles affectueuses un grand nombre de fois. Impénitent, je lui souris, me sentant de nouveau en territoire familial.

— Les miens aussi se posent beaucoup de questions. Tout le monde. Changer, c'est grandir. C'est le seul moyen de survivre. Mais ça ne signifie pas pour autant qu'il faille tout rejeter. (Le regard distant, elle se tourna vers le foyer.) La tradition a un certain charme. Elle a permis à mon peuple de rester en vie ; nous dépendons d'elle. Ce que nous ne pouvons pas nous permettre, en revanche, c'est de la laisser devenir un joug qui nous ralentit ou nous tire vers le bas. (Elle serra

les doigts, mimant un charretier qui retient un attelage de bœufs.) Rester en ville, ne jamais en bouger, d'une certaine façon, c'est déjà une sorte de stagnation. Ça rend certaines choses plus faciles : l'égoïsme, la vénalité, la corruption... Les villes sont magnifiques. (Elle adressa à Aya un sourire en coin, une lueur d'admiration sincère dans le regard.) Mais elles favorisent aussi le développement de choses négatives. Elles peuvent rapidement devenir un lieu où les riches et les puissants conçoivent des artefacts, voire des quartiers entiers à leur propre gloire ; des monuments à leur vanité.

— Ce ne sont pas les dieux qui nous ont déçus, fit remarquer Aya d'un ton abattu avant de soupirer. (Elle n'avait jamais abordé ce sujet avec moi, mais il ne semblait pas nouveau pour elle.) C'est le peuple.

Khensa lui adressa un regard compatissant avant de porter son attention sur moi.

— Bayek. En tant que Medjaÿ, c'est ce que croit ton père. Et c'est ce que nous croyons aussi dans la tribu. Nous sommes encore nombreux à adhérer aux méthodes des Medjaÿ. Neka, notre éclaireur, m'a parlé d'un prisonnier sur l'île Éléphantine qui prétend leur avoir prêté allégeance. Nous sommes disséminés un peu partout. Nous formons des poches de résistance. Mais tous ceux qui sont attirés par les Medjaÿ doivent être guidés, et, qu'ils en aient conscience ou non, il leur faut un guide appartenant à la lignée – un véritable Medjaÿ. Ils ont besoin d'aide. Un jour, ce sera peut-être à ton tour.

Je songeai à ce que la prêtresse m'avait dit : « Il se pourrait qu'un jour tu doives protéger bien plus que les temples de Siwa. » Je me sentis aussitôt investi d'une mission.

— Mais je ne suis pas prêt.

— Les meilleurs chefs ne sont jamais prêts. (Elle inclina la tête, m'examinant avec attention.) Et je reconnais qu'il te reste encore beaucoup à apprendre avant de devenir un véritable meneur d'hommes.

Khensa se détendit. À la lueur dansante des flammes, j'aperçus son air déterminé, qui me convainquit que j'avais raison de me choisir un chemin et de chercher à le suivre. Son expression évoquait quelque chose de plus profond que les émotions simples contre lesquelles nous luttons au quotidien – nos maux, nos souffrances et nos contrariétés d'êtres humains. Elle suggérait quelque chose de plus ancien. La connaissance. Je la sentis aussi, même si c'était en quantité infime. Même si le doute me hantait. Je désirais en savoir davantage sur les Medjaÿ. Je souhaitais aider les autres ; tous les Égyptiens. Cela me faisait du bien. De la ferveur et de la détermination. La conviction

irrépressible d'avoir trouvé ma voie. Il me suffisait de continuer à apprendre et de progresser.

— Toi aussi, tu es une Medjaï ? m'enquis-je.

Elle secoua la tête avec un petit rire.

— Bien sûr que non. Mon clan et moi formons notre propre peuple. Mais, jadis, nous avons découvert que les principes et l'idéologie de nos deux tribus s'inscrivaient dans une certaine continuité.

— Et mon père ?

— C'est un allié, oui.

— Je comprends à présent à quelle force je me heurtais, déclara soudain Aya. C'est ça, hein ? Aux yeux de Sabu, je représentais le nouveau monde. Celui qui est à l'origine de l'anéantissement des Medjaï. Est-ce pour cette raison qu'il a refusé de poursuivre la formation de Bayek ?

— Non, répondit sèchement Khensa. Même s'il m'a fallu longtemps pour le comprendre. (Elle me jeta un regard impénétrable, puis haussa les épaules.) Être medjaï dépasse notre simple personne. Il est question d'intérêt général ; de voir plus loin qu'aujourd'hui, demain, la semaine ou même le mois prochain. De s'interroger sur ce qui se produira dans dix ans, dans cinquante ans. Être medjaï, c'est un art de vivre. C'est une façon d'être, de proclamer qu'on rejette les valeurs qu'une société qu'on ne supporte plus nous a imposées de force. C'est une meilleure façon de ne faire qu'un avec la planète et ses occupants. C'est accepter de tout donner, de tout sacrifier en cas de nécessité. (Elle s'interrompit, puis haussa de nouveau les épaules.) Je crois que c'est pour cette raison que Sabu a levé le pied sur l'entraînement.

Aya écoutait avec attention. Je surpris dans son regard une lueur de compréhension naissante. Si Khensa avait toujours été douée pour la chasse – et je peux m'estimer heureux de l'avoir eue comme professeur –, c'est son talent pour cerner les autres qui m'avait toujours impressionné. Mais je ne comprenais pas ce que Khensa tentait de me dire. Je m'abstins de lui demander des explications ; mon imperméabilité l'aurait contrariée.

— Alors, pourquoi est-il parti ? m'entendis-je lui demander. Pourquoi mon père a-t-il quitté Siwa ?

— Je n'ai pas la réponse à cette question. Je comprends pourquoi Rabiah t'a envoyé me voir, mais, en ce qui concerne ton père, j'ignore pourquoi il a laissé la ville sans protection. Retrouve-le, et tu le découvriras. Ton initiation pourra également reprendre.

— Tu crois que je suis censé devenir un Medjaï ?

J'eus du mal à lui poser la question, mais son avis comptait beaucoup. Elle avait aussi été ma tutrice, après tout. Mon premier professeur particulier.

Elle éclata de rire.

— Je sais que ton père, même s'il était préoccupé, t'entraînait à la façon des Medjaÿ. Mais il n'est pas uniquement question d'apprendre le combat, la ruse et la surveillance. Il ne suffit pas de retenir une succession de compétences comme celles que je t'ai enseignées jadis à Siwa. Pour devenir medjaÿ, il faut adopter un nouveau mode de vie. Modifier sa façon de penser. Ce n'est pas un choix comme manger du pain ou du poisson. C'est un mode de vie. (Elle se frappa la poitrine, et cela résonna dans la pièce comme un coup de tambour.) Il n'y a que toi qui pourras le définir. Que ça te plaise ou non, Bayek, tu es le fils de Sabu. Tu n'as pas le choix. Quant à devenir medjaÿ... Eh bien, quoi que Sabu en pense, ça dépend uniquement de toi, à présent, non ?

CHAPITRE 29

Que ressentais-je à l'idée de suivre la voie qui ferait de moi un Medjaÿ ?

Pour être honnête, je ne voyais pas cela autrement que l'accession à un statut vaguement supérieur à celui de simple protecteur de Siwa. L'ironie voulut que ce soit exactement pour ça que je n'avais pas encore été intronisé au sein de la confrérie. Au final, les doutes et les inquiétudes de mon père n'avaient pas été si inutiles : il m'avait certes formé à protéger Siwa, mais combien de temps et d'efforts me faudrait-il encore pour faire miens – et défendre, au besoin – les préceptes des Medjaÿ ?

D'un autre côté, si je devais tourner le dos à la voie des Medjaÿ – comme l'Égypte elle-même l'avait fait un jour –, plus rien n'aurait de sens. Khensa avait beau me seriner que j'étais fait de la glaise des Medjaÿ, je n'allais pas incarner magiquement leurs idéaux du jour au lendemain !

Personne ne naît avec la foi.

S'il était une chose dont j'étais persuadé, c'était que la conviction, religieuse ou non, n'était qu'une composante de la spiritualité et de l'idéologie de chacun. Aya, sans nul doute, aurait acquiescé : après tout, c'était elle qui m'avait initié aux lumières des philosophes et des poètes modernes. Pour autant, la route du savoir était encore longue.

— Qu'est-ce que tu comptes faire, à présent ? me demanda Khensa.

Je haussai les épaules.

— Rien de plus qu'hier : m'élever par l'étude et l'expérience tout en cherchant mon père. Apprendre, toujours.

Je perçus presque le sourire approbateur d'Aya, et un bref regard en coin me le confirma.

— Ce Medjaÿ de l'île Éléphantine, intervint Aya. Est-ce qu'il pourrait nous aider ?

Khensa prit un air sceptique.

— Je doute que l'homme qu'ils ont jeté en prison soit vraiment un

Medjaÿ. M'est avis que ce n'est qu'un imposteur : il exhibe l'habit des Medjaÿ, clame qu'il vit selon leurs préceptes, mais il n'entend rien à leur histoire ni à leur voie. Les usurpateurs de ce genre pullulent. Qui plus est, comment t'y prendrais-tu pour l'approcher ?

— Je te demanderais ton aide.

Elle acquiesça, pensive, pas le moins du monde surprise par mon audace.

— Nous supposions que le départ de Sabu et ta présence ici avaient un lien, intervint Aya.

— Navrée de vous décevoir.

— Tu es ici pour mon père, n'est-ce pas ? m'enquis-je. Il paraît que toi et les tiens traquez Menna.

Khensa confirma d'un hochement de tête.

— Où se trouve-t-il, alors ? Est-il mort ? Rôde-t-il par ici ? Où exactement ?

— Il n'est pas loin, confessa Khensa. Menna a vécu ici pendant près de six ans, mais nous pensons qu'il s'apprête à partir. Mon éclaireur, Neka, enquête à l'heure qu'il est.

— Ne le laisse pas filer, lâchai-je d'une voix bien trop tranchante à mon goût.

Je grimaçai aussitôt ; je n'avais aucun droit de me montrer aussi impérieux avec Khensa. Son rictus témoignait de la pertinence de mon regret.

— Rien que pour avoir osé insinuer que je pourrais le laisser m'échapper, tu mériterais que je te gifle. Pendant que tu soignais ton hâle au soleil, j'assistais à l'assassinat des membres de ma famille par les hommes de Menna. Nous menons une guerre d'usure, Bayek, et elle n'a pas commencé hier. Je n'ai pas l'intention de le « laisser filer ». Si tu crois que tu peux venir ici et jouer les donneurs de leçons...

— Je suis désolé, m'excusai-je.

Je n'aurais pu être plus sincère. Certes, nous parlions du voile de ténèbres jeté sur ma vie, de cet homme aux yeux chassieux qui s'était glissé par ma fenêtre le soir de l'attaque. Mais, pour Khensa, le couperet avait été plus affûté encore.

— Il existe bel et bien, alors ? demandai-je finalement.

— Menna ?

— Menna. Ce n'est pas... la personnification d'une clique entière, un mythe pour effrayer les enfants qui refusent de s'endormir ?

— Oh non, rien de tout cela..., répondit Khensa. (Elle marqua une longue pause et, pensive, tisonna les braises, qui crachèrent en réponse quelques flammes crépitantes.) Tu connais bien les lieux, maintenant, finit-elle par lancer à Tuta. Penses-tu pouvoir nous trouver une carriole ?

Tuta hocha la tête avec enthousiasme.

Deux jours plus tard, notre carrosse était avancé.

CHAPITRE 30

Avant notre départ, Aya et moi rendîmes une dernière visite à Nitocris. Nous partîmes pour le temple de Karnak, nous frayâmes un chemin dans la foule de gardes et de fidèles qui s'affairaient à l'entretien des lieux, et elle nous accueillit bientôt dans son sanctuaire comme si elle avait attendu notre arrivée. Elle nous invita à nous asseoir, toujours au même endroit.

— Ainsi donc, dit-elle en nous adressant à tour de rôle un sourire apaisé, vous revenez vers moi.

— Lorsque vous disiez qu'il y avait plus à protéger que Siwa, eh bien... (Elle avait le regard de celle qui sait. Aussi, après quelques secondes de silence, j'esquissai un sourire penaud.) Je comprends, désormais. Les Medjaÿ, le fait que je sois voué à davantage... Nous savons, maintenant.

— Et cette voie, tu acceptes de la faire tienne, n'est-ce pas ? me demanda la prêtresse.

— Oui, même si j'aurais aimé apprendre tout cela plus tôt.

L'ombre du temple était apaisante, et un vent discret traversait les couloirs, frais sur nos peaux brûlées. J'avais beau être énervé que l'on m'ait caché tout cela, cet endroit me radoucissait un peu plus chaque seconde et m'offrait une capacité de concentration dont j'allais avoir besoin.

— S'embarquer sur la voie des Medjaÿ n'est pas une mince responsabilité, dit la prêtresse. Le Medjaÿ n'a rien d'un simple garde ou d'un modeste protecteur. On t'a sûrement enseigné que les Medjaÿ obéissent à une idéologie séculaire, mais leur devoir s'étend bien au-delà de cette obédience. Plus que la défense de l'antique, ils garantissent au présent et à l'avenir équité, justice et équilibre. En tant que Medjaÿ, tu révèreras Amon et tu refléteras les valeurs de Maât, avatar de la vérité et de l'harmonie.

Je me rendis compte que je retenais mon souffle et me forçai à expirer, m'imposant une respiration lente et régulière. Enfin une information simple et directe. Un socle solide sur lequel m'appuyer.

— Il fut un temps où tout Égyptien appliquait à sa propre vie les préceptes de Maât, mais, comme beaucoup d'autres choses, cela a succombé à la course à la modernité. Pourtant, ce sont ces principes qui font de nous des âmes nobles, Bayek, fils de Sabu. En tant que Medjaÿ, plus que leur gardien et héraut, tu seras leur incarnation. Le comprends-tu ?

J'acquiesçai. Ces mots contenaient une réalité solide que je pouvais appréhender, dont je pouvais tirer des conclusions. Ils m'offraient un but clair, précis : être un homme bon, protéger les innocents, mater les corrompus. Vivre au jour le jour, mais le regard toujours tourné vers l'avenir.

— Bien sûr que tu as compris, répondit Nitocris à mon hochement de tête.

Elle parlait avec une assurance inébranlable, au point qu'en cet instant elle me rappelait Khensa et sa faculté surnaturelle à déceler, toujours, les motivations de chacun. Nitocris inclina légèrement la tête, puis se leva. Notre entrevue touchait à sa fin.

— Connais-tu l'attribut de la déesse Maât, mère de nos principes ? me demanda-t-elle. (Je fis « non » de la tête.) La plume d'autruche.

Tandis qu'elle s'éloignait, je tirai de ma besace les objets que j'avais rassemblés au cours de mon périple.

Ce furent des plumes que je découvris dans ma paume.

Des plumes blanches.

Notre voyage, mené par Khensa, dura bien des jours. Seti, le guerrier, allait avec nous, car Neka n'était pas encore revenu. Nous offrons une fresque bien singulière, tous les cinq, calés chacun où nous le pouvions dans le fatras de la carriole qui nous portait vers l'ouest, loin de Thèbes.

Nous suivions un itinéraire tortueux : d'après Khensa et Seti, arriver plein ouest serait trop dangereux. Aussi, lorsque nous eûmes atteint la basse montagne qui, vraisemblablement, était notre destination, nous gardâmes nos distances, la contournâmes, puis l'abordâmes par l'est.

La carriole laissée au bas du massif, nous ralliâmes à pied un plateau surélevé qui offrait une vue imprenable, à l'est, sur la mer scintillante et, plus bas, sur une large dépression en plein adret.

Nous nous rassemblâmes en cercle, accroupis, rivant un regard interrogateur sur notre guide. Khensa nous avait enjoint de rester silencieux : elle avait porté un index à ses lèvres, avant de nous

discipliner de l'un de ces regards d'acier dont elle avait le secret. Elle réserva une grimace plus glaciale encore à Tuta qui s'était montré un peu trop agité à son goût durant le voyage.

Elle nous ordonna de nous mettre à plat ventre, puis nous rampâmes jusqu'au bord du plateau pour observer cette dépression – une sorte de vallon –, déchirure circulaire qui filait plus bas pour se muer en cuvette. Là, cachés sur le talweg cerné de parois montagneuses, accessibles par une route orpheline qui serpentait depuis l'est, se trouvaient des bâtiments de construction maladroite. Ce n'en était pas moins des ouvrages d'hommes : des symboles de sédentarité, de permanence.

Toujours à plat ventre, Khensa se tourna vers moi.

— Voici l'endroit où Menna se cache depuis..., dit-elle d'une voix presque éteinte pour éviter qu'un murmure, trop fort et porté par les vents, trahisse notre présence. (Elle réfléchit une courte seconde.) ... cinq étés, maintenant. C'est long, mais il n'a pas baissé sa garde pour autant, regarde.

D'un doigt, elle désigna une saillie rocheuse sur laquelle veillait une sentinelle, arc en bandoulière, allant et venant le long de la corniche. Tandis que nous l'épiions, il s'arrêta, se tourna en direction des abris et, les mains en porte-voix, émit un son étrange, une sorte de cri de faucon trop maladroit pour qu'un quelconque rapace fût dupe.

Résonna bientôt un autre cri de faucon.

— Une sentinelle postée sur l'autre versant, expliqua Khensa. Ils s'interpellent ainsi la nuit pour se tenir éveillés et, le jour, pour s'assurer l'un l'autre que tout va bien. (Elle désigna les constructions.) Le plus petit bâtiment est une réserve, reprit-elle, toujours à voix basse. (Aya et Tuta tendirent le cou pour mieux entendre ; Seti, lui, explorait la zone, en quête d'autres accès.) Juste à côté, dans le bâtiment plus grand, cantonnent les hommes de Menna. Ils sont six dont deux sentinelles : une à l'est, et celle qui est juste en dessous de nous. La troisième bâtisse sert de quartiers à Menna. Il le partage avec son lieutenant, un homme qui, semblerait-il, répond au nom de Maxta. C'est peut-être le seul d'entre ces hommes que j'ai déjà vu : il était là, cette nuit de sombre mémoire. Tu n'as pas pu le manquer : il a des yeux chassieux.

Soudain, ce fut comme si une main titanesque s'était emparée de moi : j'étais pétrifié, captif d'un souvenir d'une puissance vertigineuse. Était-ce l'homme qui s'était glissé dans ma chambre la nuit de l'attaque ? Oui... Ce ne pouvait être que lui.

Khensa nous fit signe de nous éloigner du bord et nous nous plaçâmes

en cercle, murmurant :

— Et Menna, alors ? demandai-je. Est-il aussi affreux qu'on le dit ? L'as-tu vu de près ?

Accroupie devant moi sur le sol graveleux de la montagne, Khensa lâcha un bref ricanement moqueur.

— Ne me dis pas que tu crois à ces histoires de dents taillées en pointe ?

Je remuai la tête, mais mes pommettes rosies me trahirent. Inutile de me tourner vers Aya : je savais que son visage se fendait d'un sourire insolent. J'eus à peine le temps d'y songer qu'elle me taquinait du bout du doigt ; je la regardai du coin de l'œil, et elle répondit à mon geste par un sourire qui me réchauffa tout entier.

— Navrée de vous décevoir, toi et tes rêves d'enfant, reprit Khensa, mais Menna a des dents tout ce qu'il y a de plus communes. Il reste très puissant, cela dit, même si son influence est bien moindre aujourd'hui. Il y a dix étés de cela, ses hommes étaient dix fois plus nombreux, sans compter ses sympathisants dispersés aux quatre coins du pays. Cet été, nous l'éliminerons.

Elle retint sa respiration quelques secondes, puis lâcha une expiration lente et maîtrisée. De toute évidence, la mission qu'elle s'était imposée lui coûtait beaucoup, mais elle ne baissait pas les bras. Résolue. Inflexible.

— Menna survit peut-être dans les souvenirs des habitants de Siwa, mais ici, dans le monde réel, ce n'est guère plus qu'un spectre. Et cela grâce aux miens. Mais cette victoire nous a tant coûté... Si Menna est encore en vie, ce n'est que parce que la coupe d'effectifs a été plus claire dans notre camp que dans le sien. Alors nous l'observons, nous attendons le bon moment pour frapper. Et voilà que Neka nous apprend que Menna et les siens sont sur le point de partir.

Khensa se raidit soudain, aux aguets : en bas s'élevaient les bruits d'un char, puis, bientôt, ceux d'une empoignade, suivis d'un hurlement qui ne semblait destiné qu'à nous. La seconde suivante, Khensa avait déjà rampé jusqu'au rebord et rivait le regard sur le camp, nous autres sur les talons.

Lorsque nous baissâmes les yeux, ce fut pour découvrir deux hommes qui en traînaient un autre – un Nubien – depuis le char jusqu'à la plus petite des trois bâtisses. Sa tête pendouillait entre ses omoplates et, même de là où nous étions, il nous parut évident qu'il était très mal en point.

— Neka, lâcha-t-elle entre ses dents serrées. Par les dieux, ils ont eu

Neka... (Il ne lui fallut qu'une seconde pour recouvrer son calme, mais, avant cela, le tremblement de rage de son poing contre sa cuisse ne m'avait pas échappé.) Ils l'ont torturé, ajouta-t-elle d'une voix haineuse teintée de frustration – et d'un cruel sentiment d'impuissance.

C'est à cet instant que revint Seti : il avait gravi la montagne par un autre chemin pour mieux observer les sentinelles de Menna. Khensa se rua dans sa direction, et il vit aussitôt que quelque chose n'allait pas. La tête légèrement penchée, il devisageait Khensa, attendant le coup de poignard.

— Que se passe-t-il ?

Elle ne louvoya pas, pas plus qu'elle ne s'efforça d'édulcorer la nouvelle.

— Ils séquestrent Neka dans l'un de leurs bâtiments. Il a déjà été torturé, et je doute que ce soit terminé.

La violence de la nouvelle fut telle que Seti, d'abord pétrifié par le désespoir, sembla l'instant suivant prêt à dévaler au bas du versant.

— On y va ! lâcha-t-il. Allons le sauver !

— Pas encore, ordonna Khensa sur un ton sans réplique.

Elle était moins âgée que lui – je pris soudain conscience qu'au sein du groupe, seul Tuta était plus jeune qu'elle –, mais l'autorité de son verbe suffit à calmer Seti. Pour l'heure, tout du moins.

Khensa nous fit signe de la rejoindre.

— Nous allons descendre cette montagne. Nous ne discuterons de la marche à suivre qu'une fois en bas, sans quoi nous risquons d'attirer leur attention. Quant à toi, dit-elle en désignant Seti, ne fais rien de stupide, ou tu nous condamnes tous à une mort certaine.

Il acquiesça à contrecœur, puis nous tournâmes tous le dos à la falaise et redescendîmes au pied de la montagne.

CHAPITRE 31

Arrivés en bas, Aya, Tuta et moi nous retrouvâmes aussitôt devant les deux Nubiens qui, face à face, ne comptaient ni l'un ni l'autre déposer les armes.

— J'y vais ! rugit Seti. (Après s'être contenu toute la descente, il explosait.) Neka est mon frère ! Pas un simple frère tribal : mon frère de sang ! As-tu oublié ce que tu nous as dit près du feu ? L'importance des liens du sang, le fait qu'on ne puisse les renier. Me demandes-tu maintenant de tourner le dos à mon propre frère ?

Khensa prit ses bras tremblants de fureur.

— Si tu n'as pas de plan, ils te tailleront en pièces. Une sentinelle en poste sur le chemin d'accès au camp, une autre au-dessus de ta tête, sans parler des hommes à l'intérieur. Jamais je n'ai croisé d'archer aussi habile que toi et, par les dieux, tu en faucheras plus d'un, mais tu n'as aucune chance. Tu mourras, ton enfant vivra sans père, et Neka périra lui aussi. À quoi bon ? Menna n'en aura que plus de chances de renaître.

Seti se dégagea des mains de Khensa.

— Que proposes-tu, alors ? Qu'on l'abandonne ici ? Qu'on retourne à Thèbes, peut-être, pour demander à ton grand-père malade et à ma femme au ventre rond de se joindre à notre assaut ? Un contre tous, dis-tu ? Certainement pas : qu'en est-il de toi ? Qu'en est-il de tes amis ?

Khensa planta le manche de sa lance dans le sol et, quand elle se tourna vers nous, ce fut comme si elle nous voyait pour la première fois. J'ouvris la bouche pour la convaincre que nous pourrions leur être utiles, mais Aya me prit de court.

— Nous pouvons vous aider ! Laisse-nous te le prouver.

Khensa secoua la tête et leva un doigt menaçant.

— Il reste si peu de Medjaï ! Crois-tu que je prendrais le risque d'envoyer à la mort celui qui sera peut-être le dernier ? Très peu pour moi, merci.

— Tout ce que tu risques, c'est d'aider à sa métamorphose pour qu'il devienne ce Medjaÿ dont tu parles, insista Aya.

Ces mots, surprenants, me réchauffèrent le cœur. Je doutais qu'elle croie en les valeurs des Medjaÿ. Peut-être qu'il lui suffisait, pour me soutenir, de savoir que c'était la voie que j'avais choisie.

— C'est du suicide. Seuls deux d'entre nous ont déjà...

— Ont déjà quoi ? l'interrompit Aya.

Khensa prit une respiration profonde, puis riva son regard dans celui d'Aya.

— Très bien. As-tu déjà tué quelqu'un ? Et lui ?

Aya fit « non » de la tête, puis respira un grand coup. Je connaissais ce visage. C'était l'air dont elle se parait chaque fois qu'elle entrait dans une arène qu'elle était décidée à ne jamais fuir.

— Est-ce à cela que se résume la voie du Medjaÿ, alors ? à tuer ? C'est ça, le prérequis pour intégrer vos rangs ?

Elle s'était faite acerbe sans rien céder à la colère : c'était une vraie question, sincère, sans sous-entendu.

— Non, riposta Khensa d'un ton sans réplique, bien que je la sente attentive aux propos d'Aya. Simplement, quand un Medjaÿ n'a pas d'autre choix que de tuer, il doit être capable de s'exécuter sans tressaillir, sans la moindre hésitation, et convaincu du bien-fondé de son action. T'en sens-tu capable, Bayek ? (Elle s'approcha de moi et me posa une main sur le torse.) As-tu en toi la force de tuer sans frémir ?

**Pour telecharger plus d'ebooks
gratuitement et légalement, veuillez
visiter notre site : www.bookys.me**

Je repensai à l'homme aux yeux chassieux. Maxta. J'avais un nom à mettre sur ce visage, désormais. Je repensai à Menna, à mon père, au fait de devenir un Medjaÿ. Je repensai au père de Tuta, cet homme qui avait terrorisé si longtemps sa famille.

Je me redressai presque malgré moi ; j'avais ma réponse. Khensa, toujours aussi perspicace, la devina avant même que j'ouvre la bouche. Elle m'adressa un sourire entendu teinté de soulagement, puis, avant qu'elle pût reprendre la parole, Seti intervint, agité d'émotions qu'il peinait à contenir.

— Tu sais ce qu'ils vont faire, Khensa, n'est-ce pas ? Neka. Tu sais ce qu'ils vont lui faire ?

— Oui, répondit-elle d'une voix calme. Mais notre frère ne parlera pas. Neka préférera mourir plutôt que de leur révéler où nous vivons.

— Mourir ! tonna Seti. Hors de question que je le laisse mourir. Et le seul fait que tu l'envisages me trouble.

Khensa empoigna le manche de sa lance des deux mains, puis y plaqua le front ; les plumes tribales pendaient de l'arme comme les feuilles d'un palmier, et les lanières de cuir de ses bracelets dansaient sous la brise tandis qu'elle pesait dans la douleur le pour et le contre. Et puis, soudain, elle se redressa, rejoignit à grands pas la carriole et, à ma grande surprise, en sortit mon arc. Je voulus protester, mais elle le lançait déjà à Seti.

— Jauge-le, lâcha-t-elle, cinglante. Éprouve la tension de la corde.

Je rougis tandis que le Nubien inspectait mon arc.

— J'ai déjà vu bien pire, jugea Seti, même si je devinais à son expression qu'il n'était pas entièrement convaincu. (Il rendit mon arc à Khensa.) Il faut ajuster la tension de la corde, rien de plus. Ma sœur, il n'y a qu'une chose qui compte ici, au fond : as-tu confiance en ces deux-là ? (Elle acquiesça.) Alors, honore cette confiance : laisse-les nous aider.

Khensa s'apprêtait à répondre quand nous entendîmes un bruit s'élever du cœur de la montagne.

Un bruit qui nous bâillonna tous.

Un bruit qui mit à la discussion un terme abrupt.

Un hurlement.

CHAPITRE 32

Nous attendîmes la tombée de la nuit. C'était la pleine lune. Khensa et Seti s'étaient absentés, mais reparurent bientôt le visage paré d'un masque de craie blanche. Je pris un air intrigué.

— Pour honorer nos dieux, expliqua Khensa avant de sourire à pleines dents. Et emplir de crainte le cœur de nos ennemis.

Nous nous séparâmes aussitôt : Seti gravit la montagne – il devrait neutraliser la sentinelle postée sur la corniche –, tandis que nous contournerions la montagne jusqu'à l'entrée est pour mettre l'autre garde hors d'état de nuire. Ensuite, nous attendrions discrètement que les hommes de Menna aient mangé et, surtout, bu tout leur saoul, de façon qu'à l'heure de notre assaut ils dorment d'un sommeil de plomb.

Khensa, Aya, Tuta et moi contournâmes la zone le plus discrètement possible, jusqu'à ce que s'ouvre devant nous le sentier qui menait au camp. Comme nous approchions de notre destination, Khensa se plaça devant nous, nous indiquant en silence de nous positionner à la file, tout contre la roche, pour mieux nous fondre dans notre environnement. Bientôt, nous avançons vers l'entrée d'un pas lent et discret. Khensa cilla, et je compris qu'elle comptait silencieusement.

Prudents, nous nous arrê tâmes à une quinzaine de mètres de la sentinelle qui, sur sa corniche, nous tournait le dos, son arc au repos. Nous avons entendu le cri de faucon tandis que nous approchions de l'entrée ; comme nous n'en avons pas perçu depuis, je me demandai si le garde ne s'était pas endormi.

Mais non.

La plainte finit par s'élever dans la nuit, souffle tombé des cieux qui résonna au-delà dans le désert noyé de ténèbres. Elle me sembla chargée de solitude, jusqu'à ce que la sentinelle la plus proche de nous, postée sur l'affleurement, lui réponde.

Je me tournai vers Khensa ; concentrée, elle fermait les yeux à demi. Elle comptait encore, mais le dernier cri semblait être celui qu'elle attendait car je la vis déglutir. Elle était prête à passer à l'action. Elle se tourna vers nous et hocha la tête, nous imposant d'un regard de

rester où nous étions.

Alors, silencieuse, elle souleva sa lance et partit au pas de course, progressant sans un bruit sur le sol dur tel un spectre dans la nuit, lance armée au-dessus de l'épaule, prête à fuser en pleine course.

L'homme ne pouvait l'avoir entendue : c'était proprement impensable. En tout cas, quelque chose – une intuition, peut-être ? – l'avait poussé à se redresser et à se tourner dans notre direction. À la lumière de la pleine lune, il vit Khensa approcher et, surpris, ouvrit la bouche. Peut-être voulait-il lancer l'alerte, peut-être s'apprêtait-il à invectiver son assaillante. Ni l'un ni l'autre ne lui fut d'aucune aide.

Une fraction de seconde plus tard, il n'y eut qu'un cri pour troubler le silence : le gargouillis qui s'échappait du gouffre que Khensa venait d'ouvrir dans sa jugulaire. L'homme s'effondra, balaya le sol de coups de pied brouillons, et Khensa se jeta sur lui à genoux. Elle me cachait la vue, mais je devinai la lame d'un couteau et, bientôt, les gargouillis cessèrent.

Nous attendîmes en silence quelques secondes, aux aguets, nous demandant si Seti avait mené à bien sa tâche et neutralisé la première sentinelle. Nous craignions tous les trois d'entendre un nouveau cri de rapace, mais il ne vint pas ; satisfaite, Khensa tendit l'arc et le carquois du garde à Aya, et elles échangèrent un regard entendu.

Conscients que la lumière lunaire projetait nos ombres sur le sentier, nous filâmes d'un pas rapide, mais silencieux, jusqu'au campement. Le chemin s'élargit bientôt, et nous nous retrouvâmes à quelques pas des bâtisses. À l'intérieur, les hommes de Menna dormaient, nous l'espérions, d'un sommeil suffisamment profond pour que notre présence ne les réveille pas.

Sur notre gauche, en retrait, se trouvaient des écuries qui abritaient chars et chevaux. Un sifflement discret de Khensa, et Tuta et Aya longèrent la paroi en direction des écuries.

Khensa me toucha le bras.

— C'est une bonne chose que tu sois avec nous, Bayek, murmura-t-elle.

Je me souvins aussitôt de ses récentes réserves.

— Vraiment ?

— Vraiment.

En levant la tête, nous vîmes Seti en position sur la corniche opposée. Le voir là, l'arc dans une main et une flèche dans l'autre, fit naître aussitôt en moi une confiance nouvelle. Cela avait dû faire le même

effet à Khensa car, à cet instant, elle me fit signe de la suivre, et nous partîmes en direction des bâtisses situées au centre de la cuvette.

Nous évoluions à découvert, désormais ; tandis que nous parcourions la distance qui nous séparait de la réserve, je jetai un regard sur ma gauche et vis que Tuta et Aya, qui harnachaient un cheval à un char, s'étaient déjà mis au travail. Nous en aurions besoin : Neka blessé, il nous fallait un moyen de le transporter.

Arrivés devant la réserve, Khensa et moi nous figeâmes et échangeâmes un regard pesant, craignant tous deux qu'un nouveau cri vienne déchirer la nuit. Nous reprîmes le contrôle de notre respiration et nous nous mîmes à inspecter la porte de la réserve : le bois brut était percé d'un trou dans lequel on avait enfoncé un pieu. Nous entreprîmes de le retirer discrètement, le manipulant de gauche à droite jusqu'à ce qu'il cédât ; la porte s'ouvrit dans un grincement. Nous grimaçâmes à ce bruit qui, à nos oreilles, avait déchiré le silence du camp comme un coup de tonnerre.

Cette fois, nous fûmes heureux que la lune brille, car elle nous permit d'apercevoir Neka.

Il aurait ressemblé en tout point à son frère s'il n'avait pas eu l'œil fermé par un énorme hématome et des écorchures sur les joues et le front. Des lacerations à l'arme blanche zébraient son torse, et il semblait clair qu'il les avait souffertes l'une après l'autre, lentement, entre les mains d'un expert.

Pour autant, dès qu'il nous vit, son œil indemne s'ouvrit grand et ses lèvres desséchées s'arquèrent en un sourire. Nous nous sentîmes aussitôt soulagés. Il parvint à s'asseoir malgré ses pieds et poings liés.

— Seti ? murmura-t-il.

— Il nous couvre depuis la corniche, répondit Khensa en s'agenouillant.

Elle sortit son couteau et défit d'un geste les liens de Neka.

Il se massa les poignets, toucha son œil meurtri et grimaça.

— C'est grave ? lui demanda Khensa.

Elle effleura les blessures sur son torse, mais il lui attrapa la main.

— Ils m'ont torturé, oui..., murmura-t-il, et son œil indemne s'assombrit. Mais le bourreau ne faisait que commencer : c'est demain qu'il comptait vraiment s'amuser avec moi. (Il me montra du doigt.) Qui est-ce ?

— Bayek, fils de Sabu, répondit Khensa en hâte en l'aidant à se relever. Lui et ses amis nous prêtent main-forte. Allez, il est temps de

te sortir d'ici.

— Oh, je vais sortir, ne t'inquiète pas. Mais pas sans la tête de Menna au bout de ta lance.

Khensa refusa d'un mouvement de tête bref et autoritaire.

— Non. Nous sommes en sous-effectif, et tu es blessé. Cette mission avait pour but de te sortir d'ici vivant, et c'est exactement ce que nous allons faire.

— Qu'en dirait mon frère, à ton avis ?

Khensa pinça les lèvres. Nous connaissions tous la réponse.

— Nous attendons depuis si longtemps de pouvoir l'attaquer..., insista Neka.

— Nous attendrons une occasion plus opportune...

Sa voix traînante laissait supposer qu'elle soupesait tout de même la proposition de Neka. Elle avait beau savoir que les siens n'étaient plus qu'une poignée, l'idée était tentante.

— Notre chance d'en finir avec Menna est là, Khensa, à portée de main ; tu as même ramené des renforts. (Il me désigna d'un signe de tête, sentant qu'il avait une chance de la convaincre.) Nous sommes déjà à l'intérieur du camp. Les sentinelles sont mortes, non ?

— Oui.

— Il ne reste donc plus que sept hommes : cinq dans le grand bâtiment, Menna et son lieutenant dans l'autre. Seti nous couvre d'en haut, nous avons des combattants sur place et nous profiterons de l'élément de surprise. Nous n'aurons pas de meilleure occasion, Khensa : finissons-en.

Elle le regarda, le menton haut : il l'avait convaincue.

— Tu veux tuer Menna pour te venger, n'est-ce pas ? dit-elle en redessinant les blessures sur son torse.

Il grimaça.

— Oui, ma sœur. Oui : je veux me venger.

Elle le défia de longues secondes d'un regard perçant et inflexible, puis secoua la tête, son geste presque imperceptible.

— C'est hors de question. C'est à moi que revient le droit de tuer Menna. Telles sont mes conditions. Libre à toi de les refuser.

Neka esquissa un sourire et tressaillit.

— Tu es dure en affaires... J'accepte. Donne-moi ton arc et allons-y.

Elle s'exécuta et, après que Neka eut enchaîné quelques pas hésitants, nous sortîmes de la réserve.

CHAPITRE 33

La promesse d'une victoire facile nous fut soufflée bien rapidement. Notre mauvaise fortune avait les traits d'un homme en train de se soulager en pleine nature. Qu'importe le plan imaginé par Khensa et Neka, il aurait fonctionné à merveille si la vessie de cet homme ne s'était pas transformée en outre à bière à deux doigts d'éclater.

Nous étions sortis discrètement de la réserve et avions traversé la cuvette jusqu'aux écuries, à l'endroit où s'étaient accroupis Tuta et Aya.

Ils nous faisaient signe, mais, mes yeux s'adaptant tout juste à l'obscurité, je mis un moment avant de comprendre ce qu'ils tentaient de nous dire. Je plissai les paupières pour m'assurer que je ne rêvais pas, mais non, ils essayaient bel et bien de nous avertir de quelque chose : ils nous faisaient de grands gestes et désignaient quelque chose un peu plus loin.

Je balayai la cuvette du regard... et le vis : là, l'un des hommes de Menna urinait contre la plus grande des constructions. Sur la corniche, Seti bandait son arc, mais l'homme était du mauvais côté du bâtiment : il avait choisi comme urinoir l'un des rares endroits situés dans un angle mort de notre archer. Il lui suffisait de tourner la tête sur la droite pour apercevoir Tuta et Aya, et, s'il regardait à gauche, il nous verrait, Khensa, Neka et moi.

Bon sang !

Khensa nous indiqua à grand renfort de gestes silencieux de retourner dans la réserve. Ne résonnait dans la cuvette que le filet d'urine du type contre le mur du refuge.

Il prend des risques..., me dis-je soudain, paniqué.

Le règlement de Menna l'obligeait probablement à aller se soulager à l'extérieur du camp, mais il avait dû être trop paresseux pour s'éloigner autant.

De la vapeur d'eau s'élevait de l'urine dans l'air nocturne.

L'homme se retint soudain... puis se remit à uriner.

Lorsqu'il s'arrêta de nouveau, ce fut pour de bon : il laissa sa tunique retomber sur ses cuisses, puis recula de quelques pas rendus titubants par l'ivresse ou le sommeil.

Terrifiés à l'idée que notre retraite attire son attention, mais tout aussi inquiets de rester là à découvert, nous nous figeâmes. Même Khensa, qui avait abandonné l'idée de nous renvoyer à la remise, resta là, accroupie, immobile. Comme nous, de l'autre côté, Aya et Tuta ne bougeaient plus. Je n'osai même pas tourner la tête vers Seti.

Tous, nous étions pétrifiés, priant pour qu'il titube jusqu'à son lit sans nous remarquer.

Mais il n'en fit rien.

Il s'arrêta, tendit l'oreille, puis porta les mains à sa bouche et cria, faucon ivre dans la nuit.

Nous retenions notre souffle et l'épiions tandis qu'il écoutait de nouveau la nuit, attendant qu'on réponde à son appel et manifestement irrité de n'obtenir aucune réaction. La seconde suivante, il montait la garde : le menton haut et le torse bombé, il scrutait les ténèbres alentour tel un roi saoul surveillant son royaume. Il tourna le regard vers les écuries, mais ne s'y attarda pas. L'obscurité dissimulait Aya et Tuta. Puis, soudain, il se tourna vers l'endroit où, près de la remise, nous étions accroupis, Khensa, Neka et moi. Je me sentis aussitôt affreusement vulnérable.

Les dés sont jetés, Bayek... (La lune, douce, nous éclairait à coup sûr.)
C'est fini...

Il nous avait forcément vus.

Khensa devait penser la même chose : elle fit signe à Neka, et tous deux se remirent en mouvement, l'arme prête à frapper.

C'est alors que l'inéluctable se produisit : l'homme hurla, sonnant l'alarme. Khensa se fondit dans l'obscurité et Neka se redressa. Sitôt que l'homme le vit, il se mit à courir en direction du dortoir, poussant un cri plus puissant que le précédent. Une fois arrivé à la porte, il se mit à la marteler des deux mains.

Pour lui, c'était déjà trop tard : en se déplaçant, il était entré dans la ligne de mire de Seti qui tira instantanément. Le trait transperça sa joue, et les coups sur la porte cessèrent aussitôt. Ses cris aussi, le manche de la flèche étant fiché dans sa gorge.

Mais le mal était fait et, une poignée de secondes plus tard, la porte du dortoir s'ouvrait brusquement.

— Hé ! hurla un autre homme depuis l'intérieur.

Sa voix chargée de fatigue se mua en cri d'effroi quand il aperçut le corps de son ami qui gisait à ses pieds. Téméraire, il se rua à l'extérieur ; Khensa surgit des ombres et le transperça de sa lance d'un geste magistral qui le tua sur le coup. Mon couteau en main, je surveillais l'arène, immobile, à l'affût. Percevant un mouvement près de moi, je me tournai pour voir Aya approcher, Tuta sur les talons. Ils s'accroupirent discrètement près de moi et me sourirent.

De l'autre côté du camp, Seti avait profité d'un instant de flottement pour bondir au bas de la corniche. Réunis, les trois Nubiens s'étreignirent, mais, presque aussitôt, se raidirent, désarçonnés : que faire, maintenant ? Nous savions qu'il restait quatre ou cinq hommes à l'intérieur de la bâtisse principale et, dans l'autre...

Menna.

Ce fut comme si nous étions tous frappés au même instant par la même pensée : nous n'en avons pas terminé. Khensa gesticulait à l'intention de Neka – « *Approche ! Surveille la porte !* » –, et Aya avait encoché une flèche dans l'arc de la sentinelle.

— Seti, murmura Khensa, autoritaire. Contourne le bâtiment : assure-toi qu'on ne peut pas en sortir par l'arrière.

Si, à l'évidence, les Nubiens avaient des stratégies rodées pour parer aux imprévus, Aya, Tuta et moi étions totalement perdus. Nous n'avions aucune expérience, et il avait fallu en plus qu'un pisseur nocturne nous repère et nous force à tenir le rythme de chasseurs aguerris.

Nous comprîmes que les ennuis nous pendaient au nez quand un bruit retentit dans l'écurie. Menna et son lieutenant grimpaient dans un char !

— Non ! m'entendis-je hurler tandis qu'ils fuyaient dans un fracas de grincements de roues et de coups de sabot.

Ce fut aussi la première fois que j'eus le temps d'observer le lieutenant de Menna.

C'était lui. L'homme qui s'était glissé par la fenêtre de ma chambre il y a de si nombreuses années ; cet homme qui m'avait effrayé au point que j'en étais resté tétanisé. Je vis ses yeux chassieux. Je vis son rictus infâme : il s'amusait de tout, même ici, même maintenant, alors qu'il avait si peu de chances de s'en sortir vivant.

À côté de lui, Menna serait presque passé inaperçu. Petit, mince, le visage buriné, il avait la peau de la même couleur que les ceintures de cuir qui lui barraient le torse.

Neka leva son arc et, la corde tendue, se lança au pas de course pour

gagner une meilleure position de tir. La flèche fusa, mais, sa visée troublée par son œil meurtri, elle percuta le côté de la caisse et resta fichée là tandis que le véhicule tournait et filait en direction du sentier d'accès au camp.

Je me raidis, immobile, espérant... non, priant pour que Seti tire à son tour, quand un hurlement de douleur s'élevant de l'autre côté du bâtiment nous fit comprendre qu'il était engagé dans un tout autre combat. Il était trop tard. Nous avions échoué...

Par les dieux ! Malédiction !

Khensa venait d'arracher à Neka son arc et son carquois.

— Reste là ! hurla-t-elle à Aya. Retiens-les ! Bayek, avec moi ! m'ordonna-t-elle tandis qu'elle se ruait vers l'écurie.

Elle n'eut pas à me le répéter ; je la talonnai jusqu'à un autre char. En risquant un regard par-dessus mon épaule, je vis Aya qui pointait son arc en direction du dortoir. Seti apparut au pas de course derrière le bâtiment, encocha une flèche pour tenter de toucher le char de Menna, mais celui-ci disparaissait déjà. Résigné, mais sans rompre son mouvement, le guerrier se retourna pour s'assurer que personne ne fuyait par l'arrière du bâtiment.

La situation était délicate, mais, ensemble, ils devraient s'en sortir : deux Nubiens expérimentés, Aya – jeune, certes, mais futée et pleine d'assurance – et Tuta qui, sans nul doute, avait plus d'une corde à son arc.

— Tu sais conduire ces machins-là ? hurla Khensa en bondissant dans le char.

Pour toute réponse, j'empoignai les rênes, les fis claquer et quittai l'écurie, les roues traçant des sillons dans le sable tandis que nous décrivions l'arc de cercle qui nous placerait dans l'axe du sentier. L'une de mes rares compétences que mon père n'avait de cesse de louer, c'était la conduite ; c'était toujours ça de pris. Nous avions du retard sur Menna, certes, mais nous disposions d'un avantage de taille.

Khensa.

Notre cheval renâcla, la crinière folle. J'agrippai fermement les rênes, trop conscient qu'il faisait nuit et que je n'avais pas conduit de char depuis une éternité.

La lune se faisait en alternance notre meilleure alliée puis notre pire ennemie, au point que ça en devenait risible. Pour l'heure, elle illuminait Menna et Maxta devant nous : Maxta dirigeait le char et jetait régulièrement des regards par-dessus son épaule, tandis que Menna, accroupi, se maintenait en équilibre, les deux bras le long des

parois de la caisse. Je fis claquer les rênes, jouai de la badine. Les rattrapions-nous ? Sur l'instant, je m'en moquais : je montrais les dents, engourdi par l'air vif qui fouettait mes cheveux, mais n'étais pas moins enivré d'excitation. Si nous n'étions pas en train de gagner du terrain, alors nous en gagnerions bientôt. Je le sentais dans ma chair, dans mes tripes. Et puis...

À côté de moi, Khensa était accroupie – exactement comme Menna –, luttant pour garder l'équilibre, tandis que nous filions à toute allure. Chaque nid-de-poule ou bosse menaçait de renverser notre char, de voiler l'une des roues et d'en briser les rayons de bois. Ces vieux attelages étaient tout adaptés à des virées berçantes au marché – voire à un aller et retour d'ici à Thèbes –, mais certainement pas à une course-poursuite nocturne dans le désert.

Un coup de fouet devant nous, et j'entendis Maxta hurler à son cheval d'avancer. Je fis de même. Près de moi, Khensa s'était levée et écartait les jambes, en calant une entre les miennes, nos cuisses jointes ; je vis ses avant-bras se tendre, son arc prêt à sévir. Debout dans la caisse, elle encocha la flèche de la main droite, banda son arc et s'appuya à demi sur moi, à demi sur le bois, s'efforçant de conserver un équilibre suffisant pour viser juste.

Trop de cahots.

Son premier trait survola le duo de fuyards. Elle tourna le regard vers moi, et nous nous comprîmes, sans rien dire : ni cri ni juron, rien que la certitude silencieuse que, quoi qu'il arrive, nous en finirions avec Menna.

— Deuxième flèche ! hurla-t-elle, sa voix s'élevant au-dessus du vacarme des roues, avant d'encoher un autre projectile.

Les muscles tendus, elle banda son arc en criant sous l'effort et relâcha la corde, son bras tremblant de fatigue... Cette flèche-ci trouva sa cible, se fichant dans l'épaule de Maxta qui, sous l'impact, pivota dans la caisse et s'effondra en tirant malgré lui sur les rênes. Le cheval s'arrêta aussitôt et se cabra, envoyant le char – dont les roues tournoyaient désormais dans le vide – s'écraser avec violence dans le sable, les deux hommes encore à l'intérieur.

Nous arrê tâmes notre char tout à côté. Khensa encocha une nouvelle flèche, je dégainai ma dague, et nous descendîmes de la caisse pour évaluer la situation. Leur attelage renversé avait une roue détruite, l'autre tournoyant dans le vide, tandis que les deux hommes restaient prisonniers de la caisse.

Le cheval hennissait de douleur en essayant tant bien que mal de se relever. Pendant que Khensa gardait son arc braqué sur le char,

j'avançai vers l'animal blessé et tranchai les courroies de cuir pour le libérer. J'approchai ensuite de l'arrière du char, m'accroupis pour regarder sous la caisse... et grimaçai : il y avait du sang partout. Je crus d'abord que les deux hommes étaient encore en vie : ils avaient les yeux ouverts et rivaient sur moi un regard impassible. Ce fut celui de Menna qui me frappa le plus : il y avait quelque chose d'étrange dans sa façon de me dévisager... Il me fallut quelques secondes pour me rendre compte qu'il ne clignait plus des yeux, et que sa tête plaquée contre le bois de la caisse formait avec son corps un angle sinistre. Sous mes yeux, sa bouche s'ouvrit et je vis entre ses lèvres une masse ensanglantée ; il était tombé contre la flèche de Neka qui lui avait perforé le crâne. Lui avait-elle brisé le cou ou avait-elle provoqué une hémorragie fatale ? Dans tous les cas, Menna était mort.

Maxta, lui, respirait encore et, contrairement à son chef, il me dévisageait d'un regard bien vivant.

— Qui es-tu ? me demanda-t-il d'une voix qui, même teintée de haine, était faible et poussive.

Un filet de sang coulait de sa bouche et rougissait sa barbe.

— Qu'importe qui je suis, dis-je, toujours accroupi. Tu pérís enfin. Et de la main du fils d'un Medjäy.

Il ouvrit de grands yeux comme s'il comprenait d'un coup le passé lointain et l'avenir proche, puis cracha son dernier soupir dans une bulle écarlate qui éclata à l'instant même où il passait de l'autre côté.

CHAPITRE 34

Bion avait retrouvé Raia une dernière fois avant de quitter Alexandrie, en un lieu qui, cette fois-ci, convenait mieux à ce dernier : un bosquet de figuiers qui n'abritaient que quelques nuées d'insectes et un banc de pierre sur lequel, dissimulés par les feuilles tombantes, ils pouvaient converser en paix sans craindre d'être entendus... Et sans que Raia eût à s'inquiéter de tout ce qu'être vu en présence de Bion lui coûterait.

Bion avait humé la douce senteur des figes et observé un temps les insectes qui voletaient près des branches, et faisait désormais à Raia le compte-rendu de sa rencontre avec Rashidi. Il l'informa de ce qu'il avait appris à propos de Sabestet et de Hemon : le garçon aveugle et son maître vivaient à Djerty.

— Un ancien, hein ?

Raia renâcla, dédaigneux.

Bion se félicita d'être à côté de lui ; s'ils s'étaient fait face, Raia aurait sans nul doute lu sur son visage combien il le méprisait. C'était bien étrange, tout cela : le commandant qu'il avait connu était ambitieux et prompt à d'agaçants excès de confiance en lui, mais il n'avait rien de l'idiot qui prend tout pour acquis. Celui qui était aujourd'hui assis près de lui, cet homme qui fermait parfois les yeux pour régaler son visage des derniers rayons du soleil, était une tout autre créature.

— Tu pars donc pour Djerty bientôt, poursuivre notre mission ? lança Raia.

Bion se demanda quelle part de cette mission Raia considérait comme sienne.

— Dès l'aube, répondit-il, se préparant à la tâche qu'il comptait accomplir avant son départ.

— Bien, bien... J'ai déjà hâte d'apprendre que l'ancien et son aide aveugle sont morts de ta main.

— Oui, répondit simplement Bion, pensif.

Oui, ils mourraient bientôt : c'était aussi certain que le lever du soleil

au matin. Ils mourraient bientôt et, il le savait, Raia aurait aussitôt une nouvelle mission à lui confier.

Il se rendit compte que tout cela ne lui était pas si insupportable.

La mort. Tel était l'héritage qu'il laisserait au monde. Sa marque dans l'Histoire. Après les guerres venaient les renaissances, alors pourquoi ne pas accélérer parfois un peu le processus ? La mort finissait par faucher tout le monde, tôt ou tard, et la paix éternelle attendait ses victimes de l'autre côté. Était-ce si cruel de les soulager de cette vie et de les faire profiter plus vite de la suivante ?

— N'est-ce pas admirable, Bion ? (L'assassin abandonna ses rêveries pour se focaliser sur l'homme qui murmurait, conspirateur, à côté de lui.) Tomber le meneur si tôt après le début de notre mission, c'est comme déraciner un arbre dont nous n'avions pas même encore aperçu le tronc...

Raia se redressa et releva la tête, l'air fier de sa tirade.

Les cicatrices de Bion le démangeaient. Être ici commençait à lui peser.

— Oui, dit-il, sans le moindre intérêt pour ce que venait de dire Raia.

Il y eut un court silence, de ceux qui invitaient une gêne discrète, mais bien présente.

— Rassure-moi, Bion le tueur : ce n'est pas une motivation en berne que je ressens chez toi, n'est-ce pas ? Tu sais combien cette mission est importante à mes yeux et comme je t'en serai reconnaissant lorsque tu l'auras accomplie.

— Tu as un médaillon, répondit Bion, saisi que Raia n'ait pas encore compris qu'il se fichait bien des récompenses et que l'assassinat seul suffisait à le satisfaire. Bientôt, tu en auras plusieurs autres.

— Ne me fais pas défaut, Bion, lâcha Raia, son regard soudain froid comme l'acier.

Le mercenaire s'en amusa, mais n'en laissa rien paraître.

— Je ne te décevrai pas, commandant.

Raia sourit de toutes ses dents, l'air de dire : « La vie m'a toujours comblé, et je ferai tout pour que cela ne change jamais. »

— Bien, bien.

Ils restèrent quelques minutes côte à côte sans prononcer le moindre mot, jusqu'à ce que Raia brise le silence.

— Te souviens-tu de notre séjour à Naucratis, Bion ?

Tu me l'as remis en mémoire au Fayoum, se dit Bion.

Mais, au lieu de prononcer ces mots, il hocha à peine la tête.

— Le propriétaire terrien, Wakare, te souviens-tu de lui ?

— Oui.

— Il a été assassiné peu de temps après nos histoires. Dans sa propre maison. Le savais-tu ?

Bion resta silencieux. Cela n'avait rien à voir avec ce qui les intéressait aujourd'hui.

Raia se leva et baissa les yeux vers Bion, encore assis sur le banc de pierre.

— Je me demande, dit Raia, si une enquête me révélera qu'il est mort après qu'un coup de poignard en pleine orbite lui a transpercé le cerveau.

Va savoir..., pensa Bion, mais il ne répondit rien et se contenta de regarder Raia s'éloigner et disparaître au loin.

Ce soir-là, avant de s'en retourner à sa chambre, Bion erra dans la ville, s'extasiant à la vue de tant de modernité – de grécité. Oui, Alexandrie lui rappelait ses jours passés à Naucratis : la cité, fière, dégageait la même arrogance, voire davantage, si c'était seulement possible. Ici, il fallait passer les ruelles au peigne fin pour trouver les paysans – *sekhety* – ou les miséreux – *shouaou*. Les visages sales étaient rares à Alexandrie : ceux qui arpentaient les rues et les ruelles étroites de la cité étaient riches d'or et d'assurance, bienheureux et sûrs de ne pas être inquiétés, du fait de l'absence d'indigents. Les riches, c'étaient eux, eux qui vivaient dans un monde si différent de celui des *sekhety*, lesquels ne pouvaient compter, pour survivre, que sur les bonnes grâces du destin. Il était arrivé à Bion de tuer pour leur compte, et, s'il s'était convaincu un jour que cette vie était derrière lui, voilà qu'il recommençait.

D'un pas décidé, il se rendit jusqu'à la porte d'une riche demeure nichée parmi celles des passants fortunés qu'il avait croisés dans les rues. Il frappa. Un serviteur vint lui ouvrir. Il demanda à voir le maître des lieux, ou la maîtresse, si ce dernier n'était pas disponible ; il ne l'était pas.

Le serviteur se décala avec nervosité tandis qu'une femme âgée vêtue avec élégance apparut à la porte et toisa Bion d'un regard suspicieux.

— Oui ?

— Serait-il possible que je m'entretienne avec votre époux, Theotimos ? déclara Bion.

C'était une femme d'une grande noblesse. Aussi, si l'apparence de Bion l'impressionna, elle n'en montra rien, le dévisageant le menton haut avant de répondre.

— Mon époux est mort, déclara-t-elle simplement, ne cédant à la perspicacité de Bion qu'une vague trace d'émotion.

— Je vois, réagit Bion, avant de comprendre qu'elle attendait de lui un témoignage de sympathie, fût-il feint. Mes condoléances, madame.

Il fit mine de partir, puis s'arrêta et, les épaules tombantes, riva son regard sur la veuve.

— Comment est-il mort ?

— Attaqué par une bande de brigands.

— Et que lui ont-ils volé, ces brigands ?

— Rien de bien précieux, répondit-elle en secouant la tête, dépitée. Quelques parchemins.

CHAPITRE 35

Bion se rendit à Djerty : s'il en croyait ce que lui avait appris l'érudit Rashidi avant de mourir, c'était là qu'il trouverait Hemon et Sabestet.

Là-bas, il distribua quelques pots-de-vin et découvrit que Hemon et son garçon vivaient en marge de la communauté. Il apprit aussi que le vieil homme était connu pour être une sorte de mystique et qu'il avait adopté Sabestet très jeune. L'orphelin aveugle mendiait dans la rue, gagnant quelques pièces en défiant les passants au bonneteau, quand Hemon l'avait croisé, avait constaté ses prouesses et en avait été d'autant plus soufflé lorsqu'il avait appris que le jeune garçon était aveugle.

Les deux s'étaient rapprochés, et Hemon, en plus de sortir Sabestet de la rue, l'avait invité à emménager avec lui plus à l'est. Le jeune homme avait un peu plus de vingt ans désormais, et, si sa cécité n'avait jamais semblé le handicaper, il n'avait à aucun moment émis l'envie de partir à l'aventure ou découvrir la cité, comme ceux de son âge.

Étrange, ce lien entre eux..., s'était dit Bion qui peinait à comprendre.

Au marché, il acheta une ceinture, une petite cage, un panier et une cuvette en cuivre munie de deux poignées. Il plaça un appât dans la cage et attrapa un rat qu'il plaça dans le panier. À la nuit tombée, il se rendit sur les terres de Hemon et, avant de passer à l'action, attendit dans les ténèbres, assez longtemps pour être sûr que les deux occupants de la maison s'étaient endormis.

Le moment venu, il porta rat, panier et cuvette jusqu'à la porte, les plaça sur le perron, sortit son couteau et tendit l'oreille ; à l'exception du cri lointain d'un vautour, la nuit était silencieuse. Il n'y avait pas davantage de bruit à l'intérieur de la maison. Rien que le silence.

Furtif, le tueur entra, franchissant le seuil tel un filet de brume, et attendit là quelques secondes, aux aguets, laissant le temps à ses yeux de s'accoutumer à l'obscurité d'encre.

Une lame contre son cou.

— Je suis aveugle, intrus. (La voix était jeune, dans son dos.) Le

monde est pour moi aussi noir que cette nuit l'est pour toi, mais j'ai l'avantage d'une lame d'acier contre ta gorge. Qui plus est, contrairement à toi, je connais cette maison.

Le tueur se figea, percevant que le jeune homme userait de sa lame sans hésiter. S'il se laissait désarmer, c'en serait fini de lui : il périrait, sa mission serait un échec, et cette seule faute suffirait à faire oublier à l'Histoire sa macabre légende.

Hors de question.

N'était-il pas Bion le tueur ? D'après Raia, en tout cas.

Il perçut devant lui une autre silhouette ; celle du vieil homme, qui éleva une voix désincarnée dans les ténèbres.

— Prends son couteau, Sabestet.

« *Ne fais pas le moindre geste...* », semblait lui murmurer la douleur qui irradiait dans son cou sous la pression grandissante de la lame.

Un bras serpenta devant lui, tâchant d'atteindre son couteau.

— Donne-moi ça, je te prie, chuchota Sabestet à son oreille.

Les yeux de Bion s'étaient habitués à l'obscurité, désormais, et il distinguait mieux Hemon debout près d'une table qui, semblait-il, avait été placée là comme une sorte de rempart. De toute évidence, les deux hommes s'attendaient à sa visite. On les lui avait décrits comme deux parias de Djerty, mais quel homme mis au ban se voyait prévenir de l'arrivée de son bourreau ? Lui, pour sa part, s'était montré fort négligent.

Le vieil homme tenait quelque chose... Une lanterne. Il l'allumerait probablement lorsque le jeune homme l'aurait désarmé.

Jamais.

Bion ne l'en empêcherait.

Il laissa le jeune homme prendre son couteau, sentant la dragonne de cuir qui le retenait glisser à son poignet et levant légèrement l'avant-bras, faussement coopératif.

Puis, il passa à l'action.

D'un geste vif du poignet, il enroula la dragonne autour du poignet de Sabestet, la serra brutalement et tira ; la lame de l'aveugle entailla sa gorge, mais, comme il s'était redressé, la blessure serait sans gravité. Désarçonné, projeté vers l'avant, le jeune poussa un cri de surprise.

Hemon hurla. Sabestet battit l'air de sa lame, mais le tueur menait la danse à présent, neutralisant son autre main. Bion le jeta vers la table, s'en servit pour immobiliser l'aveugle qui se tordait de douleur, et

cogna sa main d'arme avec violence contre le bois pour qu'il lâche sa lame.

Un nouveau cri de Sabestet, de rage d'abord, puis de douleur lorsque sa colonne s'écrasa contre le plateau de la table. Hemon s'était décidé à entrer dans l'arène et, dans sa main, une lame incurvée renvoyait un reflet de lumière faiblard. Il serait bientôt sur Bion. Le tueur projeta de nouveau Sabestet sur la table, violenta encore sa main d'arme contre le bois, une fois, deux fois, puis entendit enfin le couteau chuter au sol. Sabestet, sonné par la douleur, ne put rien faire pour empêcher Bion de manipuler sans ménagement son poignet pris au piège de la dragonne ; il sentit son propre bras se plier, emporté par le geste du tueur, et la lame s'enfoncer dans son épaule puis dans le bois, le clouant sur la table.

Le vieil homme, sentant qu'il avait manqué l'occasion de prendre Bion par surprise, en avait profité pour se mettre à l'abri derrière la table et changer de posture de combat. Sa rapidité impressionna Bion, mais elle n'enlevait rien à sa vieillesse : aussi véloce soit-il, il ne l'était pas autant que lui. Lorsque l'ancien tenta un coup d'estoc, Bion se baissa, esquiva sans mal – la lame siffla au-dessus de sa tête –, balaya les jambes du vieillard, se releva dans le même mouvement, retourna le corps du vieux et le plaqua contre le sol, lui écrasant violemment le crâne contre la pierre.

Le combat était terminé. Bion se tâta la gorge : la coupure, superficielle, n'avait rien d'inquiétant. L'aveugle gémissait, prisonnier de la lame qui le placardait à la table. Ses pieds balayèrent mollement le sol quelques secondes, puis il perdit connaissance.

Bien...

Bion s'agenouilla près du vieillard, vérifia son pouls...

Excellent.

Il était encore en vie. La suite de l'opération nécessitait qu'ils soient tous deux vivants. Il s'assura que le jeune homme ne pouvait se libérer du poignard fiché dans la table et les laissa là le temps de récupérer le panier dans lequel il avait enfermé le rat. Une fois de retour à l'intérieur, il alluma la lanterne et referma la porte.

Au travail.

CHAPITRE 36

— Sais-tu qui je suis ? demanda Bion.

La seule lumière provenait d'un brasero sur pied placé non loin de lui. Le vieil homme était ligoté à l'une des deux chaises présentes dans la pièce, les bras dans le dos. Du sang séché maculait sa blessure à la tête et rougissait sa barbe.

— Je sais ce que tu es, surtout, répondit Hemon, sonné. (Il tira en vain sur la corde qui le retenait prisonnier, puis posa sur Bion un regard désincarné.) Tu es le dernier souffle. Tu es venu prendre ce qui fait de nous des vivants.

Oui. Je suis la mort, songea Bion.

Il aimait que ses victimes le comprennent, mais se contenta d'un hochement de tête pour ne pas le laisser paraître.

— Tu as compris. Mais je ne suis pas que cela.

— Il ne te dira rien, dit Hemon en inclinant à grand-peine la tête en direction de la table sur laquelle gisait Sabestet, comme prêt à être offert en sacrifice.

Bion avait retiré le poignard de son épaule, puis l'avait ligoté, allongé, aux pieds de la table, avant d'éventrer sa tunique, exposant son torse et son abdomen. Il avait ensuite placé le rat dans la cuvette qu'il avait fixée, retournée, sur le torse du jeune homme.

On entendait le rat s'affoler dans sa prison de cuivre, gratter le métal, cherchant à s'enfuir. Sabestet levait parfois la tête, s'efforçait de faire acte de bravoure, mais ne pouvait réprimer quelques geignements nerveux. Il sentait les griffes du rat sur sa peau nue et savait probablement ce que Bion avait en tête.

— Je sais qu'il ne dira rien, confessa Bion à Hemon. Mais ce n'est pas lui que je veux faire parler. C'est toi.

— Je ne te dirai rien non plus, déclara l'ancien en secouant la tête.

— Je pense que si, le contredit Bion. Bien, dis-moi : où se cachent ceux des tiens qui sont encore en vie ? Les derniers d'entre eux.

Hemon fit « non » de la tête, amer : il savait que tous deux mourraient bientôt.

— Le dernier, tu l'as devant toi. Tu pourras te féliciter, en quittant cet endroit, d'avoir réduit les Medjaÿ à néant.

— J'en doute, répondit Bion posément. Je pense que nombreux sont ceux qui, en Égypte, partagent vos principes et se considèrent comme des Medjaÿ.

Bion se leva, s'approcha du brasero et souffla sur les braises qui rougeoyèrent devant son visage.

— Ces gens dont tu parles ne sont pas de véritables Medjaÿ. Ils ne sont guère qu'une tripotée de parias idéalistes, des imposteurs qui se plaisent à afficher leur opposition au système en place. (Hemon cracha, l'air dédaigneux.) Ces gens-là, oui, je te l'accorde, ils existent, mais ils n'ont rien des authentiques champions de notre credo.

— Ils n'appartiennent pas à votre lignée, c'est ce que tu essaies de me dire ? demanda Bion.

Hemon acquiesça.

— Et cette lignée disparaît ici, ce jour. Son crépuscule s'est levé il y a des années, à la mort de ma femme et de mon fils nouveau-né. Tue-moi. Souffle la dernière flamme de notre ordre, et tu auras accompli ta mission.

Bion lâcha un soupir. Il n'en dirait rien, mais il admirait le courage du vieil homme et sa faculté à s'en tenir à sa version des faits, même au bord du gouffre. Pour autant, Bion ne pouvait agir sans être absolument certain de ces informations. Et puis...

— Tu dis vrai : les Medjaÿ seront bientôt éteints, dit-il. Mais mes employeurs ont découvert à Alexandrie des documents qui laissent à penser que vous autres entreprenez de renflouer vos effectifs ; que vous formez une nouvelle génération de Medjaÿ en vue de remplacer l'ancienne. Tu prétends être le dernier véritable Medjaÿ ; j'ai déjà récupéré un médaillon qui prouve le contraire. Alors, je t'en prie, ne me force pas à vous faire souffrir davantage et dis-moi où se terrent les derniers d'entre vous.

Hemon secoua de nouveau la tête, et Bion se délecta d'avoir fait quelques achats au marché avant de venir.

— Eh bien, je gage que nous savons tous deux ce qui va se passer, désormais : je vais placer des braises chaudes sur la cuvette en cuivre, elle va se mettre à chauffer, et le rat à l'intérieur va tenter de s'enfuir coûte que coûte. Il voudra d'abord mordre la cuvette et, comme il n'y parviendra pas, il cherchera une autre issue. Comment crois-tu qu'il

finira par s'enfuir, Hemon ?

Sabestet gémit. Hemon eut un mouvement de tête accablé, effaré par la sauvagerie des méthodes de Bion.

— Ce sera extrêmement douloureux, poursuivit Bion d'une voix posée. En fonction du chemin que le rat décide de prendre, cela peut être incroyablement long. J'ai déjà assisté à pareil spectacle, car je l'ai déjà fait subir à d'autres. Je ne souhaite semblable mort à personne.

Il resta silencieux quelques instants, pensif : à dire vrai, cela ne lui importait pas le moins du monde, mais il avait appris au fil des ans – au fil des meurtres – que, pour une raison obscure, feindre la commisération troublait davantage ses victimes.

— Maintenant, dis-moi où sont les derniers d'entre vous, reprit-il.

Le vieil homme fit « non » de la tête, mais d'un geste moins assuré.

— Inutile de t'adonner à tant de barbarie : ceux que tu recherches n'existent pas, je te l'ai déjà dit. Il ne reste plus que moi.

Bion se servit de pinces pour déposer un tison ardent sur la cuvette. Le rat, piégé, réagit aussitôt, humant et griffant le métal avec plus d'insistance. Sabestet se mit à geindre. Bion ajouta un tison... puis un autre.

— Malheureusement pour toi, dit Bion d'un ton égal, je suis convaincu que tu me mens.

Les grattements paniqués se firent plus intenses encore sous la cuvette. Le cuivre se mit à luire, Sabestet gémissant à mesure que le métal chauffait. Les brûlures étaient douloureuses, certes, mais elles n'étaient rien comparées à ce qui l'attendait. Bion avait vu bien des rats se frayer à coups de dent un chemin vers la liberté, il avait entendu les hurlements des torturés, vu la tête des rongeurs jaillir de la chair entre leurs côtes.

Des gouttes de sueur perlaient sur le front du vieillard.

— C'est moi que tu veux mort, tenta-t-il sans grande conviction ; mais Bion, plutôt que de lui répondre, se pencha sur les braises et souffla dessus pour les raviver.

Leur lueur rouge illumina brièvement la pièce.

Le rat couinait de douleur à présent : bientôt, il s'attaquerait à la peau du jeune homme. Il mordrait sa chair. Sabestet se raidissait, redoublant de courage. Bion aurait sans nul doute été impressionné par sa résilience si ce genre de choses l'affectait.

Parle, pensa Bion. Ils finissent tous par parler. Tu le feras toi aussi, alors

pourquoi lutter ?

— Il ne te reste plus beaucoup de temps, prévint-il le vieil homme. Il se mettra bientôt à l'ouvrage et je ne pourrai plus faire grand-chose pour l'arrêter.

— D'accord, d'accord..., bredouilla le vieux. Je vais tout te dire, mais retire ces tisons, je t'en supplie.

Bion sonda son regard et, convaincu, retira deux tisons de la cuvette. N'en restait plus qu'un.

— Pitié..., supplia Hemon.

— Bientôt, répliqua Bion. Parle. Si j'estime que tu me dis la vérité, je retirerai le dernier.

— Il existe un autre Medjaï, avoua le vieux en avalant sa salive. Véritable. De ceux que tu appelles les premiers germes d'une nouvelle génération.

Bion fit « non » de la tête.

— Mauvaise réponse, dit-il.

Sous la cuvette, le rat tentait encore de s'enfuir.

— C... comment cela ? balbutia Hemon, le front luisant de sueur.

Le rat couinait toujours.

— La lignée..., insista Bion.

— Deux... Il en reste deux, acquiesça Hemon énergiquement. Un père et son fils.

Bion sonda de nouveau son regard et estima qu'il disait vrai.

— Bien. Très bien... Qu'as-tu d'autre à me dire ?

Il retira le dernier tison, mais le laissa à quelques centimètres du métal. Le jeune homme, qui courbait le dos en retenant son souffle, redoutant tout entier l'instant où le rat commencerait à lui creuser les chairs, se détendit un peu. La cuvette elle-même, rougeoyante un peu plus tôt, semblait s'apaiser.

— Leurs noms ? s'enquit Bion.

— Sabu et son fils Bayek.

Le vieillard laissa retomber sa tête, abattu. Bion perçut la honte dans son attitude – la honte d'avoir manqué à son credo pour épargner son jeune protégé qui mourrait de toute façon.

CHAPITRE 37

Plusieurs semaines s'étaient écoulées depuis l'attaque de la planque de Menna, mais je n'étais pas certain que nous nous en étions tous remis. Les coupures, les commotions, oui, elles avaient guéri – ou le feraient bientôt pour Neka, qui avait le plus souffert –, mais nos esprits meurtris avaient la convalescence plus capricieuse. Après la bataille, Aya, Tuta et moi étions retournés à Thèbes, chez la mère du garçon. Lorsque nous avons franchi la porte de sa maison, elle avait accouru de la cuisine pour le prendre dans ses bras.

— Par les dieux ! Tuta, mon fils, où avais-tu disparu ? J'étais inquiète à en avoir la fièvre !

Elle l'avait serré si fort dans ses bras que je ne distinguais plus de lui que son visage bouffi et ses yeux qui luisaient d'une vie et d'une gaieté nouvelles.

Le voir ainsi, dans les bras de sa mère, qui m'adressait l'esquisse d'un sourire, rappela à ma mémoire une discussion que nous avons eue sur le chemin du retour. Il m'avait pris à part, alors.

— Tout ce qu'on a fait, là, dans le camp du pilleur de tombes, j'avais jamais rien fait d'aussi excitant, monsieur Bayek, m'avait-il dit avant de filer en secouant la tête, rêveur.

Il n'y avait rien de plus à dire : j'avais compris sans mal ce qu'il avait ressenti, car je l'avais perçu moi-même lors de la course-poursuite en char. Ce sentiment étrange semblait mûrir en moi depuis quelques mois, peut-être même depuis mon départ de Siwa.

Oui, je le connaissais bien, maintenant.

C'était celui d'avoir un but.

Tuta avait raison : cela faisait un bien fou de savoir que nos vies avaient un sens.

Nous avons laissé les corps de Menna et Maxta comme pâture aux charognards du désert. Quant aux hommes de Menna encore en vie, nous les avons enfermés dans la remise, puis nous avons libéré leurs chevaux avant de repartir pour Thèbes. Leur prison ne les retiendrait pas longtemps, mais cela nous donnerait assez de temps pour fuir sans

être inquiétés. Faute de commanditaire pour leur offrir une récompense pour nos têtes, il était peu probable qu'ils se lancent à notre poursuite.

Depuis la bataille, Khensa et Seti me semblaient peu à peu gagnés par une lassitude étrange. Je pensais que leur triomphe sur Menna, après tant d'années de lutte, les emplirait de fierté et d'apaisement, mais je m'étais trompé. L'idée me traversa que, peut-être, à présent qu'ils avaient tué Menna et honoré la promesse qu'ils avaient faite à mon père et aux Medjaï, les Nubiens se sentaient perdus ; sans but.

Sur le chemin du retour, Khensa n'avait pas dit un mot, perdue dans ses pensées. Elle avait promis qu'une fois Neka sur pied il partirait en apprendre davantage sur le Medjaï emprisonné sur l'île Éléphantine – après tout, nous n'avions pas d'autre piste –, mais qu'avaient-ils à en attendre ? Que feraient-ils, eux ? Reprendraient-ils leur vie de nomades après l'enquête de Neka ? Probablement. Un pressentiment doux-amer naissait en moi ; celui que je ferais bientôt mes adieux à Khensa.

Lorsque Neka s'était estimé guéri et prêt à l'action, il était parti vers le sud, et nous avions attendu son retour sans rien entreprendre de plus.

À son retour, Khensa s'était présentée chez Tuta et nous avait demandé de la rejoindre dehors. Quelque chose avait changé en elle, j'en étais certain. La torpeur mélancolique qui la lestait depuis notre retour de la planque de Menna semblait moins virulente, et on lisait même dans ses yeux une vitalité et une détermination nouvelles.

— Neka nous a rapporté des nouvelles du Medjaï emprisonné sur l'île Éléphantine, commença-t-elle. (Elle prit une inspiration profonde.) Il semblerait que je me sois trompée à son sujet : ce n'est peut-être pas un imposteur. Neka a découvert qu'il est le descendant d'une lignée de Medjaï originels. Il a été jeté dans un cul-de-basse-fosse, dans le corps de garde du temple dédié à Khnoum, dans le sud de l'île.

Je sentis aussitôt qu'une autre révélation m'attendait, et je dus redoubler d'efforts pour ne pas me laisser envahir par l'espoir lorsqu'elle riva sur moi son regard lumineux et annonça, guettant ma réaction :

— Bayek, si Neka ne s'est pas trompé, ce prisonnier... C'est ton père.

CHAPITRE 38

Tuta ne savait pas s'il avait été suivi. Il ne s'en rendit compte qu'au milieu de la ruelle étroite qui le menait aux bas quartiers, lorsqu'un homme apparut devant lui.

Avant l'apparition, une excitation folle le grisait. Il allait de nouveau partir à l'aventure aux côtés d'Aya, de Bayek et des Nubiens, et pour aller sauver le père de Bayek d'une prison d'Éléphantine, qui plus est !

Que faisait le père de Bayek dans un cachot ? Tuta l'ignorait et, à dire vrai, il s'en moquait un peu. Il avait entendu bien des choses, désormais, sur les Medjaÿ ; il ne comprenait pas tout, mais cela avait l'air si important, si excitant... De toute façon, si ça l'était pour Aya et Bayek, eh bien, pour lui aussi. Ces derniers jours, il avait vraiment l'impression d'être engagé dans une grande mission, avec la conviction d'avoir une pierre à apporter à l'édifice, l'impression... qu'il comptait, lui, Tuta.

Mais même ce sentiment semblait terne comparé à l'excitation qu'il ressentait à l'idée des combats à venir. Était-il bien noble de parler en ces termes quand des gens avaient perdu la vie lors de leur dernier assaut ? Bien sûr ! Ceux qui étaient morts, c'étaient ceux qui l'avaient mérité. C'était bien là l'essentiel pour Tuta, car, en plus de faire le bien, en s'engageant dans ces missions d'importance, il participait à de grandes choses. C'en était fini du garçon qui avait passé des mois à délester des étrangers de leur or, à chercher dans le plus crasseux des recoins quelque chose à manger ou une pièce de bronze égarée. Un autre Tuta était né, et il s'apprêtait à s'embarquer dans une toute nouvelle aventure.

Et puis, il avait fallu que cet homme s'avance devant lui dans la ruelle. Le sourire tout neuf de Tuta s'était aussitôt changé en grimace sinistre.

Les yeux de son père, rendus vitreux par l'alcool, l'amertume et le dédain qu'il éprouvait pour lui-même et pour Tuta, le dévisageaient, augures inquiétants. Ce regard ne lui promettait rien d'autre que plus de douleur et de chagrin.

— Te voilà donc..., lâcha Paneb, l'air malveillant.

Comment son père avait-il pu le retrouver dans Thèbes, la gigantesque ? Affolé, Tuta réfléchit au comportement à adopter. Qu'attendait son père, au juste ?

Ainsi, il fit ce qu'il faisait chaque fois : il lui sourit.

— Je suis content de te voir, père, tu m'as manqué. Énormément, même.

Paneb pouffa, punctuant d'un rot son rire dédaigneux.

— Je t'ai manqué, vraiment ? Elle est bien bonne, celle-là. Fallait pas t'enfuir de Zawty, alors...

— Oh, arrête un peu ! Tu m'aurais tué, ce jour-là, si tu m'avais mis la main dessus. Si j'étais resté là-bas, je ne serais pas là aujourd'hui pour en parler. C'est mon instinct de survie qui m'a fait déguerpir. S'il y a bien quelqu'un qui peut le comprendre, c'est toi, non ? Et puis, tu savais que je filerais droit ici, à Thèbes. Où voulais-tu que j'aille d'autre, hein ? Je connais que Zawty et Thèbes, et Zawty, fallait pas que j'y reste. Je savais que tu finirais par venir me chercher ici une fois calmé.

Son père se pencha vers lui.

— Et je suppose que depuis ton retour ici tu t'es remis à tes vieilles combines, hein ?

Tuta acquiesça et s'efforça de sourire à son père, comme s'ils étaient de vieux camarades.

Mais Paneb ne mordit pas à l'hameçon : il se jeta aussitôt sur Tuta, l'attrapa par l'avant-bras – serrant d'une poigne de fer que l'euphorie des derniers jours avait fait oublier au jeune garçon – et le plaqua avec violence contre le mur de la ruelle.

— Elle est où, cette traînée ? entendit-il son père lui murmurer à l'oreille d'une voix rauque.

Tuta remercia les dieux de lui souffler aussitôt une réponse avisée.

— J'aimerais bien le savoir, justement ! On m'a dit que ma mère et sa peste étaient parties il y a quelques mois. Personne sait où elles sont allées !

— T'as pas intérêt à me mentir, gamin... Et toi, t'as fait quoi tout ce temps, hein ? Y sont où, tes amis ? J'ai deux mots à leur dire, à ces deux-là...

— Tu me fais mal !

Il sentit la poigne de son père perdre en virulence.

— Allez, raconte-moi tout !

— Les deux de Zawty ? Je sais pas ce qui leur est arrivé, et ce sont pas mes amis... Moi, j'ai survécu comme j'ai pu dans les rues, comme à Zawty, tu crois quoi ?

— Ce que je crois, c'est que tu m'as l'air foutrement bien nourri et propre pour un gosse qu'a rampé dans des rues crasseuses pendant tout ce temps...

— J'ai un toit, tu sais... Enfin, si on peut dire, tenta le gamin, soudain inspiré.

— Ah oui ? Et tu crèches où, dis-moi ?

— De l'autre côté du fleuve, dans la nécropole. Y avait une vieille tombe vide, alors...

La gifle, violente, douloureuse et aussi familière que la poigne de fer et l'haleine houblonnée de son père, ne vint qu'après une longue grimace de dégoût.

— C'est la tombe de personne, hé ! hurla Tuta, saisi par la douleur. Pillée ! Elle a peut-être même jamais servi ! Pas de profanation, pas de sacrilège, c'est promis ! C'est sec et chaud, là-bas, la nuit, quand il fait froid ! Fallait bien que je trouve un endroit où dormir ! Père, je t'assure, c'est bien, là-bas : laisse-moi t'y emmener, tu verras. On pourrait même y vivre ensemble, être de nouveau réunis, non ?

Son père le lâcha enfin, mais, si Tuta avait dans l'esprit de s'enfuir, son père l'en empêchait, prévenant de son corps toute échappée.

— C'est bien gentil à toi de proposer, fiston, dit-il, sa tête mollasse dansant au rythme de l'alcool. (Tuta pria pour que, trop ivre, son père s'évanouisse purement et simplement.) Mais, tu vois, ton vieux père a un coin où dormir, maintenant. Et de toute façon je compte pas m'éterniser dans cette fosse à purin...

Tuta leva les yeux vers son père et feignit une grimace, prenant un air déçu. Son père lui répondit par un air incrédule.

— Te fatigue pas, gamin : si t'avais la moindre affection pour moi, tu m'aurais pas laissé pour mort à Zawty, pas vrai ?

— J'ai laissé personne pour mort, père : t'avais que le meurtre à la bouche ! Si j'étais resté, c'est moi qui serais mort, vu comme t'étais en rage, tu le sais aussi bien que moi !

Son père acquiesça.

— Bref... J'ai besoin que tu fasses un truc pour moi.

Il dit alors à Tuta où il résidait, à quelle heure il devait l'y retrouver et lui donna les détails d'un vol qu'il s'appropriait à commettre et pour

lequel ils auraient besoin, lui et ses acolytes, « d'une petite vermine comme toi pour s'infiltrer quelque part ». Il n'avait pas manqué de ponctuer tout cela d'une menace glaciale.

— Ne sois pas en retard.

Sur ces mots, il s'en était allé en quête d'un peu plus de bière ou de vin et, derrière lui, Tuta avait pressé la paume de ses mains contre ses yeux pour ne pas se mettre à pleurer, là, au beau milieu de la ville.

CHAPITRE 39

La nuit suivante, lorsqu'il entendit le cri, Tuta hoqueta, abattu. Il se trouvait à la frontière des bas quartiers et rentrait chez lui ; son cœur s'était aussitôt figé. Ce n'était pas n'importe quel cri qui venait de déchirer la nuit. C'était celui de son père.

Il n'avait pas reconnu que sa voix : il y avait aussi ce ton si parlant, ce ton qui signifiait qu'il était encore ivre, en rage, et que lui, Tuta, n'avait peut-être pas joué son coup si bien que cela.

— Je sais que t'es là, me mens pas, petite saloperie ! l'entendit-il hurler non loin.

Les habitants du quartier passaient la tête à leur fenêtre, se demandant ce qui se passait, et Tuta en écouta même un dire à son père de la boucler. Non que cela servirait à grand-chose... Soudain, il ressentit une culpabilité saugrenue, comme si c'était à cause de lui que le calme des bas-fonds – quelle boutade ! – avait été compromis ; comme si tous les habitants à leur fenêtre allaient l'apercevoir et le tenir pour responsable, lui, Tuta, de tout ce vacarme.

Il ne se soucia plus que de sa mère et de Kiya. La veille, après sa rencontre avec son père dans la ruelle, il s'était précipité chez lui.

— Il est là !

— Comment ça, mon petit ? Qui est là ? lui avait demandé sa mère avec nonchalance.

Elle n'avait pas semblé beaucoup plus inquiète lorsqu'il lui avait répondu, probablement parce que l'homme dont elle se souvenait, même ivre, même colérique et prompt à donner du poing, n'était pas aussi terrible que le monstre qu'il était devenu. Il avait beau avoir tenté par tous les moyens de le lui faire comprendre depuis son retour à Thèbes, elle semblait ne rien vouloir entendre.

— Mère, il est dangereux !

— Crois-tu que je l'ignore ? Moi ?

— Il est bien plus horrible que tu l'imagines : il a changé, oui, mais en pire ! Ce n'est qu'un rat ! Un démon ! Je crois que je ferais mieux de

ne pas partir. Mieux vaudrait que je reste ici pour vous protéger.

Elle avait secoué la tête, catégorique, lui avait dit qu'elle avait passé des années à gérer le terrible Paneb et que s'il venait par ici, eh bien, elle n'aurait qu'à l'affronter une fois de plus.

Tuta doutait qu'elle en soit capable et redoutait de prendre ce risque, mais il désirait tant aller à Éléphantine qu'il avait fait quelque chose qu'il commençait déjà à regretter : il s'était persuadé que tout irait bien. Le prix de cette erreur, c'était Paneb, lâché dans les bas quartiers, ivre et rageur, furieux qu'il ne se soit pas montré à l'heure dite au lieu de rendez-vous. Hors de question que la situation dégénère.

Allez, Tuta, réfléchis... Ressaisis-toi ! Trouve une solution !

Le plus logique semblait d'affronter son père face à face, d'aller à sa rencontre, et de tout faire pour le tenir éloigné de la maison.

Mais Aya et Bayek étaient là-bas... Ensemble, ils seraient sûrement assez forts pour le neutraliser, non ?

Il continuait à réfléchir, affolé, retournant le problème dans tous les sens... Non : s'il ramenait Paneb chez lui, alors ce dernier saurait où habitaient sa mère et Kiya, et elles devraient quitter leur foyer, leur vie.

Tuta entreprit alors la seule chose qu'il avait estimée judicieuse, même si c'était la plus terrifiante : au lieu de fuir les hurlements, il alla droit à leur rencontre.

Quelques instants plus tard, il le vit, là, devant lui, son père qui tambourinait à une porte, demandant en hurlant où était son fils. Comme Tuta aurait aimé que sorte un habitant excédé... Un habitant excédé et costaud... Non, mieux : un habitant excédé, costaud et particulièrement courroucé.

Malheureusement pour Tuta, cela n'arriva pas : ne demeurait devant lui que son père saoul, calé contre le mur de la maison le temps de reprendre son souffle. Bien vite, il carra les épaules et se remit à demander à la cité où se trouvait son fils... quand il l'aperçut du coin de l'œil qui l'observait.

Tuta avala sa salive et para son visage d'un sourire feint, tâchant d'accueillir son père de la façon la plus amicale possible.

— Pourquoi tu fais tout ce raffut, père ?

À ces mots, son père se redressa, bomba le torse et scruta les bâtiments alentour – les murs décrépis, la peinture écaillée, les auvents miteux – comme si lui, l'homme de si bon goût, était habitué

au plus grand des luxes. Rien que de poser les yeux sur lui, Tuta sentit la bile lui monter à la gorge.

Continue à sourire... Allez...

Cette maison, c'était celle de sa *mouty* et de Kiya, et, s'il voulait que cela reste ainsi, il allait devoir la jouer fine.

— T'étais où, gamin ? gronda Paneb.

Tuta, sans perdre son sourire, tenta le coup de bluff.

— Je suis allé chez toi, prêt pour le boulot autant que pour empocher ma part comme tu me l'avais demandé, mais tu n'étais pas là. Les dieux soient loués, je t'ai retrouvé. Est-ce que c'est trop tard pour ton affaire ?

Son père n'y crut pas une seconde.

— Et ça ressemble à quoi, chez moi ?

Tuta insista.

— C'est bien mieux que tu le mérites, le vieux. Allez, viens, qu'on se trouve un quartier moins miséreux. T'as l'air d'avoir besoin d'un remontant.

Mais son père le dévisageait, l'œil vitreux, la barbe souillée de salive et d'alcool, la bave aux lèvres.

— Elles sont là, pas vrai ? Petit menteur de merde... Ma petite Kiya... Elles sont ici, dans ce quartier de misère, hein ? Je vais les trouver : elles sont à moi. Elles n'avaient pas le droit de me quitter.

Le cœur de Tuta tressaillit. La situation tournait mal. Pire que cela, même. Un frisson lui parcourut l'échine, mais il ne se départit pas de son sourire. Il fallait qu'il parvienne à le persuader...

— Non, père : comme je te l'ai dit, elles sont parties, et on serait bien malins de faire pareil. Allez, viens. Quelque chose me dit que t'as des tas de trucs à me raconter.

Une expression étrange, indescriptible, zébra le visage de Paneb et, subitement, il s'avança jusqu'à Tuta et lui écrasa le poing en plein ventre. Tuta hurla de douleur, gémit, plié en deux. Quand, titubant, il baissa les yeux, il vit du sang : sur ses mains, sur sa tunique, et puis, il y avait ce couteau dans la main de son père qui dégoulinait d'écarlate. Ce sang, c'était le sien ! Son père agita avec nervosité sa tête souillée par l'alcool, l'air perdu entre la rage, la peur et le regret, et puis, tout à coup, il prit la fuite, disparut au pas de course au bas de la rue, tandis qu'un voisin à sa fenêtre hurlait à pleins poumons que l'on prévienne les gardes.

Tuta tomba à genoux, bouche bée, et son esprit se vida bientôt de toute pensée à l'exception d'une seule.

Il faut que je les prévienne... Avant de mourir, il faut que je les avertisse...

CHAPITRE 40

— Où est-il, celui-là ? demanda Aya d'une voix tendre et amusée. Où est passée cette petite canaille ?

— Je ne sais pas, répondis-je. (Tuta vivait à sa guise, et c'était justement ce qui nous plaisait chez lui : sans cette liberté, Tuta n'aurait pas vraiment été Tuta.) Tu sais quoi ? Je vais le chercher, proposai-je, avant de me pencher pour l'embrasser.

Elle s'en retourna au jardin où Kiya et sa mère profitaient des derniers rayons de soleil.

Sitôt la porte franchie, je regardai dans la rue, à gauche, à droite : d'un côté, elle ouvrait sur une place au centre de laquelle trônait une vieille fontaine à l'abandon envahie par la végétation, de l'autre, elle s'enfonçait dans les entrailles des bas quartiers. Je ne pouvais pas voir jusqu'au bout de la rue de ce côté : un grand char et un tas de caisses me bloquaient la vue. Pourtant, j'entendais derrière un charivari, et quelque'un hurler sans relâche : « Il va mourir ! Il va mourir ! »

Aussitôt, je me ruai au pas de course, mes bottes claquant à un rythme de plus en plus effréné sur le pavé sale et humide.

— Il va mourir !

Près du char se massaient de nombreuses personnes, dont une femme debout qui, dépitée, levait devant ses yeux des mains maculées de sang, tandis qu'un homme me dévisageait d'un regard suppliant comme si j'avais une solution à ce qui se passait. Et je savais – au fond de moi, je savais –, avant même que je me fraie un passage à grands coups d'épaules parmi la foule, que ce sang était celui de Tuta. Tout comme je sus, même sans voir son visage, que c'était lui qui gisait là sur le sol, à l'article de la mort.

Je tombai à genoux près de lui ; ses paupières tremblotantes se plissèrent tandis qu'il rivait son regard dans le mien. En le voyant qui tentait de me sourire, ses lèvres entrouvertes révélant des dents tachées de sang, mon cœur se serra à m'en dévaster la poitrine. Je fus envahi par des émotions si intenses, si singulières, que j'eus l'impression que du bout des doigts, lui insufflant tout l'amour que

j'éprouvais pour lui, j'allais pouvoir le guérir.

Pourtant, quand je portai les mains à son visage, à ses joues brûlantes sous mes paumes, pas une seconde je ne le soignai ; pas une seconde il ne cessa de mourir de cette plaie que je lui découvris au ventre et contre laquelle il appuyait ses mains jointes. Son sang détrempait sa tunique saturée d'écarlate au point qu'un filet rouge serpentait sur le sol de la rue. Tout ce sang... Tellement de sang... Et son visage qui pâlissait à mesure que la vie le quittait sous mes yeux.

Je l'avais sauvé une fois, déjà. Ce jour-là, je ne pourrais rien pour lui.

Pitié, non...

— Par les dieux, Tuta, tiens bon...

Ses paupières papillonnantes commençaient à se refermer, aussi les gardai-je ouvertes de mes pouces, assez fermement pour tirer à une poignée d'observateurs quelques hoquets de surprise, mais quelle importance ? Je n'avais plus qu'un seul objectif : le garder éveillé. Je devais le protéger du sommeil, ce frère de la mort, car s'il fermait les yeux peut-être ne les rouvrirait-il jamais. À cet instant précis, plus rien ne comptait davantage pour moi sur cette Terre – rien ! – que de garder Tuta en vie.

— Qui t'a fait ça, Tuta ? lui demandai-je, plus pour qu'il reste éveillé qu'autre chose, car je pensais moins à la vengeance qu'à l'aider à survivre.

— Père..., parvint-il à articuler, son murmure me faisant l'effet d'une gifle en plein visage.

— Non ! crachai-je.

Il retira les mains de son ventre et, dans un élan d'énergie désespéré, agrippa mes ceintures de cuir et m'attira vers lui.

— Le laissez pas trouver mère et Kiya..., supplia-t-il. Je vous en prie, monsieur Bayek. Faites tout ce que vous pouvez, tout... pour les protéger.

Il m'indiqua où aller, chaque mot peinant à échapper à ses lèvres mourantes.

— Tuta, ne nous quitte pas, dis-je, et je doutai d'avoir jamais prononcé supplication aussi sincère et affligée.

Mais l'intensité de mon vœu ne suffit pas, et je vis la lumière abandonner peu à peu son regard. Je ne voulais plus qu'une chose : que toute cette affection, la force de ma douleur et de mon amour pour lui, il les emporte pour son dernier voyage. Je voulais que la noirceur de ce qui l'avait fauché n'existe déjà plus à ses yeux.

Ses mains glissèrent le long de mes joues, ses paupières vibrèrent une dernière fois... puis se fermèrent.

Sa tête roula lentement sur le côté.

De ma besace, je sortis une plume blanche. Tuta les adorait. Elles le fascinaient. Je ne réfléchissais plus à mes gestes : la plume s'était comme matérialisée dans ma main, et je la plaquai contre sa tunique maculée de sang tandis que, dans un murmure, je faisais à l'esprit de Tuta, et mes adieux, et la promesse que, bientôt, le sang de son père se mêlerait au sien.

— Hé ! lâcha l'un des curieux en me voyant soudain me relever et partir au pas de course.

L'espace d'une seconde, je m'étais demandé si je n'allais pas rentrer annoncer la nouvelle, faire passer la famille de Tuta avant ma promesse, mais, les dieux me pardonnent, je n'en fis rien. Au lieu de cela, je me ruai en direction de chez Paneb, le sang de Tuta dessinant devant moi un itinéraire sinistre.

Tandis que je cavalaï dans les rues de Thèbes, je remerciai les gardes de la cité de délaïsser les bas-fonds ; j'attirais quelques regards effrayés avec ma face sanguinolente, quelques appels aux patrouilles, aussi, mais rien de trop insistant. Rien qui entraverait ma vindicte.

Et puis, tout à coup, il était là, devant moi : titubant, il n'avait pas encore eu le temps d'arriver chez lui. Était-il toujours armé ? Je ne discernais de lame ni dans ses mains ni sur lui : de dos, il avait l'air de n'importe quel vieil ivrogne dévasté par l'alcool. Là, sur ses hanches, des taches luisantes, plus foncées : était-ce là qu'il avait essuyé le sang de Tuta qui rougissait son couteau ?

Oui. La marque de l'assassin.

Je m'arrêtai : à présent que je l'avais sous les yeux, je commençais à me demander si... j'en serais capable. Mon couteau pesait lourd à ma ceinture. Le dégainer et m'en servir ici serait tout différent de ce que j'avais connu dans la planque de Menna. Je n'avais pas tué Maxta, et je ne saurais jamais si j'en aurais eu le courage. Quelqu'un d'autre avait décidé pour moi de son exécution.

Et voilà que je m'approchais d'un homme à son insu – un poivrot qui plus est –, en pur assassin.

Non, c'est plus qu'un simple ivrogne, me dis-je, tâchant de réunir tout ce que j'avais de courage. *Bien plus que ça. Bien pire que ça. C'est un meurtrier.*

Et j'avais promis à Tuta de le venger. Les Medjaï agissaient-ils ainsi ? Je l'ignorais, mais j'avais une promesse à honorer. La famille d'un

frère à protéger.

Rien d'autre ne comptait à mes yeux.

Je me redressai ; Paneb venait de s'arrêter au coin d'une rue, s'appuyant d'une main sur le grès usé, avant de s'engouffrer dans une ruelle, renversant au passage des vases qui tombèrent à ses pieds avec fracas. Je me faufilai derrière lui dans la ruelle. Accroupi, il avait entrepris de ramasser les poteries qu'il avait fait tomber. Il n'y avait plus que nous ici, lui et moi dans la venelle silencieuse.

— Tourne-toi. Regarde ton tueur, dis-je, ma voix froide comme la pierre.

Il se raidit quelques secondes... puis reprit ce qu'il était en train de faire, s'emparant d'un bras mollassé d'une jarre échouée sur le sol.

Un bruit. Il reniflait. Non... Il pleurait.

Je fis un pas en avant.

— Je suis ici pour venger ton fils.

— Vas-y, alors..., bredouilla-t-il, la bouche pâteuse. Allez. Vas-y...

— Tourne-toi. Regarde-moi.

Je m'emparai de mon couteau et fis un pas de plus. Je voulais en finir au plus vite, mais l'intensité de ma haine à son égard n'enlevait rien au fait que je n'arriverais pas à le poignarder dans le dos. Je repensais à tout ce que m'avaient dit Khensa et la prêtresse. Tuer quelqu'un dans le dos, était-ce contraire à la voie du Medjaï ? Quelle importance, après tout ?

Ce qui m'importait, à moi, c'était que Paneb me voie, qu'il sache qui j'étais, pourquoi j'étais là et qui était, au fond, responsable de sa mort.

— T'y arrives pas, pas vrai ? dit-il, ses sanglots plus discrets. Prendre une vie en lâche, c'est trop dur pour toi... Je comprends, gamin. C'est respectable, d'ailleurs...

— Retourne-toi, répétais-je entre mes dents, mon couteau me brûlant la paume.

J'en serrais tant la poignée que je sentais mes os prêts à se rompre. Non, il ne comprenait pas. Un homme capable de tuer un enfant ne comprenait rien à rien.

— D'accord, d'accord, je me tourne...

Il commença à pivoter lentement, et je distinguai ses yeux cernés, sa barbe broussailleuse et ce visage dont la vue, même si elle me rappelait Tuta, ne faisait qu'attiser ma haine.

Et puis, soudain, vipère, il passa à l'attaque. Je faillis ne rien voir : il me jeta la jarre qu'il avait ramassée au visage.

J'eus tout juste le temps de parer le projectile qui s'écrasa contre mon avant-bras. Je hurlai de douleur et vis que, un couteau à la main, il se jetait sur moi.

Toutes ces heures passées avec Aya à s'entraîner à l'épée, ces épées de bois qui claquaient sans relâche l'une contre l'autre. Nous répétions les mêmes mouvements jusqu'à l'épuisement. Nous riions, nous embrassions, jouions, comme chaque jour à Siwa, mais jamais nous ne cessions de nous entraîner, de travailler. Et le plus fou, c'est qu'au fond, nous parlions sans cesse du père de Tuta : cet adversaire invisible que nous nous exercions à combattre, cet homme que nous imaginions en travaillant jeu de jambes et mouvements de bras. Depuis tout ce temps – depuis notre rencontre à Zawty, en définitive –, il avait hanté mes pensées.

Et il était là, désormais, il se jetait sur moi : mais pas avec une épée en bois, avec une véritable lame. Toutefois, plutôt que la peur que j'avais ressentie à Zawty en luttant pour ma survie, je combattais avec cette conviction que je pouvais le battre. Si une peur naissait en moi, c'était uniquement celle des conséquences de ce que je m'apprêtais à accomplir. Je m'étais entraîné. J'étais prêt. Notre formation avait été faite de passes rudimentaires exécutées sans supervision, mais elle n'en avait pas moins été efficace, si bien que je parai l'attaque sans mal et écrasai avec brutalité ma main d'arme contre le poignet adverse, si fort que son couteau lui échappa, s'échouant sur le sol dans un cliquetis.

Elle était là, l'ouverture : je glissai d'un pas vers lui et lançai mon bras d'arme, fichant ma lame sous ses côtes jusqu'à son cœur, son cri de douleur mort-né. Bouche bée, il écarquilla les yeux et riva son regard dans le mien, levant vers mon visage des doigts pareils à des serres. Son dernier geste désespéré avant que les dieux prennent son âme. Sa vie fuyait son corps et, les jambes flageolantes, il bascula en arrière, m'entraînant dans sa chute.

Affalé sur lui, je ne lâchai pas le couteau fiché sous ses côtes.

— Pour Tuta..., sifflai-je, avant de tourner le poignet d'un coup vif.

Il convulsa, lâcha un dernier râle... et ce fut fini.

Je venais de le tuer.

J'ai repensé longtemps à cette scène – à cet instant où j'avais tué un homme. Cela me hanta. Je repensais à la vie qui avait quitté les yeux

de Paneb, à la plume noircie du sang de Tuta que j'avais trempée dans celui de son père, murmurant que j'avais honoré ma promesse.

Nuit après nuit, ces images me tiraient du sommeil, et il en fut même une où j'ouvris les yeux pour examiner mes mains comme si elles n'avaient pas pu se rendre coupables d'un crime aussi abject.

Aya m'aidait chaque fois, bien sûr. Nous en discussions. Je savais que j'avais tenu promesse et protégé une mère et sa fille. Aya me soutint sans faillir et quand, une nuit, les images d'un regard terni par l'agonie m'éveillèrent, elle me demanda aussitôt :

— C'était lui, encore ? C'était Paneb ?

— Non, lui répondis-je. C'était Tuta. C'est lui que j'ai vu. Mon ami. Mon frère... Tuta.

CHAPITRE 41

Nous repoussâmes notre départ, car il nous semblait impensable de ne pas accompagner la mère de Tuta et Kiya dans leur deuil. Malheureusement, nous ne pouvions rien faire de plus que compatir, et je crois que sa mère en avait bien conscience.

Aussi, un jour, elle se présenta à Aya.

— Vous devriez partir, Bayek et toi. Vous avez d'importantes choses à faire, et vous savez comme moi que c'est ce qui aurait plu à Tuta.

Elle avait raison, bien sûr, aussi nous fîmes à son idée : nous traversâmes le fleuve et rejoignîmes Khensa et Neka à la nécropole où ils saluaient Seti, qui devait rester à Thèbes avec sa femme enceinte. Leurs adieux terminés, nous entamâmes notre voyage – que nous estimions à cinq ou six jours – jusqu'à Assouan, puis, de là, vers l'île Éléphantine.

Je n'avais pas oublié Tuta. Je ne l'oublierais jamais. Le soir, au coin du feu, je prenais dans ma main une plume blanche pour l'invoquer à ma mémoire. Il était toujours avec moi et ne quittait jamais mon cœur ; toutefois, plus nous nous éloignions de Thèbes, plus je me concentrais sur notre mission à venir.

Qu'est-ce que Neka avait réussi à nous apprendre à propos du prisonnier de l'île Éléphantine ? Bien peu, au final. Le gouvernement de l'île, au prétexte de lois antiques établies par des dirigeants corrompus, continuait à persécuter les Medjaï de la région qui, disait-il, constituaient une réelle menace pour sa société. L'administration devait prendre mon père pour l'un de ces imposteurs qui pullulaient depuis quelque temps et étaient punis pour avoir osé ne serait-ce que prononcer le mot « Medjaï », voire incité d'autres à suivre la voie interdite.

Je me demandai comment ils réagiraient s'ils apprenaient qu'ils tenaient dans leurs geôles l'un des derniers véritables protecteurs de l'Égypte.

Nous suivîmes le fleuve jusqu'à Assouan. Nous passâmes sous les auvents, les cordes à linge, traversâmes la place centrale jusqu'aux

quais d'où nous pouvions apercevoir l'île Éléphantine. Nous embarquâmes là, passâmes le fleuve et, pour ne pas trop attirer l'attention, campâmes sans feu à bonne distance de la rive, dans un endroit discret.

Le temple de Khnoum se trouvait sur la rive sud. C'était là que, selon Neka, mon père était détenu, dans une fosse de fortune creusée à même le sol du corps de garde.

Le premier jour, au matin, Neka partit confirmer ce qu'il avait observé quelques jours plus tôt et reparut l'après-midi. Nous nous assîmes en cercle : l'heure était venue pour nous de préparer notre coup. Tandis que des felouques passaient au loin – leurs voiles claquaient sous la brise, les marins s'interpellaient d'une coque à l'autre –, Neka prit un bout de bois et nous croqua l'illustre temple de Khnoum.

— Ici, dit-il en désignant du bout de son bâton le corps de garde. Ils ont creusé une fosse où ils détiennent les prisonniers. Ton père est le seul à s'y trouver en ce moment.

— Souffre-t-il ? demandai-je.

— Ils ne l'ont pas ménagé, c'est certain, répondit Neka dans un haussement d'épaules. Mais c'est un Medjaÿ : il tiendra le coup.

On me posa une main sur le bras.

— Comment... Comment l'ont-ils capturé ? demanda Aya.

De nous deux, c'était elle qui en savait le plus long sur les Medjaÿ. Elle m'apprenait ce qu'elle savait durant nos trajets, et m'avait notamment révélé qu'aux quatre coins du pays ils souffraient de diverses formes de persécution. Elle n'avait jamais été proche de mon père, mais je sentais que son opinion à son sujet avait changé depuis que nous avions appris son appartenance à la lignée. Je ne me serais pas risqué à dire qu'elle l'appréciait, mais, au moins, elle éprouvait désormais pour lui un certain respect.

Ce qui la dépassait, en revanche, c'était la raison pour laquelle mon père s'était laissé capturer.

— Les Medjaÿ sont les glorieux protecteurs de l'Égypte, clama-t-elle. Les protecteurs du peuple, une élite formée de combattants d'exception. Je l'imagine mal se faire surprendre par des gardes habitués seulement à se frotter à ces imposteurs qui n'entendent rien à ce qu'implique le titre qu'ils s'octroient. Et quand bien même ils auraient effectivement eu le dessus sur lui, comment ont-ils découvert son secret ? Bayek, tu as vécu quinze ans avec lui et tu n'as jamais rien su. Nous devrions croire sans ciller qu'il a baissé sa garde comme ça, par négligence, en plein territoire hostile ? Ça n'a aucun sens. N'est-ce

pas le dessein même des Medjaÿ de rester cachés aux yeux du monde et de l'influencer depuis les ombres ?

Khensa haussa les épaules.

— Peut-être a-t-il vraiment fait preuve de négligence. Ou alors, il...

— De négligence ? un Medjaÿ ? s'étonna Aya, dubitative.

— Ou alors, il a joué de malchance. Cela peut arriver même à un Medjaÿ.

— Et quel rapport y a-t-il entre sa capture et son départ de Siwa ? demanda Aya.

— Peut-être aucun, répondis-je, même si, comme les autres, j'en doutais fort.

Elle secoua la tête, dépitée, et s'en retourna à l'étude du dessin de Neka dans le sable.

L'avenir nous apprendrait que j'aurais dû l'écouter.

Nous aurions tous dû l'écouter.

CHAPITRE 42

Le soir même, les images, infâmes, revinrent me hanter. En revanche, cette fois, ce ne fut pas le rêve dans lequel je me rendais compte, après avoir enfoncé ma lame entre les côtes de Paneb, que c'était Tuta que j'assassinais. Non, il s'agissait d'un cauchemar plus ancien. Celui avec les rats dans la caverne.

Nous nous trouvions dans nos abris ; j'en partageais un avec Aya, et Khensa occupait l'autre avec Neka. Sans que nous ayons à nous concerter, les deux Nubiens avaient levé les auvents tandis qu'Aya et moi nous étions occupés du feu, avant de chasser un lièvre pour le repas. Khensa m'avait enseigné à construire un abri, et je l'avais ensuite enseigné à Aya. Tandis que nous regardions les deux Nubiens au travail, nous prîmes conscience que, laissées à l'abandon, nos compétences en la matière s'encroûtaient, rouillaient presque. Les regarder ainsi façonner les auvents à partir de branches glanées çà et là et taillées avec autant de rapidité que de précision nous donnait l'impression de recevoir une nouvelle leçon.

Ils s'étaient montrés efficaces, se plaignant du mauvais temps à venir qui les obligeait à rendre leur ouvrage aussi résistant que possible. De temps à autre, ils s'arrêtaient, se chamaillaient, puis se remettaient à l'œuvre, parfois à la manière de Khensa, parfois à celle de Neka ; en un rien de temps, les auvents étaient bâtis et nous mangions notre lièvre, nous accordant sur le fait que nous aurions besoin d'un jour de plus pour réunir davantage d'informations. Nous nous couchâmes après le repas ; la lune jetait sur le fleuve proche sa lumière d'argent et, de l'autre côté, s'étendait le voile vert des feuillages, lourd à l'approche de la tempête.

Et, oui, je rêvai. Des rats. Sauf que, cette fois, je me tournai pour fuir dans la direction opposée, paniqué, tentant de m'échapper de la caverne grouillante de vermine. Je semblais patauger dans la poix sur le sol inégal, avec une lenteur glaçante. Et puis, tout à coup, un tremblement de terre... Il me fallut plusieurs secondes pour me rendre compte que c'était Aya qui me secouait, à genoux près de moi.

— Bayek, Bayek, réveille-toi, me chuchotait-elle.

Je m'assis subitement, avec tant de violence qu'Aya manqua de tomber en arrière. Je l'entendis aussitôt – l'orage –, et vis l'assemblage de branches qu'était notre abri cahoter sous le vent furieux, le sable griffant les feuilles et le bois telles les serres d'un monstre cherchant son chemin jusqu'à nous.

— Qu'y a-t-il ? me demanda-t-elle, le regard troublé.

Je me passai une main dans les cheveux – les trouvai longs et sales – et me frottai le torse, m'efforçant de refaire mienne la réalité du monde.

— Rien, rien... C'était juste... un rêve.

— Le père de Tuta ?

— Non. Les rats. Pourquoi tu m'as réveillé ?

— À cause de la tempête, me dit-elle comme si c'était une évidence.

Je la dévisageai, cherchant quoi lui dire, en vain. J'abandonnai.

— Ça ne va pas durer, grognai-je, me rallongeant sur ma natte pour remonter ma couverture jusque sous le menton. Ne t'inquiète pas... Rendors-toi.

Elle lâcha un petit rire étouffé. Ses yeux brillaient dans l'obscurité.

— Je viens d'avoir une idée.

Je m'éveillai pour de bon et, comme par réflexe, me tins alerte.

— Dis-moi.

— La direction du vent...

Quelques secondes plus tard, nous réveillions les Nubiens qui, groggy, ne comprirent pas plus que moi ce qui leur arrivait.

— Une tempête de sable se prépare, dit Aya.

Khensa, attentive, esquissa un sourire.

— Toi, tu as une idée. Je t'écoute.

Au fil des explications d'Aya, le sourire de Khensa se faisait plus franc.

CHAPITRE 43

Bion s'était retrouvé bien vite avec les cadavres de Hemon et de Sabestet gisant près de l'entrée de la maison vide.

Le vieux Medjaÿ avait dissimulé son médaillon sous une bande de cuir passée à son avant-bras. Bion avait ensuite étranglé le rat, puis avait rejoint son cheval, emportant avec lui panier, cage, ceinture et cuvette.

Là, il avait fait un feu, avait cuit le rat, l'avait mangé, puis avait brûlé la cage en bois. Sirotant un vin trop clair, il avait réfléchi à la confession du vieillard. Sabu et son fils se trouvaient à Éléphantine ; c'est là-bas qu'il avait décidé de poursuivre sa mission. En arrivant dans cette partie du pays, il avait vite compris que cette région, par tradition, haïssait et persécutait les Medjaÿ. Ici, l'Histoire n'était pas du côté de l'antique ordre des protecteurs de l'Égypte. Cette singularité suffisait à faire de l'endroit une planque saugrenue.

Conformément à ce que lui avait révélé Hemon, après une journée d'enquête dans Assouan, Bion apprit qu'un Medjaÿ du nom de Sabu était emprisonné au temple de Khnoum, sur l'île Éléphantine. Il n'entendit rien à propos de Bayek, en revanche. Les gens semblaient au courant qu'un Medjaÿ était détenu dans l'enceinte du temple, mais la mention d'un éventuel fils leur tirait une moue dubitative.
Intéressant.

— Alors, vieil homme..., se dit-il. Quelle part de mensonge dans ta confession ?

CHAPITRE 44

— Que fait-on ? demanda Neka.

Nous étions tous les quatre accroupis dans une dépendance déserte – et manifestement abandonnée – située à bonne distance de l'entrée du temple de Khnoum. Une étendue de terre sèche et stérile nous en séparait. En temps normal, nous aurions pu projeter une pierre contre l'une des parois du temple, mais notre situation n'avait rien d'habituel : nous ne voyions même pas la bâtisse, et, si nous avions lancé une pierre dans sa direction, le vent hurlant l'aurait purement et simplement envoyée à l'oubli. Le sable, incisif, nous avait écorché la peau et battu la chair lors de notre trajet, que nulle personne saine d'esprit n'aurait entrepris.

Nous avions progressé dos au maelström, couverts des pieds à la tête, nous protégeant les yeux de nos mains lourdement enveloppées, jusqu'à ce que nous atteignîmes enfin l'abri repéré plus tôt par Neka.

L'intensité de la tempête avait empêché toute discussion, si bien que Neka n'avait pu nous faire part de ses réserves. Et elles étaient nombreuses. Il les partagea dès que nous fûmes protégés.

Khensa m'adressa un sourire.

— Ne t'inquiète pas trop : c'est un éclaircur. C'est dans sa nature de se montrer prudent.

— C'est de la folie ! protesta-t-il. Tenter quelque chose d'aussi risqué dans des conditions pareilles !

Je vis les yeux de Khensa luire à travers la fente minuscule de l'écharpe bleue qui bandait sa tête. Je repensai à la Khensa de quelques semaines auparavant, abattue par la mélancolie après l'assaut sur la planque de Menna, même si elle ne l'avait jamais admis. Le départ pour l'île Éléphantine l'avait ranimée, et elle avait accueilli l'idée d'Aya avec enthousiasme : profiter du couvert et du chaos de la tempête pour pénétrer dans le temple sans être vus... Le vent soufflait dans la bonne direction : les dieux nous souriaient. Neka n'avait pas fini de se frotter les yeux, à peine réveillé, que Khensa avait déjà empoigné sa lance et, quelques minutes plus tard, comme pour

symboliser sa renaissance, arborait son masque de craie blanche.

Signe de sa ferme opposition au plan d'Aya, Neka, lui, n'avait pas revêtu le sien...

— Tous les gardes du temple doivent être éveillés avec cette tempête, protesta-t-il en essayant de retirer un maximum de sable de ses vêtements.

Khensa grimâça.

— Tu penses ? Nous dormions, nous, avant que ces deux-là nous réveillent. Et puis, s'ils sont debout, ils auront trop à faire avec la tempête pour être pleinement présents à leur vigie. Écoute, Neka : au camp de Menna, quand tu étais prisonnier, c'était moi qui temporisais et Seti m'a convaincue de passer à l'action. Que se serait-il passé si nous ne l'avions pas fait ? Tu imagines à quelle torture ils t'auraient soumis ? Tu dois beaucoup aux élans impétueux. Fais ton choix, Neka : nous accompagneras-tu dans cette mission folle ou veux-tu rentrer et assister de loin à notre glorieux triomphe ?

Il roula des yeux agacés.

— Tu oublies la troisième possibilité, Khensa.

— À savoir ? répondit-elle sèchement, mais dans un sourire qui laissait supposer qu'elle savait exactement où il voulait en venir.

— Mourir ici avec vous, grommela-t-il, décidé à ne pas se départir de sa mauvaise humeur.

— Et ça ne te fait pas envie ? rétorqua-t-elle avec un regard malicieux.

Neka tenta de résister au trait d'humour, mais un sourire se dessina finalement sur son visage. Voyant qu'il commençait à céder, Khensa prit sur son visage assez de craie pour en parer le sien.

— Je ne désire rien de plus au monde, soupira-t-il de façon exagérément solennelle avant de s'emparer de son arc.

Nous savions bien peu de choses au final, si ce n'était que mon père était retenu prisonnier dans une fosse du corps de garde, et même cette information – Neka ne manqua pas de nous le faire remarquer – datait. Typiquement le genre de détails que, selon lui, nous aurions dû vérifier avant de passer à l'action.

Au final, notre mission se résumait de façon assez simple : deux Nubiens et deux Égyptiens se lançaient à l'assaut d'un temple en misant tout leur succès sur une tempête de sable.

Pas de quoi s'inquiéter..., ironisai-je pour moi-même.

Nous quittâmes notre abri et, au moins, nous n'eûmes pas à nous

soucier d'être à couvert : les vagues de sable qui fouettaient l'air étaient si denses qu'aucun garde du temple, fût-il alerte, n'aurait pu nous voir arriver. Si par miracle il y parvenait, il n'aurait pu savoir si les silhouettes, méconnaissables, étaient celles d'humains ou d'animaux. Comme l'avait souligné Aya, nous bénéficions de l'élément de surprise : personne ne pouvait être assez stupide pour s'aventurer dehors par une tempête pareille. Et, de fait, elle faisait rage, nous giflant sans relâche de ses lames impitoyables.

Nous savions qu'une sentinelle était en poste sur les remparts du corps de garde : un archer s'y trouvait nuit et jour, d'après Neka. Vu les rafales qui fouettaient la façade du temple, toute sentinelle douée d'un semblant d'instinct de survie aurait trouvé refuge derrière les remparts ; s'il lui prenait l'envie de rester à son poste, elle n'y verrait de toute façon absolument rien.

Mais que se passerait-il si le vent diminuait ? S'il se calmait assez longtemps pour que le sable retombe et que la sentinelle, estimant la vue mieux dégagée, se décide à faire son travail et reprenne sa vigie ? Cette seule pensée nous hantait tous tandis que nous progressions en direction du temple, nous sentant vulnérables d'aller ainsi à découvert. Nous maudissions ce vent cinglant et vicieux dont, pourtant, nous avions tant besoin pour rester invisibles. Lorsque nous parvînmes enfin au pied du temple, soulagés, nous prîmes quelques secondes pour savourer l'instant.

Nous échangeâmes des regards, nos visages en souffrance sous nos couches de tissu, battus qu'ils étaient par la tempête. Neka avait remisé ses réserves et était, dès lors, tout entier à la mission ; Khensa rayonnait de superbe et de concentration ; et Aya ne m'avait jamais paru aussi déterminée.

Bientôt, nous longions la paroi jusqu'à l'entrée du corps de garde, un édifice de bois immense équipé d'une double porte assez grande pour laisser passer chars et carrioles, et dans laquelle avait été aménagée une porte plus petite. Les cris de la tempête étaient différents ici, le sable ricochant contre le bois. Khensa se tourna vers nous, nous jaugea pour s'assurer que nous étions prêts. Il n'y avait guère plus à voir en nous que quatre paires d'yeux, mais nos regards étaient sans équivoque : elle pouvait passer à l'étape suivante du plan.

Toquer à la porte.

Khensa leva le poing, frappa. Nous attendîmes. Entendraient-ils seulement notre appel dans cette tourmente assourdissante ?

Soudain, de derrière les portes, s'éleva la voix d'un homme – étouffée, indistincte.

— Qui va là ?

— Ouvrez, par les dieux, si vous ne voulez pas avoir la mort d'un gosse sur la conscience ! répondit Khensa d'une voix suppliante.

— Un enfant dehors par une tempête pareille ? Folie ! répondit l'homme, proprement indigné.

Khensa leva les yeux au ciel.

— C'est bien pour ça que j'ai besoin d'un abri, monsieur. Pitié, m'offrirez-vous le gîte ? Je dormirai à la porte, et seulement pendant le gros de la tempête !

Comme pour apporter plus de crédit à son mensonge, le vent s'intensifia, et une rafale fouetta la porte de bois avec une violence qui la fit trembler sur ses gonds.

— Bien, bien, c'est d'accord ! lança la voix, en colère, comme si Khensa était responsable de la tempête.

J'entendis un verrou, tournai la tête vers Aya. Savait-elle à quoi je pensais ? Probablement. Dans quelques instants, je verrais mon père. Plus que cela, même : je le sauverais.

Mais elle, à quoi pensait-elle ? Peut-être, encore, aux raisons pour lesquelles mon père s'était laissé prendre, puis enfermer par les rustres qui servaient de gardes à Éléphantine. Peut-être était-elle encore troublée par cette certitude que quelque chose clochait.

La porte s'ouvrit.

CHAPITRE 45

Nous nous jetâmes à l'intérieur : nous quatre, et la tempête avec nous. Khensa, en tête, écrasa la porte en plein visage du garde ; il partit à la renverse avec force moulinets des bras. Il n'avait pas tiré son arme et prit un air terrifié en nous voyant tous les quatre, poussés par le vent.

Juste derrière Khensa, Neka tirait déjà une flèche de son carquois, bandait son arc et, l'arme levée dans un mouvement d'une rapidité folle, tira sur une sentinelle postée au-dessus de nous. La seconde suivante, l'homme vint s'écraser sur le sol dans un bruit spongieux, éclaboussant la pierre d'une gerbe carmin.

La tempête s'engouffrait désormais dans la cour intérieure où nous nous trouvions, aussi redoutable que dix mercenaires engagés à nos côtés. Aya et moi soulevâmes et tirâmes les battants de la double porte pour que le vent rugisse davantage, allié plus efficace encore que nous l'avions espéré. Comme pour répondre au rugissement du vent, un cri s'éleva soudain et un nouveau garde s'extirpa du chaos de sable, l'arme à la main cette fois.

Khensa – qui venait d'en finir avec le garde en poste à la porte – se releva et tua net le nouvel arrivant d'un jet de lance. Neka nous fit signe d'avancer, nous hurlant de prendre garde à ne pas tomber dans la fosse dont le bord pouvait se trouver n'importe où. Nous avançons à tâtons quand, sifflante, une flèche jaillit du sable tourbillonnant. Tirée plus à l'aveugle qu'autre chose, elle nous manqua de beaucoup et nous nous mîmes à ramper, trouvant au sol une niche de fortune un peu épargnée par la tempête.

Des cris s'élevaient partout, et j'imaginai les sentinelles du corps de garde se rassembler et tenter de comprendre ce qui se passait. Une nouvelle flèche déchira la tourmente ; pour les laisser penser que nous étions des dizaines, nous faisons autant de bruit que nous le pouvions.

Lorsque nous trouvâmes enfin la fosse, j'en agrippai le bord du bout des doigts et tirai de toutes mes forces pour me rapprocher de ce trou qui me parut aussitôt abyssal.

— Père ! criai-je.

Un mouvement dans la fosse – j'en étais certain malgré le manque de visibilité – récompensa mon effort, et... Oui : des yeux brillaient dans l'obscurité. La fosse même était protégée de la tempête que nous avions invitée dans l'édifice et qui fulminait partout autour de nous.

De son côté, Neka avait contourné la fosse et revint vers nous une corde dans les mains.

— C'est très généreux de leur part de nous avoir laissé un peu de matériel, plaisanta-t-il dans un sourire.

Près de nous, un pieu était fiché dans le sol, et il ne nous fallut qu'une seconde pour en deviner l'utilité : nous y attachâmes la corde et la jetâmes dans la fosse.

— Je te couvre, lança Neka en se poussant sur le côté.

— Attrapez-la, père ! hurlai-je à mon tour dans l'obscurité, tandis qu'autour de moi s'élevaient les cris annonciateurs de la bataille à venir.

Nous n'avions plus beaucoup de temps. Neka décochait flèche après flèche ; j'entendais le chant de sa corde et, à travers la tourmente, distinguais son visage tordu par la détermination et l'effort. Une fois de plus, l'éclaireur lâchait sur l'ennemi la fureur et la dévastation d'une armée entière tandis que Khensa, Aya et moi nous brûlions les mains sur la corde, tirant de toutes nos forces, reculant d'un pas, d'un autre, pantelants, ajoutant au vacarme nos hurlements de triomphe et d'effort, conscients que la fin de notre mission était proche et euphorisés d'avoir eu le culot d'un tel sauvetage. La victoire était à portée de main.

Plus tard, Aya me dirait qu'elle avait regardé le prisonnier se hisser hors de sa geôle, agrippé à la corde, les pieds plaqués aux parois de la fosse.

Je ne l'avais pas vu, moi. Je ne m'étais rendu compte de rien.

Elle, si.

Même avant que le prisonnier eût atteint le haut de la fosse, elle l'avait remarqué.

Ce n'était pas mon père.

CHAPITRE 46

La tempête sembla cesser brusquement, comme si elle aussi avait le souffle coupé. Muets de stupeur, nous nous entre-regardâmes un instant, avant de reporter notre attention sur le prisonnier sans même penser à lui demander son nom, la raison de sa présence ici ou s'il était réellement un Medjaÿ. Nous savions uniquement que cet homme n'était pas Sabu de Siwa. Ce n'était pas mon père. Hébété, je sentis mon estomac se soulever.

Neka revint précipitamment auprès de nous, conscient que l'accalmie de la tourmente enhardirait les gardes.

— Dépêchez-vous ! Allez ! Il faut partir tout de suite ! nous exhorta-t-il avant de jeter un coup d'œil à l'évadé. Ravi de te rencontrer, Sabu.

— Ce n'est pas Sabu, lui révéla Khensa quand elle fut de nouveau capable de parler. C'est un appât. (Elle empoigna sans ménagement la tunique crasseuse de l'inconnu.) Je devrais te renvoyer dans ce trou la tête la première. Qui es-tu ?

L'homme secouait la tête, terrifié, remuant les lèvres sans émettre le moindre son. Vieux, grisonnant, il avait les lèvres humides et ses yeux roulaient frénétiquement dans leurs orbites.

— Quoi ? s'exclama Neka, oubliant temporairement le combat. Comment est-ce possible ? On m'a pourtant affirmé que c'était Sabu. Un Medjaÿ de Siwa du nom de Sabu.

J'attirai Aya à l'écart.

— Tu le savais, lui reprochai-je en la transperçant du regard. Admets-le.

Elle dégagea son bras.

— Que vas-tu chercher ? Je n'avais évidemment aucune certitude, se défendit-elle. Simplement des soupçons.

— Eh bien, tu aurais dû...

— J'ai essayé ! m'interrompit-elle.

Elle disait vrai. J'inspirai profondément pour ravalier le ressentiment

qui m'envahissait. Ce n'était pas sa faute.

— Alors qui est-ce ?

— Je l'ignore, reconnu-elle en haussant les épaules. (Elle se tourna vers le prisonnier terrorisé que Khensa retenait toujours fermement.) Comment t'appelles-tu ?

— Sabu, Sabu, bredouilla-t-il, bouche bée, les yeux écarquillés de peur et de confusion. Medjaÿ, Medjaÿ.

Aya et moi soupirâmes : à l'évidence, un interrogatoire ne nous mènerait nulle part.

— Il faut filer en vitesse, nous rappela Neka depuis son poste de guetteur.

Nous avions perdu en grande partie le couvert de la tempête et, bientôt, elle ne nous en prodiguerait plus aucun. Il tira deux flèches de l'autre côté de la fosse et récolta un hurlement – de surprise ou de douleur, je n'aurais su dire. Avec un peu de chance, cependant, cela suffirait à dissuader quelques instants de plus nos adversaires d'approcher.

— Vous m'entendez ? Il faut filer d'ici, insista-t-il. Cette discussion peut attendre.

Au même moment, une flèche surgit de l'obscurité dans un sifflement aigu et se ficha dans le sol près de lui. Un deuxième trait suivit, puis un troisième. Nous nous regroupâmes sans perdre de temps ; la tempête apaisée, nous avions une meilleure vue des environs. Nous entendîmes le bruit distinctif des gardes qui se rassemblaient.

— Qui va là ? héla l'un d'eux d'une voix d'abord prudente, puis plus autoritaire lorsqu'il se répéta.

Déçue, usée par le combat, notre petite troupe hétéroclite n'était guère disposée à lui répondre. Nous quittâmes le bâtiment pour nous précipiter tête baissée dans la tourmente. Malgré son apaisement, elle nous fouettait toujours avec violence, comme pour nous punir de notre sottise.

Jetant un regard à Aya, je ne découvris dans ses yeux que l'immense regret d'avoir vu juste. Dehors, le désert s'étendait devant nous, nous encerclant de ses tourbillons de sable, mais je n'y prêtai guère attention ; une clameur s'éleva, semblable à un chœur de cris de guerre. Un groupe de gardes surgit au coin du bâtiment, épée à la main, tandis que d'autres prenaient position en bandant leur arc.

— Halte ! exigèrent-ils d'une même voix.

Si cet ordre avait pour but de nous arrêter, il échoua lamentablement :

nous étions à cran, animés par un instinct de survie exacerbé. Nous nous figeâmes brièvement, puis reprîmes aussitôt notre fuite.

D'un seul mouvement, Neka tira une flèche de son carquois, se retourna à moitié et lâcha son trait. Le projectile fit mouche, neutralisant l'un des archers. Au même moment, l'un des bretteurs se rua vers Khensa pour l'intercepter, mais celle-ci pivota en faisant tourner sa lance et l'empala.

Du coin de l'œil, je vis un second archer prendre Aya pour cible. Le vent mugissant emporta mon cri d'avertissement ; je bifurquai pour tenter de la rejoindre. *Non !*

— Aya ! Baisse-toi ! criai-je en même temps.

Soudain, l'archer laissa tomber son arme pour porter les mains à son cou – à la flèche qui en saillait. Qui lui avait tiré dessus ? Ni Neka ni Khensa. Sans réponse, je poursuivis ma course effrénée, hurlant aux autres d'accélérer tandis que, fort heureusement, nous laissions les derniers gardes derrière nous.

Je m'empressai de rejoindre Aya.

— Il y a quelqu'un d'autre dans les parages, et il ou elle vient de te sauver la vie.

Elle me regarda ; je me demandai si elle pensait la même chose que moi. Nous nous enfoncions toujours dans la tempête en scrutant l'obscurité tourbillonnante, sans déceler le moindre signe de notre mystérieux archer.

Khensa et Neka nous précédaient avec le prisonnier ; derrière nous, le temple et les cris des gardes se faisaient de plus en plus lointains. À la faveur du clair de lune, nous rattrapâmes nos alliés pour courir à leurs côtés. Au bout d'un moment, sur un geste de Khensa, nous abandonnâmes enfin les étendues désertiques pour passer sous les arbres qui bordaient l'île. Très vite, le sous-bois sec céda la place à un terrain plus humide et nous nous retrouvâmes au bord du fleuve.

Là, Khensa leva le poing pour nous arrêter, puis s'accroupit en nous invitant à nous rapprocher. Hors d'haleine, elle scruta son équipe, une lueur de danger mêlé d'excitation dans les yeux.

— Nous sommes suivis, nous annonça-t-elle.

Une voix surgit alors des ténèbres, et la Nubienne sursauta en levant son arme.

— Avec le bruit que vous faisiez, ce n'était guère difficile.

Puis l'intrus émergea dans la clarté nocturne, et nous nous relevâmes précipitamment. Contrairement à mes compagnons, cependant, je ne

sortis pas mon arme. J'avais reconnu la voix, et la silhouette qui s'avançait sur la berge en écartant rageusement les broussailles, posant sur nous un regard exaspéré.

— Vous êtes morts, tous sans exception, déclara mon père.

CHAPITRE 47

Lorsqu'il apparut devant nous, je retrouvai pratiquement le même homme qu'à notre dernière rencontre – peut-être légèrement négligé, sans la main experte de ma mère. Ses longs cheveux étaient attachés derrière la tête, sa barbe un brin hirsute, son visage un peu plus buriné.

Et, surtout, mécontent. Loin de s'emporter facilement, mon père avait plutôt tendance à ronger son frein. Ma mère me disait toujours qu'il gardait tout à l'intérieur, comme une rivière calme et paisible en surface qui cacherait des courants dangereux et tumultueux. Cette fois, les flots impétueux avaient crevé la surface : ses joues étaient rouges et ses yeux enflammés tandis qu'il nous regardait un à un d'un air accusateur.

— Bonjour, Sabu, dit Khensa avec une pointe d'ironie.

Elle inclina la tête, en partie pour le saluer, en partie pour indiquer qu'elle savait que lui et moi avions à discuter de choses qui ne la regardaient pas. Neka se mit également en retrait de ces retrouvailles entre un père et son fils. Un père en colère.

Par les dieux ! pensai-je lorsqu'il se tourna vers moi et me cloua du regard. Cette scène était à l'opposé de celle que j'avais imaginée ; de ces rêves de petit garçon enfouis au plus profond de mon être. Que j'avais été naïf ! Nulles embrassades, nulle chaleur, nulle gratitude.

— Bon sang, que fais-tu ici ? me tança-t-il.

— On est venus vous sauver, me justifiai-je vainement.

Il leva les bras, un arc à la main.

— Ai-je l'air en détresse ?

— Vous, non, admit platement Aya. Lui, oui.

Elle désigna le pauvre homme recroquevillé à nos pieds, qui nous observait d'un air toujours aussi confus, comme face à un éboulement imminent. Mon père s'agenouilla pour lui parler, sa voix et son attitude aussitôt adoucies :

— Tu as bien rempli ta mission, Bès, et je suis désolé pour tous les

tourments que tu as pu endurer. Soyez remerciés, ta famille et toi. J'espère que vous profiterez bien de votre récompense.

— Merci, Sabu, merci, articula l'intéressé en hochant frénétiquement la tête.

Ses yeux écarquillés s'agitèrent follement et, s'il n'était pas encore tout à fait calme, du moins semblait-il avoir repris ses esprits.

— Pourquoi ? demandai-je à mon père. Pourquoi aviez-vous besoin de lui ?

Il soupira, puis se redressa, résigné.

— Pour faire court, je préparais un piège et il me fallait un appât.

— Qui vouliez-vous piéger ? s'enquit Aya.

— Un tueur, un assassin qui traque les Medjaÿ. (Il nous étudia un instant.) J'imagine que vous savez qui sont les Medjaÿ pour être arrivés aussi loin ?

Je confirmai d'un hochement de tête et nous échangeâmes un regard.

— Et c'est pour cette raison que vous avez quitté Siwa ? l'interrogea Aya. Ce n'est pas à cause de Menna ?

— Menna...

Mon père sembla se souvenir du chef des pillards et jeta un coup d'œil à Khensa qui, toujours en retrait, acquiesça en réponse.

— Menna est mort, Sabu.

— Merci, Khensa, ça signifie beaucoup. (Il reporta son attention sur Aya.) Non, ce n'est pas à cause de Menna que je suis parti de Siwa, mais d'un message m'informant qu'une menace pesait sur les Medjaÿ.

— Le fameux tueur dont vous parliez ? complétai-je.

Mon père opina de la tête.

— Cet homme est un maître en la matière, Bayek. Il a eu raison d'Emsaf, un Medjaÿ des plus aguerris, un grand combattant, éclaireur et pisteur. Ce meurtrier est aussi méthodique qu'impitoyable. Voilà pourquoi j'espérais le faire sortir de l'ombre.

— Je suis désolé, père.

Mon visage se décomposa et je baissai la tête, mais il me prit par les bras.

— L'heure n'est guère aux réprimandes... mais sois certain que tu n'y échapperas pas. (Il marqua une courte pause.) En attendant, je suis heureux de te revoir, de vous revoir tous, et je constate avec

satisfaction que tes talents se sont développés depuis mon départ. Il y a quelques mauvaises habitudes à corriger, mais nous ferons un...

— Un instant, murmura Khensa en levant une main pour nous imposer le silence.

— Qu'y a-t-il ? s'enquit mon père.

— Nous ne sommes pas seuls. Votre piège va peut-être finalement porter ses fruits. Quelqu'un approche. (Elle étrécit les yeux en hochant lentement la tête.) Quelqu'un qui sait se faire discret.

— Ce ne peut être que lui. Nous allons en finir ici et maintenant, affirma mon père en levant son arc.

Et, tandis que le soleil affleurait à l'horizon derrière lui, je lus sur son visage grave une volonté inébranlable. Il fit signe à Khensa et à Neka de prendre position sur les flancs et se plaça lui-même au centre de la formation ; ainsi répartis, ils couvraient trois directions différentes. Aya et moi attendîmes ses instructions. Il hocha la tête à notre intention :

— Vous deux, formez une arrière-garde. Ouvrez l'œil au cas où il tenterait de nous prendre à revers.

— Je ne vois pas comment il pourrait..., commença Neka.

— Il a réussi à nous suivre jusqu'ici sans se faire remarquer, l'interrompit mon père. Emsaf l'a sous-estimé, je ne commettrai pas la même erreur.

Nous nous déployâmes, laissant Bès derrière nous sur le rivage. Jetant un coup d'œil à ma gauche, je vis Aya se raidir, sa jupe collant à ses jambes à cause de l'humidité. Devant moi, une nuée de mouches dansaient dans la fraîcheur du petit matin.

Tout était silencieux à présent. Je ne voyais déjà plus les Nubiens et mon père. Les gardes du temple avaient manifestement renoncé à nous poursuivre. Si ce chasseur de Medjaÿ était aussi redoutable que le craignait mon père, se laisserait-il si facilement attraper ? J'en doutais.

Aya et moi cheminâmes au milieu des broussailles, douloureusement conscients des plus infimes craquements et bruits de succion que nos pieds arrachaient au sol. Je retrouvai la même excitation qu'à la planque de Menna, ce sentiment d'appartenir à un tout – à une cause importante. Je regrettai de ne pouvoir parler de cette sensation à mon père pour lui prouver que j'avais mûri, que je faisais dorénavant mes propres choix en étant prêt à les assumer. Puis j'abandonnai ces simples réflexions pour me concentrer entièrement sur l'instant présent et la tâche à accomplir. Nous progressâmes pas à pas, en retenant notre respiration. Peu à peu, la végétation se raréfia ; la

lumière matinale, qui auparavant ne perçait la voûte feuillue que de manière sporadique, baignait à présent le sol devant nous et le terrain durcissait à chacun de nos pas.

Soudain, j'entendis un bruit un peu plus loin devant. À peine quelques mois plus tôt, j'aurais sursauté de surprise ; cette fois, je me contentai de planter fermement les pieds dans le sol, prêt à affronter la menace. Un brusque mouvement, un bruissement, un cri dont je ne parvins pas à identifier l'auteur, suivi du sifflement caractéristique de plusieurs flèches, puis un hurlement de douleur.

Aya et moi nous accroupîmes en dégainant nos épées. Devant nous, sous le couvert des arbres, sifflèrent d'autres flèches. Puis la voix de mon père s'éleva :

— Montre-toi, meurtrier ! Affronte-moi !

Aucune réponse.

Nous restâmes tapis dans les broussailles. Une fois de plus, la tranquillité de l'aube reprit ses droits. Je voulus appeler les autres, mais me ravisai, peu enclin à trahir notre position. Pourquoi, malgré notre supériorité numérique, avais-je l'impression que nous n'étions pas les chasseurs, mais les proies ?

Un autre bruit à proximité attira notre attention.

— Bayek, appela mon père à mi-voix.

— Père ?

— Tu n'as rien ?

— Non, je vais bien. Et vous ?

Il émergea de la pénombre, Khensa et Neka sur les talons.

— Je pensais l'avoir touché, mais nous n'avons pas trouvé le moindre corps.

Khensa s'accroupit, sa lance à la main, l'autre plaquée au sol, doigts écartés. Puis elle inclina la tête de côté comme pour écouter les vibrations de la terre. D'un bref mouvement du menton, mon père nous invita à le rejoindre.

— Beau travail, murmura-t-il, et je suis certain qu'Aya accueillit ce compliment avec autant de fierté que moi. (Il s'adressa à Khensa.) Est-il encore dans les parages ?

— Je ne sais pas, admit la Nubienne avec un froncement de sourcils qui trahissait sa frustration. J'ignore où il est, et s'il est là tout court.

— Il est passé par ici, affirma mon père. J'en suis certain. (Il grimaça.) J'aurais juré l'avoir touché avec l'une de mes flèches. Quoi qu'il en

soit, cette expérience n'aura pas été infructueuse : nous connaissons désormais les points faibles de notre ennemi.

Lesquels ? Bien que la question me brûle les lèvres, je la gardai pour moi.

— En tout cas, il sait reconnaître quand les circonstances jouent contre lui, ajouta Khensa.

Une voix nous parvint au même moment, portée par la brume de l'aurore :

— Medjaÿ ! (Nous nous figeâmes tandis que Khensa tentait d'en repérer la source.) Medjaÿ, bientôt nos routes se recroiseront et nous connaissons notre heure de vérité.

Un hurlement s'ensuivit, celui de Bès, qui répétait inlassablement le même mot :

— Sabu ! glapissait-il. Sabu ! Sabu ! Sabu !

Nous nous précipitâmes vers la rive d'un seul bloc, mon père, Khensa et Neka devant, Aya et moi derrière, arme à la main, prêts à en découdre tout en guettant de possibles pièges ou une éventuelle embuscade. Si Bès se trouvait exactement là où nous l'avions laissé, il tremblait de nouveau et nous regardait avec de grands yeux terrifiés tout en continuant à matraquer le nom de Sabu. Les mains plaquées sur les joues, il se mit à scander un autre mot :

— Démon, démon, démon...

Je n'avais jamais vu un homme aussi épouvanté. Et pourtant...

— Du sang, souligna Khensa en désignant la tunique du malheureux.

— Bès, es-tu blessé ? lui demanda mon père en s'agenouillant pour l'examiner.

— Non, Sabu, bredouilla-t-il, c'est le démon qui est blessé.

Mon père se redressa en soupirant.

— Le démon peut donc saigner.

TROISIÈME PARTIE

CHAPITRE 48

Plusieurs années plus tard

Durant ces longues années, Bion avait ressassé le souvenir de cette nuit de tempête. Il aurait pu enfin terminer sa mission sur les berges de l'île Éléphantine si le tir chanceux de Sabu ne l'avait pas contraint à battre en retraite et à perdre plusieurs mois en convalescence. S'il n'avait pas eu une maîtrise si limitée de l'arc...

Cela n'aurait rien changé, songea-t-il. De bien des façons, la tempête avait achevé de leur donner l'avantage, et l'accalmie leur avait ensuite permis de se regrouper pour lui opposer un front uni. Un arc n'aurait pas fait une grande différence. Bion n'avait tout simplement pas prévu cette possibilité – il aurait même été peu enclin à l'envisager. Et pourtant, si ce simple morceau de bois avait suffi à renverser la situation ? S'il avait eu quelque talent d'archer, peut-être aurait-il pu l'emporter, cette nuit-là, et ce, malgré sa blessure. Ou plutôt, s'il n'avait pas tant tenu à abattre ses cibles au corps-à-corps et s'était montré plus ouvert aux stratégies à distance.

Ou peut-être son échec découlait-il des vents violents qui soufflaient alors et de l'habileté à l'arc du Medjaÿ, dont même Bion ne pouvait nier la virtuosité. D'ailleurs, Raia avait pris un malin plaisir à le taquiner à ce sujet, lui qui, évidemment, était un véritable maître archer.

— Tu aimes trop tuer pour tirer à l'arc, lui avait expliqué Raia avec son éternel sourire entendu, comme s'il connaissait les pensées les plus secrètes de Bion. Tu aimes être aux premières loges pour voir la vie s'éteindre dans les yeux de tes victimes. N'ai-je pas raison ?

Bion, qui s'enorgueillissait généralement d'être impénétrable, se demanda s'il l'était autant qu'il le pensait. Certes, il avait conscience d'être un monstre, et ce depuis toujours ; il pensait néanmoins avoir appris à dissimuler sa nature et à se fondre dans la masse. D'un autre côté, personne ne le connaissait aussi bien que Raia, et son commandant n'avait jamais porté de jugement sur ses goûts morbides. D'aucuns n'auraient pas eu une telle tolérance.

Dans tous les cas, ce qui faisait habituellement sa force d'assassin au service de Raia s'était révélé une faiblesse sur l'île Éléphantine. À cela s'ajoutaient la tempête et sa blessure, qui l'avaient forcé à abandonner le combat, à réévaluer la situation et finalement à établir ses quartiers dans les Terres rouges. Il avait investi la mesure inhabitée d'un berger pour s'y remettre de sa blessure et reprendre sa traque, sans savoir s'il reverrait un jour son foyer. Après sa guérison, il s'était entraîné afin de rattraper les mois perdus, prenant un soin tout particulier à affiner ses talents d'archer jusqu'à ce que ses aptitudes dans ce domaine atteignent la même efficacité que ses autres compétences.

Il avait ensuite repris ses recherches, satisfait. Celles-ci l'avaient mené à Thèbes, où il avait directement gagné la nécropole et trouvé le bon tombeau sans y découvrir le moindre signe du passage des Nubiens.

À la sortie du sépulcre, il interpella un vieil homme qu'il rejoignit en quelques foulées. Le ciel était bleu et ensoleillé, aussi Bion aperçut-il aisément la cité par-dessus l'épaule du vieillard ; malgré les ravages de la guerre, elle n'avait rien perdu de sa majesté ni de sa beauté, comme si les dieux eux-mêmes refusaient de laisser une quelconque laideur souiller leur création. Non, toute la monstruosité du monde résidait en l'homme. Bion était bien placé pour le savoir.

Le vieillard avait effectivement des informations sur les Nubiens : ces derniers étaient partis avec toutes leurs affaires.

— Sais-tu où ils sont allés ? lui demanda Bion.

Son interlocuteur secoua la tête en signe d'incertitude. D'après lui, certains avaient pris la direction du sud, mais pas tous.

— Ils se sont séparés ?

— Ah que oui ! Ils ont eu un bébé. Alors ils sont partis, peut-être pour créer une nouvelle tribu ailleurs. Qui sait ?

Tant pis pour les Nubiens. Bion avait quitté Thèbes en songeant qu'ils auraient fait de valeureux adversaires. Cependant, ils ne l'intéressaient plus : sa mission ne les concernait pas. Son unique cible était le Medjaï.

CHAPITRE 49

Le chamelier était apparu à l'horizon peu après le retour de Bion. Ce dernier l'avait regardé se matérialiser progressivement dans l'air vibrant de chaleur, vague tache peu à peu transformée en silhouette, avant de finalement devenir une personne reconnaissable.

Son messager. Bion avait rencontré Sumi des années auparavant, lorsqu'il avait recruté le garçon pour transmettre certaines nouvelles à Raia, à Alexandrie ; il lui avait alors confié le médaillon de Hemon ainsi qu'un autre message informant le commandant que Bion se lançait à la poursuite du dernier Medjaÿ.

La réponse ne s'était guère fait attendre : « Pourquoi est-ce si long ? »

Assis dans sa cahute dépouillée, Bion avait songé à Raia. Il se l'était représenté dans sa demeure alexandrine, au milieu des murs recouverts de lierre de sa cour principale, en train de houspiller Sumi, probablement à se demander pourquoi il était incapable de contrôler son assassin errant. L'espace d'un instant, il avait savouré l'image divertissante de son employeur fou de rage, le soldat autoproclamé désormais aussi impuissant que les érudits qu'il adorait tant congédier.

À son tour, Bion avait donc chargé Sumi, à présent adolescent, de rappeler à Raia que sa mission avait été grandement compliquée par le fait que le Medjaÿ était au courant de sa venue. Il rappela également à son commandant que, si une telle fuite d'information avait eu lieu, Raia était le seul à blâmer : après tout, n'était-ce pas son traducteur qui avait informé Rashidi, lequel avait par la suite alerté les Medjaÿ de ses intentions ? Sans cela, Bion aurait depuis longtemps achevé sa mission et Raia aurait eu d'autres médaillons à ajouter à sa collection.

Ce dernier n'avait pas tardé à lui répondre. Sumi lui avait timidement répété la missive en question :

— Raia a demandé que vous rentriez à Alexandrie afin de pouvoir... que je ne me trompe pas... « parler stratégie ». Il veut que vous veniez sans délai.

— Va dire à Raia que j'ai déjà mis mon plan en œuvre, lui ordonna Bion. Informe-le aussi que je l'engage très fortement à me faire

confiance, et que je lui ferai bientôt part de mes dernières avancées.

À présent, Sumi revenait avec la dernière réponse de son employeur. Bion le regarda approcher prudemment et servit deux coupes d'eau. À son arrivée, le messager s'assit devant lui, jambes croisées, pour boire et discuter.

— Sa maison est très cossue, vous ne trouvez pas ? déclara le jeune homme en guise de préambule avant d'étudier la mesure, comme pour comparer ces deux styles de vie très différents.

Des banalités débitées avec nervosité, les mains serrées autour de la coupe en argile. Bion hocha patiemment la tête.

— Certes. Le commandant a toujours eu à cœur d'embrasser le luxe dès qu'il s'offre à lui.

— Et il vous délègue des tâches qui dépassent ses compétences ?

— En quelque sorte.

— Il vous craint, laissa échapper Sumi.

Bion perçut, non sans satisfaction, un écho de cette peur dans la voix de son messager. Il était important de savoir reconnaître lorsqu'on se trouvait en présence de la mort ; ce garçon avait un bon instinct.

— N'avions-nous pas convenu que tu ne poserais aucune question ? le réprimanda-t-il. Passons à votre discussion. Tu lui as bien transmis mon message, je présume ?

Son interlocuteur hocha la tête si vivement que Bion s'imagina entendre son cerveau s'agiter dans son crâne. Les yeux écarquillés, le garçon était crispé de la tête aux pieds.

— Oui, je lui ai délivré votre message. Il m'a semblé plutôt mécontent. (Il se frotta la joue en fronçant les sourcils tandis qu'il se remémorait leur conversation.) J'ai eu l'impression d'avoir de la chance d'en ressortir vivant.

Lorsqu'il s'interrompt pour le dévisager, Bion comprit que le jeune homme se demandait s'il réchapperait également à leur entrevue.

— A-t-il cherché à savoir où j'étais ?

— Il a dit qu'il ne se risquerait pas à le demander, répondit Sumi avec un soulagement manifeste.

— Quel message t'a-t-il confié en retour ?

— Il dit que l'attente commence à être longue et qu'il souhaiterait voir la mission accomplie.

Devant l'air presque contrit de Sumi, Bion soupçonna le message

original de ne pas avoir été formulé avec autant de diplomatie.

Tu m'en diras tant.

— Tu ne lui as rien raconté d'autre ?

Le messager secoua promptement la tête. Bion et lui avaient un arrangement : Sumi avait enrôlé gamins des rues, vauriens et autres voyous partout dans la région, et ces derniers en avaient recruté d'autres à leur tour, et ainsi de suite, jusqu'à obtenir tout un réseau d'enfants à l'affût de Sabu, de Bayek et de la fille. Chaque élément rendait ensuite compte régulièrement à un contact, qui rapportait ces signalements à d'autres contacts, lesquels transmettaient ces informations à Sumi, qui enfin les livrait à Bion.

Ce dernier qui, désormais, maniait l'arc avec dextérité, avait la ferme intention de mener à bien sa mission, non tant pour satisfaire Raia que sa propre obsession. Il renvoya le jeune homme avec la certitude que sa patience serait récompensée tôt ou tard.

Ce jour finit effectivement par arriver, au prix d'une assez longue attente, quand Sumi lui rendit une autre visite – de manière tout à fait impromptue cette fois. En regardant le chameau s'avancer à l'horizon, Bion entretint l'espoir qu'après toutes ces années, ses guetteurs avaient enfin trouvé le Medjaï. Il ne fut guère déçu.

— J'ai du nouveau, lui annonça le messager lorsqu'ils furent assis face à face, pour boire une bière épaisse et amère. Et je crois que vous allez être content.

Ses yeux se posèrent sur la bourse de Bion sans oser s'y attarder. C'était l'argent qui l'avait poussé à revenir : l'appât du gain, plus fort que la peur de la mort.

— Je t'écoute.

— Je sais où sont les trois personnes que vous cherchez.

— Vraiment ? Les trois ?

Sumi opina du chef avec assurance.

— Tout à fait, ils ont établi un campement. Depuis deux ou trois mois, selon toute vraisemblance.

— Comment le sais-tu ?

— Ils ont envoyé un message.

Bion secoua la tête, presque étonné par tant de négligence.

— Non, ils ne prendraient jamais le risque d'impliquer une tierce

personne.

— Même plus d'une, le corrigea Sumi en sirotant le breuvage. Ils ont remis leur missive à un garçon, qui l'a donnée à un autre. Le premier fait partie de mon réseau.

— Donc tu connais l'origine du message, mais pas sa destination ?

— Je peux découvrir où ils l'ont envoyé, si vous voulez.

Sur quoi il afficha un grand sourire en tendant la main d'un air déterminé, quoique apeuré, pour quêter sa récompense.

— C'est exactement ce que tu vas faire, lui confirma Bion.

Pourtant, il ne pouvait s'empêcher de penser : *Ce n'est pas normal. Il me cache quelque chose.* Il se pencha en faisant signe au jeune coursier d'approcher. Ce dernier tressaillit légèrement, mais obéit malgré tout.

— Es-tu certain de n'avoir omis aucun détail fâcheux ? Je peux t'assurer que tu t'en porteras bien mieux à l'avenir si tu me dis tout.

Sumi recula, l'air plus sérieux, et secoua vigoureusement la tête.

— Non, vous me payez bien. J'ai travaillé dur pour vous et je continuerai ainsi. (Il hésita un instant, puis sauta le pas.) Je ne connais personne de plus terrifiant que vous. Jamais je ne vous duperai.

Bion hocha la tête, convaincu de sa bonne foi, et ils finirent leur bière en silence. Un peu plus tard, quand Sumi fut sur le départ, Bion lui remit une bourse remplie de pièces. Le jeune homme regarda longuement le sac niché dans la paume de sa main d'un air ahuri, le soupesa, et, lorsqu'il reporta son attention sur son maître, il oublia d'être effrayé.

— Vous ne comptez pas revenir, n'est-ce pas ?

— Si tes informations sont exactes, je n'en aurai pas besoin.

Sumi hocha la tête.

— Merci.

Quelques heures plus tard, Bion rassembla ses affaires et quitta le repaire qu'il occupait depuis tant d'années. Il était enfin prêt à accomplir sa mission.

CHAPITRE 50

— J'aimerais prendre Aya pour épouse.

Pris de court, mon père baissa son arme. Ses yeux, attentifs et concentrés quelques secondes plus tôt, tandis qu'il s'appliquait à m'enseigner comment passer d'une position défensive, pied gauche en avant, à une posture de riposte, parurent soudain songeurs.

— Je vois.

Le voyant sourciller, je me préparai à une nouvelle dispute, mais fus vite détrompé.

— Alors il n'y a pas à hésiter, dit-il simplement.

Quelques jours auparavant, nous avions abandonné une piste chamelière afin d'établir notre camp aux portes du désert. Ce matin-là, j'avais quitté la tente que je partageais avec Aya et jeté un coup d'œil à celle de mon père ; tranquilisé par ses paisibles ronflements, je m'étais mis à scruter le désert, sa vaste étendue arénacée, les arbres à l'horizon et, au loin, la ville. Le vent portait le parfum fétide de la mer et l'odeur humide d'un matin prêt à se laisser consumer par le soleil. Toutes ces choses que je retrouvais invariablement à mon réveil. Le monde qui m'entourait demeurait le même.

Je ne pouvais pas en dire autant de moi. J'avais changé, à tel point qu'on aurait difficilement reconnu le jeune de quinze ans qui avait quitté Siwa, il y avait si longtemps. J'étais différent. Je savais désormais quelle voie je devais suivre : celle qui ferait de moi un Medjaï.

« Tu manques encore d'entraînement », me répondait toujours mon père chaque fois que j'osais hasarder que ses nombreuses années d'instruction m'avaient peut-être enfin conféré ce statut. Jamais il ne me disait quand, d'après lui, j'aurais achevé ma formation, se contentant d'affirmer qu'il le saurait le moment venu et qu'alors, je serais le premier à l'apprendre.

Après notre passage sur l'île Éléphantine, nous avons fait nos adieux à Khensa et à Neka ; ils rentreraient à Thèbes pour y retrouver leur tribu tandis que, de notre côté, nous ne pouvions nous attacher à un seul

lieu. Mon père, Aya et moi devions en effet conserver un coup d'avance sur l'assassin qui, malgré sa blessure, continuait à inquiéter mon mentor. Ce fantôme, ce « démon » semblait le talonner comme son ombre.

En premier lieu, nous avions tenu à parler à l'Ancien, un homme du nom de Hemon, ainsi qu'à son protégé, Sabestet ; nous avions passé plusieurs mois sur les routes pour nous rendre chez eux, à Djerty. À notre arrivée, nous n'avions trouvé qu'une demeure vide et négligée. Mon père n'y avait jeté qu'un coup d'œil avant de soupirer :

**Pour telecharger plus d'ebooks
gratuitement et légalement, veuillez
visiter notre site : www.bookys.me**

— Par les dieux, pas encore.

Inquiets, nous avions parcouru les rues de Djerty, où nos craintes s'étaient vues confirmées : Hemon et Sabestet avaient été assassinés.

La nouvelle avait ébranlé mon père. Les choses avaient changé. Il s'était renfermé un temps en lui-même, comme pour trouver des réponses auprès de sa conscience. Durant cette période, Aya et moi veillâmes l'un sur l'autre tout en lui offrant tant bien que mal notre soutien.

Il finit par se ressaisir et, un matin, au cours d'une chasse, il s'était tourné vers moi d'un air solennel.

— Ton apprentissage de Medjaÿ commence demain, avait-il décrété.

Par là, il reconnaissait à sa manière qu'il ne m'avait pas réellement formé jusqu'ici. D'abord vint une étape qu'il appela le « désapprentissage » : il s'agissait de me débarrasser de toutes les mauvaises habitudes que j'avais prises. Je repensai aux heures qu'Aya et moi avions passées à nous entraîner lors de notre séjour à Thèbes. De mauvaises bases, d'après mon père, même s'il n'y voyait rien de désastreux étant donné que nous avions improvisé nos exercices en autodidactes.

Pendant tout ce temps, nous avions continué à nous déplacer régulièrement ; des années de « cavale », comme disait Aya. Je pense m'être entraîné dans toutes les villes et villages de la région, à aiguïser mes talents de bretteur et d'archer, à m'ériger en expert de la mort et de la protection.

En outre, mon père m'inculqua aussi l'histoire et les coutumes des

Medjaÿ. Jadis, ces fiers guerriers avaient le statut de *phulakes*, ou Garde royale. Ils étaient les protecteurs du peuple, les *meketyou* des temples, tombeaux, statues et idoles. Gardiens de la vie quotidienne, ils tenaient également à distance les forces étrangères qui nous menaçaient.

Comme la prêtresse Nitocris me l'avait expliqué, il me confirma l'idée que, même si les Medjaÿ avaient effectivement protégé les temples et tombeaux d'Égypte – et, dans le cas de Siwa, les défendaient toujours –, leur puissance et leur influence s'étaient affaiblies au fil des décennies. Ils n'avaient désormais plus rien des fières sentinelles qui veillaient sur la brique, la chair et le sang. Diminués, ils protégeaient quelque chose de plus précieux : une philosophie de vie, une idéologie. Cependant, l'opinion de mon père différait de celle de la prêtresse en un point essentiel : à ses yeux, l'Égypte n'était qu'un pays sur lequel des nations étrangères imprimaient leurs propres convictions. Nous avions d'abord connu les idéologies d'Alexandre, et, à présent, c'était le tour des voix romaines, qui criaient pour se faire entendre. Pourtant, chaque fois, nos compatriotes avaient accueilli ces changements avec joie, voire enthousiasme. La grande Alexandrie, qu'Aya chérissait tant, avait même été érigée à l'image de notre conquérant.

— Nous n'avons pas demandé à adopter ce mode de vie, il nous a été imposé, disait mon père. On ne cesse de nous exhorter à vénérer le prestige, le pouvoir et l'or, et ce, au détriment de nos traditions et même de nos dieux. Mais les Medjaÿ peuvent encore naître et restaurer les principes que nous suivions autrefois, quand la vie était plus simple et moins gangrenée par la corruption. Nous sommes au cœur de cette résurgence, Bayek. Un jour, tu porteras le flambeau de notre credo tout entier. Nous renaîtrons, mon fils. Hemon en rêvait et a œuvré pour que ce rêve devienne réalité. Toi et moi sommes les clés de ce projet. Le sort des Medjaÿ repose sur nos épaules.

D'un autre côté, il y avait Aya. Rien n'avait changé entre nous, et pourtant tout semblait différent. Elle n'appréciait pas particulièrement mon père, et réciproquement. S'ils se toléraient, c'était avant tout pour moi. Mon père ne cachait pas qu'à ses yeux elle ne serait jamais une Medjaÿ ; quant à Aya, elle ne témoignait pas le moindre intérêt pour la confrérie en sa présence. Sa soif de connaissance la poussait néanmoins à m'assaillir de questions tous les soirs, et, bien qu'elle se contente de m'écouter en offrant rarement son opinion, je percevais nettement ses doutes. Quels que fussent ses sentiments à ce sujet, elle voyait ce que ces enseignements représentaient pour moi ; quant à savoir si les principes des Medjaÿ tels que les décrivait mon père correspondaient aux siens, je n'en eus jamais la certitude. Après tout,

son cœur demeurerait à Alexandrie ; elle était une fervente adepte de la philosophie qu'elle y avait apprise, ce qui impliquait, sans nul doute, de soutenir activement son idéologie progressiste.

Peut-être eût-il mieux valu que nous en discussions davantage.

En dépit de toutes leurs différences, mon père et elle s'entendaient sur un point : l'utilité de me voir jouer auprès d'Aya le rôle de tuteur que mon père exerçait auprès de moi. Tout acte d'enseignement recélait une part de savoir, avait affirmé Aya, ce à quoi mon père avait acquiescé dans la foulée. Ainsi s'instaura notre routine : je m'entraînais le matin avec mon père et devenais à mon tour instructeur l'après-midi, avec Aya.

Nous passions des moments merveilleux. Du moins, de mon point de vue, même si je pense qu'elle le partageait, car ces heures évoquaient fortement notre enfance à Siwa et les mois passés à Thèbes, à l'époque où nous étions le plus... ensemble. Former, apprendre, et, à la fin de la journée, savourer la compagnie de l'autre. Je puisais du réconfort dans ses bras, goûtais à l'extase sur ses lèvres. Que de jours enivrants, enveloppés dans l'amour de l'autre et dans la joie de découvrir les guerriers qui sommeillaient en nous.

Naturellement, toutes les bonnes choses ayant une fin, cette existence idyllique ne dura guère. À bien des égards, j'en fus responsable, car pendant plusieurs années j'eus la sensation que notre vie de couple plaisait à Aya. Nos déplacements, quoique incessants, avaient le goût de l'aventure, ce qui n'était pas pour lui déplaire ; et elle adorait apprendre.

Il en allait de même pour moi... et, tandis que je progressais dans mon apprentissage, je me mis, un peu malgré moi, à me rapprocher de mon père. J'éprouvais une joie incommensurable à enfin apercevoir l'homme qui se cachait derrière son apparente austérité, à sentir un lien familial se tisser entre nous. Constatant l'impact de cette évolution sur ma relation avec Aya, je pris une décision qui, je l'espérais, me permettrait de trouver un juste équilibre entre les deux : je décidai de l'épouser.

L'assentiment de mon père m'étonna beaucoup. Le plus dur était désormais derrière moi ; Aya accepterait certainement ma demande.

CHAPITRE 51

— Non, répondit-elle.

Face à moi, elle baissa son bras armé dans un geste qui me rappela étrangement la réaction de mon père le matin même.

— Comment ? Pourquoi ? J'en ai discuté avec mon père, et nous avons sa bénédiction. (La voyant se rembrunir, je tentai aussitôt de me corriger.) Enfin, tu sais bien que son refus aurait pu compliquer les choses. Mais il est content, et même fier. Il veut que nous soyons ensemble. (Indifférent à son hochement de tête désapprobateur, je persistai.) Et quand j'aurai achevé ma formation, nous rentrerons à Siwa afin que je revête le manteau de *mekety* et que je devienne un Medjaÿ du même coup.

— Non, répéta-t-elle fermement. Je suis désolée, Bayek, mais ce n'est pas dans mes intentions.

Je clignai des yeux, interloqué.

— Nous pouvons nous trouver une maison, insistai-je. Fonder une famille. J'irai demander sa permission à ta tante.

Elle eut un mouvement de recul, les yeux assombris par l'angoisse, mais, ne comprenant pas la réelle signification de sa réaction sur le moment, je poursuivis mes efforts :

— Mon père renoncera tôt ou tard à sa fonction et c'est à moi qu'il incombera de protéger Siwa. Je serai le gardien de l'oasis, Aya, j'aiderai à préserver les traditions medjaÿ... Mais le plus important est que toi et moi serons ensemble. N'est-ce pas ce que tu souhaites ? Ne veux-tu pas passer le reste de tes jours à mes côtés ?

Relevant la tête, elle redressa les épaules et planta son épée dans le sol avec une telle force que l'arme resta fichée dans le sable en oscillant légèrement. Puis elle me dévisagea de son regard enflammé.

— Bayek, je ne sais pas par où commencer. Vraiment. La femme du protecteur de Siwa, l'épouse d'un Medjaÿ. T'es-tu seulement demandé si j'adhérais réellement à la philosophie des Medjaÿ ?

— N'est-ce pas le cas ?

— Peut-être. Peut-être pas. Ce n'est pas la question. Je t'ai demandé si tu avais pris la peine d'y réfléchir.

— Eh bien, non, mais...

— Évidemment. Je n'en suis même pas surprise parce qu'il t'a farci la tête avec toutes ces... (Elle agitait les mains comme pour chasser un essaim de mouches.) Ces *idées*, poursuivit-elle. Et tu ne cherches même pas à les remettre en question. (Elle poussa un grand soupir.) Tu ne vois pas qu'il te freine, Bayek ?

Son accusation déclencha chez moi une brusque colère. Elle était certes restée en retrait depuis le début pour me laisser développer ma relation filiale, mais, durant toutes ces années, une part de moi s'était interrogée. Une part à laquelle je n'avais pas voulu prêter attention et que je n'étais toujours pas prêt à écouter. Repoussant machinalement ces doutes, je choisis de retenter ma chance.

Je tendis les mains vers elle, comme pour combler le vide qui nous séparait et qui semblait s'élargir un peu plus à chaque seconde.

— Mais tu es là, argumentai-je. Grâce à toi, je peux remettre ces idées en question et apprendre tout mon saoul. Tu ne me laisseras jamais devenir suffisant et il le sait très bien.

Elle secoua la tête de plus belle.

— T'es-tu seulement demandé ce que je voulais, moi ?

Je me sentis déstabilisé. Si sa question était légitime, je ruminais encore ma colère. J'avais tenté de lui parler, lors de mes premières années d'entraînement, de lui demander son ressenti ; elle s'était dérobée en mentionnant son respect pour ce que j'essayais de construire avec mon père.

— Ah, autre chose ! ajouta-t-elle. Tu te dis heureux de demander sa permission à ma tante, mais que fais-tu de mes parents à Alexandrie ?

— Tu exagères, tu ne leur as pas adressé la parole depuis des années. Tu étais encore toute petite, répliquai-je, sur la défensive.

En mon for intérieur, cependant, je devais reconnaître qu'elle avait raison. Même si l'idée de me rendre à Alexandrie afin de convaincre son père que je ferais un bon mari m'avait traversé l'esprit, je l'aurais certainement balayée sans la moindre hésitation. Pourtant, je n'aurais pas manqué d'arguments persuasifs : j'étais un descendant des Medjaÿ, destiné à devenir le protecteur de Siwa, à vivre dans une demeure luxueuse, comme les notables les plus respectés de la ville. J'avais beaucoup à offrir à ma future épouse, je n'avais aucune inquiétude de ce côté. Néanmoins, j'aurais mille fois préféré affronter n'importe qui plutôt que de me plier à ce cérémonial et de voyager jusqu'à

Alexandrie. D'ailleurs, comme notre discussion m'amenait peu à peu à le comprendre, cette réticence découlait en grande partie de la propension de mon père à me rabâcher à longueur de journée l'importance que Siwa devait revêtir à mes yeux, et que la protection de ma ville natale et du peuple d'Égypte devait constituer ma préoccupation première.

Aya l'avait compris. Lisant dans mes pensées, elle répondit à sa propre question :

— Non, tu espérais ne pas impliquer mes parents, ces Alexandrins, dans ta démarche, n'est-ce pas ? Ne représentent-ils pas tout ce que ton père redoute ? Son fils lancé dans le monde, cible potentielle pour le tout-venant du fait de son héritage secret.

— Tu es siwi, toi aussi, avançai-je tout en ayant conscience de la médiocrité de mon argument.

— Je suis alexandrine de naissance. Cette majestueuse cité était autrefois mon foyer et j'espère qu'elle le redeviendra un jour. Avais-tu oublié ce détail, Bayek, fils de Sabu ? Avais-tu oublié mon rêve de pouvoir un jour étudier à la grande bibliothèque d'Alexandrie ? Ou pensais-tu que j'abandonnerais tout bonnement mes projets afin de rester avec toi, pour finir seule à la maison comme Ahmose, ta propre mère ?

Je me retrouvai à court de mots, incapable de lui répondre. La situation m'échappait complètement.

Aya n'avait pourtant pas tort. Je ne comptais plus les fois où je m'étais inquiété pour ma mère, seule dans notre demeure, et j'avais à plusieurs reprises failli m'enquérir d'elle auprès de mon père, pour finalement me raviser avant que son nom franchisse mes lèvres. Je craignais de creuser un peu plus le fossé entre nous.

— As-tu seulement pensé, tout en songeant à tes projets, que j'avais peut-être d'autres ambitions ? me reprocha Aya.

— Évidemment ! me défendis-je.

Le désespoir qui transparaissait dans ma voix me hérissa, car j'étais conscient d'offrir une image pitoyable. D'un autre côté, je ne pouvais laisser notre discussion prendre cette tournure ; il fallait absolument que je convainque ma bien-aimée.

— C'est faux, répliqua-t-elle. Tu n'y as vu qu'une manière de contenter ton père.

— Contenter mon père ? répétais-je, étonné. Comment cela ? Il approuve notre union, si c'est ce que tu entends par là.

Elle tira son épée du sol pour la planter derechef ; si ce geste avait eu pour but de libérer une partie de sa colère, il échoua lamentablement : lorsqu'elle reprit la parole, un crépitement de rage sembla jaillir d'entre ses dents serrées.

— Ton père ne m'a jamais aimée.

— Mais tu viens de dire...

— Par les dieux, Bayek ! Es-tu aveugle ? De quoi me parles-tu depuis tout ce temps ? De quoi te parle ton père ? Il t'a abreuvé de discours sur la *lignée* des Medjaï, n'est-ce pas ? Et sur l'importance de la perpétuer. Voilà pourquoi il accepte ta proposition d'union. Cela n'a rien à voir avec moi. Il se moque bien de mon entraînement, si ce n'est qu'il me rend apte à me défendre et à protéger tes héritiers. Il sait que je représente sa meilleure chance de préserver la lignée. Aujourd'hui, vous êtes tous deux les derniers vrais Medjaï encore en vie, peut-être dans l'Égypte entière. Il veut s'assurer une descendance et, à cette fin, il est prêt à valider la première femme qui conviendra.

Ma colère revint au grand galop, non tant à cause des propos mêmes d'Aya que de leur justesse. J'avais espéré que ce détail n'entrerait pas en ligne de compte : après tout, n'étions-nous pas amoureux l'un de l'autre ?

La réponse était, bien sûr, qu'il ne s'agissait absolument pas d'un détail pour Aya. Loin de là. Je levai les mains en signe d'apaisement, tentant de trouver des mots qui, sans être lénifiants, refléteraient nos sentiments respectifs. Mais je ne trouvai qu'une question :

— Pourquoi ne m'avoir jamais dit ce que tu ressentais ?

Prise au dépourvu, elle ravala la réplique cinglante qu'elle me réservait et hésita, manifestement troublée.

— Je... J'ai été stupide. (Baissant la tête, elle prit une grande inspiration avant de m'offrir un sourire peiné.) Je voulais te donner l'occasion de redécouvrir ton père, alors je me suis effacée. Mais, en faisant cela, j'ai aussi arrêté de me confier à toi.

Voilà qui expliquait pourquoi elle ne m'avait jamais répondu quand, au début de mon entraînement, je lui avais demandé son avis sur les enseignements idéologiques de mon père.

— Ce n'est pas ta faute, reprit-elle. Tu as effectivement cherché à savoir ce que je pensais. Mais je... je voulais simplement éviter de m'immiscer entre vous. J'aurais dû te l'expliquer, reconnut-elle d'un ton où se mêlaient dignité et tristesse.

— Tu n'es pas la seule responsable, je ne me suis pas vraiment montré à l'écoute, murmurai-je en lui ouvrant mes bras.

Elle s'y blottit de bon gré, et nous réfléchîmes en silence à la manière dont nous nous étions simultanément rapprochés par certains côtés tout en nous éloignant par d'autres. Nous avions tant de choses à nous dire.

— Nous reparlerons de ma demande en mariage une autre fois, proposai-je. Pour le moment, essayons plutôt de nous retrouver. (En la sentant sourire contre moi, j'éprouvai un certain sentiment de paix.) Nous poursuivrons notre entraînement, rien ne presse.

Elle se dégagea doucement de mon étreinte en secouant la tête, puis recula de quelques pas avant de croiser les bras, l'air embarrassé.

— C'est impossible, Bayek. J'ai quelque chose à t'avouer.

— Qu'y a-t-il, à présent ?

J'étais davantage perplexe que contrarié, dans ma hâte de rattraper ces années de mutisme.

— Mon entraînement s'arrête là. J'ai décidé de rentrer à la maison.

CHAPITRE 52

Je savais ce qu'elle voulait dire, naturellement, même si je ne parvenais pas vraiment à l'admettre. Cela reviendrait à l'accepter, et je n'en avais aucune envie.

— Au campement ? tentai-je.

Elle secoua lentement la tête.

— Non, Bayek. À Siwa.

— Nous y retournerons tous bientôt, dès que...

Elle poussa un soupir, là encore teinté d'exaspération.

— Dès que tu auras achevé ta formation ? Dès que ton père aura la certitude de t'avoir parfaitement endoctriné et que tu te montreras aussi énigmatique que lui ? Dès qu'il aura cessé de craindre pour ta vie ? Est-ce vraiment ce que tu souhaites ? Que nous ne retournions à Siwa que lorsqu'il l'aura décidé et qu'il daignera nous le dire ?

— N'oublie pas que nous sommes pourchassés.

Je ne comprenais pas son impatience – car c'était bien de l'impatience que je lisais sur son visage.

Elle détourna le regard, bras toujours croisés, puis leva le menton.

— Je ne risque pas de l'oublier, ironisa-t-elle. On ne m'a jamais laissée l'oublier. Et pourtant, aucune trace de notre poursuivant. Pas le moindre signe depuis des années, Bayek. Des *années*.

— Si peu de temps.

— Pas pour moi, objecta-t-elle en plaquant une main sur sa poitrine. Figure-toi que le temps m'a paru très long étant donné je n'ai pas le privilège de suivre ma propre destinée.

— Et c'est pour cette raison que tu rentres à la maison ?

Malgré ma perplexité, j'étais heureux que nous prenions la peine d'en discuter. Aya me parut d'ailleurs se détendre elle aussi, et je me rendis compte que cet échange nous était bénéfique, bien que son sujet fût... pour le moins délicat.

— Non.

— Ah... (Je laissai ma phrase en suspens, ne sachant trop que dire.)
Alors, pourquoi ?

Ses yeux étaient-ils déjà embués avant ou m'en apercevais-je seulement à cet instant ? Ces larmes retenues me bouleversèrent, car Aya ne pleurait que très rarement. La voir dans cet état me mit étrangement mal à l'aise – comme si le monde allait encore plus mal que je le pensais.

Je n'imaginai pas à quel point.

— Ma tante Herit est malade, finit-elle par m'avouer.

Voilà donc la vraie raison. Il me fallut un moment pour l'assimiler ; je ressentis alors un brusque élan de compassion envers elle, car nul ne savait aussi bien que moi l'affection qu'elle portait à sa tante. Herit l'avait élevée. Elle était le seul parent qu'Aya ait jamais véritablement connu, n'en déplaise à la vénération qu'elle avait de loin pour ses doctes parents. Si ma relation avec mon père était toujours, disons, compliquée, les rapports de ma bien-aimée avec sa tante représentaient l'exact opposé. Herit adorait la jolie petite fille qui lui était arrivée d'Alexandrie. Aya avait toujours fait sa fierté ; il suffisait d'observer son regard quand elle le posait sur sa nièce pour y lire ce mélange de dévouement et de fascination. J'étais bien placé pour le savoir, car j'éprouvais le même.

Quant à Aya, elle traitait sa tante avec un respect et un amour absolus. Si l'apprentie guerrière pouvait de temps à autre donner l'impression de se sentir supérieure à ses contemporains siwis, elle n'incluait certainement pas Herit dans le lot. Je ne l'avais jamais entendue en dire du mal, ni vue manifester une once d'agacement ou de dédain face aux manières simples de sa tante. Si cette dernière était souffrante, il n'était guère surprenant que sa nièce en soit dévastée et veuille la rejoindre.

Mais le pourrait-elle ? Était-ce possible alors que nous étions traqués ? Mon père le permettrait-il seulement ? Et...

Un détail me chiffonna subitement.

— Une minute. Comment l'as-tu appris ? Oh, non ! Ne me dis pas que tu as...

Elle hocha farouchement la tête.

— Il le fallait. J'avais besoin d'obtenir de ses nouvelles. J'espérais simplement lui faire savoir que nous allions bien et entendre qu'il en allait de même pour elle. Je n'aurais jamais pu imaginer qu'on m'apprendrait qu'elle était malade.

La tête me tournait. L'ombre de mon père se dressait dans un coin de mon esprit ; j'étais inquiet de ce qu'il pourrait dire, et me fustigeais en même temps pour cette émotion ridicule. Je tremblais rien qu'en pensant à sa réaction, à sa colère, s'il apprenait qu'Aya avait compromis notre sécurité en envoyant des messages. D'un autre côté, je n'étais pas censé ressentir une telle appréhension, n'est-ce pas ? Pourtant, indépendamment de mon père, une angoisse tout à fait légitime continuait à me ronger.

— C'était dangereux ! explosai-je. Comment as-tu pu agir aussi...

Je m'interrompis pour éviter de crier davantage et m'efforçai de reprendre mon souffle pour adopter une réaction plus constructive. À ce moment-là, Aya esquissa un pas en arrière et je découvris alors les émotions qui bataillaient sur son visage : révolte, détermination, inquiétude à mon égard. La révolte l'emporta.

— Je rentre, un point c'est tout, dit-elle calmement, mais d'une voix teintée de colère.

Je me sentais trahi, à la dérive, et terrifié à l'idée que l'assassin nous retrouve et puisse tuer l'un d'entre nous.

— Comment as-tu pu ? Tu sais à quel point l'homme qui nous traque est dangereux !

— Chut ! Tu veux que ton père t'entende ? me rabroua-t-elle.

À l'évidence, je n'étais pas aussi discret que je le pensais.

— Il finira bien par le découvrir, lâchai-je, mécontent.

— Ah oui ? Et comment ? Tu comptes le lui dire ? m'assena-t-elle.

Atterré, je me rendis compte que j'avais en réalité peur de la réaction de mon mentor. Je m'en voulais de ressentir une telle crainte, ce qui m'amenait à en vouloir d'autant plus à Aya, car je commençais à me demander si elle n'avait pas vu juste concernant Sabu et ses réels désirs. Douter de mon père après avoir travaillé si dur pour me rapprocher de lui m'acheva. Dans un autre monde et en d'autres circonstances, peut-être Aya et moi en ririons-nous ; elle s'excuserait, puis admettrait qu'elle avait un peu exagéré et n'avait pas exprimé sa pensée assez clairement. « Non, lui répondrais-je, c'est moi qui suis allé trop loin. J'avais peur et je refusais de voir la réalité en face. Je méritais une bonne leçon. » Et le monde retrouverait alors son ordre normal.

Plus tard, peut-être, car à cet instant seul existait l'horrible vertige de voir la situation se dégrader brusquement et les espoirs que j'avais nourris glisser inexorablement entre mes doigts.

— Je serai bien obligé de le lui dire.

— Pourquoi donc ?

— Eh bien, pour commencer, il voudra savoir pourquoi nous devons de nouveau lever le camp.

Elle grimaça.

— Peut-être n'y a-t-il plus de tueur, y as-tu déjà songé ? (D'un ample mouvement de bras, elle désigna la colline où nous nous trouvions, notre campement niché au creux d'un désert omniprésent, et une ville à quelques lieues de là.) Est-ce que tu vois des assassins prêts à nous bondir dessus ?

— Cela prouve seulement qu'ils ne sont pas encore là.

— Personne n'est sur nos traces, Bayek. Voilà où je veux en venir. Enfin, va tout raconter à Sabu si tu en as envie. Je ne serai pas là pour le voir me grogner dessus une fois de plus. Oui, j'ai envoyé mon message il y a plusieurs mois et j'ai eu une réponse. Je pars à l'aube.

Elle tenait tellement à sa tante. Qu'aurais-je fait s'il s'était agi de ma mère ? J'inspirai profondément, repoussai ces pensées dans un coin de mon esprit, puis acquiesçai. Quelles qu'en soient les conséquences, la décision lui revenait entièrement.

— Soit.

Elle me regarda et son visage s'adoucit.

— Je pars à l'aube, Bayek. Cela veut seulement dire que je vais m'absenter un moment, pas disparaître pour toujours.

Je lui souris, rassuré, quoique épuisé.

— Je le dirai à mon père au matin. Après ton départ, lui assurai-je.

— Très bien.

CHAPITRE 53

Lorsque je me réveillai le lendemain, quittant promptement notre abri, mes yeux se posèrent directement sur l'endroit où paissaient nos chevaux. Celui d'Aya manquait. Devant moi, la tente de mon père claquait légèrement dans la brise, vide. Portant le regard vers la colline, théâtre de nos exercices quotidiens, je l'y aperçus de dos en train de mimer des mouvements de combat, sa tunique gonflée par le vent.

— Où est Aya ? me demanda-t-il quand je le rejoignis après m'être habillé.

Mon père employait rarement nos prénoms, du moins lors de nos séances d'entraînement. Il semblait y voir un acte de faiblesse. Ce matin-là, plus que jamais, j'en fus agacé.

— À la chasse ? poursuivit-il.

— Non, elle est partie.

Surpris, il tourna brusquement la tête.

— Partie ?

— Chez elle, précisai-je. Elle rentre à Siwa.

— Pourquoi n'en ai-je pas été informé ?

Si, la nuit précédente, j'avais âprement tenu à prendre le parti de mon père, mes doutes avaient entre-temps mûri. À l'aube, j'éprouvais un sentiment de rébellion tel que je n'en avais jamais ressenti jusqu'à présent, et que je n'aurais jamais imaginé couvrir.

— À votre avis ? Vous le lui auriez interdit.

— Effectivement.

— Vous avez votre réponse.

Sa concentration d'instructeur se brisa net, remplacée par une brusque colère. Il s'avança vers moi en abattant sa lame ; je la bloquai dans un fracas métallique qui résonna comme un son de cloche troublant la tranquillité de l'aube. D'un moulinet du poignet, il m'attaqua ensuite par en dessous avec une extrême rapidité, et je parvins à parer le coup

in extremis. Malheureusement, l'assaut me déséquilibra juste assez pour lui permettre d'étudier ma posture et d'ajuster la sienne pour revenir à la charge, cette fois en me frappant à la tempe du plat de la lame. Un petit défaut du métal m'entaille le visage et je sentis du sang couler sur ma joue, puis humecter mes lèvres. Ramenant son pied gauche devant lui, il le planta fermement dans le sable en écartant les jambes, la pointe de son arme contre le sol, main sur la garde.

Je tamponnai le sang du doigt sans me départir de mon masque flegmatique.

— Vous êtes en colère, lui fis-je inutilement remarquer.

Il détourna le regard, haussa le menton. Pour la première fois de ma vie, je me pris à le juger en tant qu'homme, indépendamment de notre relation. Il m'avait attaqué sous le coup de la colère ; exactement la réaction qu'il m'apprenait constamment à réprimer.

— Tu ne m'as pas énervé, me contredit-il finalement. Tu m'as déçu. Tu as compromis notre sécurité.

— Ah, vraiment ? (Tandis que je me faisais inconsciemment l'écho d'Aya, ma colère envers elle s'atténua. Mon ressentiment à l'égard de mon père, lui, s'intensifia.) Croyez-vous que nous sommes toujours traqués ? Cet Ordre dont vous parlez, pourquoi n'a-t-il pas envoyé une armée entière à notre poursuite si nous sommes si importants pour lui ? N'avez-vous jamais envisagé que Hemon ait pu être la véritable cible ?

Mon père m'adressa un regard noir, acéré, les narines frémissantes, mais je persistai, troquant néanmoins mon impétuosité habituelle pour une approche plus posée. Peut-être Aya avait-elle un peu déteint sur moi, finalement.

— N'avez-vous jamais songé qu'ils pourraient ne plus voir en nous une menace maintenant que Hemon est mort ? Ou que l'homme qui nous poursuivait au temple de Khnoum ait pu raconter à ses employeurs qu'il avait accompli sa mission afin de récupérer son dû ? Qui sait avec quelle diligence il exécutait réellement ses contrats ? Il y a mille et un facteurs à prendre en compte, père. Après tout ce temps, je ne pense pas qu'il soit encore sur nos traces.

— Il était doué, commenta Sabu, presque pour lui-même.

Il prit une profonde inspiration, puis une seconde, damant le pion à sa propre colère. Pour une fois, il m'écoutait.

— Il possédait des compétences étonnantes.

Une ombre s'abattit alors sur son visage ; un regard que je ne sus interpréter sur le moment, et que je ne comprendrais que bien plus

tard.

— Pourtant nous ne l'avons jamais revu, insistai-je.

— Il était patient.

N'avions-nous pas nous-mêmes fait preuve de patience ? À rester loin de Siwa, à nous entraîner en exil pendant des années ?

— Père, l'heure est venue pour nous de rentrer à Siwa.

J'étais plus que jamais déterminé, certain que c'était la chose à faire. Mon père, quant à lui, n'avait pas bougé, plongé dans ses pensées.

— Tu n'as pas achevé ta formation.

Un mantra qu'il répétait désormais davantage par habitude que par conviction. Du moins, j'en avais l'impression. Cependant, j'avais moi-même une conviction que je tenais de Khensa et d'Aya, et qui m'avait permis d'accepter cette remarque sans broncher : il y avait toujours quelque chose à apprendre. Mon entraînement ne serait jamais réellement terminé.

— Nous pouvons poursuivre nos exercices à Siwa, répondis-je avec une parfaite sérénité. Quand j'aurai retrouvé Aya.

— Il n'est guère bienséant que ceux que tu protèges te voient encore novice.

— En ce cas, nous nous entraînerons à l'abri des regards, proposai-je en haussant les épaules.

Personne ou presque ne savait que mon père était un Medjaÿ, et ils étaient encore moins nombreux à savoir que je voulais en devenir un. Au pire, nous pourrions toujours dire que j'étais un aspirant *mekety*.

— Siwa est sans défense, ajoutai-je, énonçant l'autre inquiétude que je nourrissais depuis toutes ces années. Mère se fait du souci pour nous et vit seule depuis trop longtemps.

— Je le sais parfaitement ! grogna-t-il sans pour autant s'enflammer. Il reste que tu ne devrais pas rentrer à Siwa tant que tu n'es pas un Medjaÿ accompli.

Une faible protestation, tout au plus, qui découlait principalement de l'habitude et de son entêtement. La vérité m'apparut alors plus clairement que jamais, et je compris que Khensa avait vu juste : il m'aimait. Il m'aimait réellement, malgré son horrible façon de le montrer. Je soupçonnais d'ailleurs, bien qu'il ne l'eût pas mentionnée une seule fois, que ma mère lui manquait terriblement.

Et il avait réellement peur de ce qui pourrait m'arriver une fois que j'aurais revêtu le manteau de Medjaÿ. D'une certaine manière, Aya ne

s'était pas trompée : il me freinait. Et, en agissant ainsi, il entravait tout le monde.

— Alors, faites en sorte que je le sois, père. Dites que je suis prêt.

Il me regarda droit dans les yeux, sans masque, sans barrière, me révélant un nouveau visage. J'avais devant moi un homme vieux et fatigué, mais je décelai également de la fierté.

— Tu y es presque, mon fils. Tu touches au but. Je sais que tu tiens beaucoup à elle. Je me suis montré obstiné et ta mère me man... (Il s'interrompit en secouant la tête tristement.) Continue de t'entraîner et laisse-moi y réfléchir. Alors, peut-être, nous pourrions envisager de rentrer chez nous.

Ce matin-là, tout en m'exerçant sous l'œil brûlant du soleil, je m'interrogeai. M'entraînais-je pour devenir un Medjaï ou pour revoir Aya plus vite ? Les deux, peut-être. Était-il possible que ces objectifs ne soient pas aussi incompatibles que mon père le croyait ? Quoi qu'il en soit, j'avais la ferme intention de trouver un jour un juste équilibre entre les deux.

Je m'entraînai plus dur que jamais.

CHAPITRE 54

Bien que réputée pour son sens de l'observation, Aya avait la tête ailleurs, ce jour-là. Aussi, elle ne prêta guère attention aux hommes regroupés près du point d'eau.

Certes, elle remarqua leur présence, mais ne perçut pas la menace qu'ils représentaient. Elle ne nota ni les cicatrices ni les mines renfrognées, et ne releva pas les regards en biais vers sa monture, les murmures, les lèvres humectées et les yeux calculateurs...

Elle avait d'autres soucis en tête. Elle se sentait étrangement mal, craignant de s'être déshydratée. Son trajet n'avait pas non plus manqué de soupirs ; elle ressassait sa dernière conversation avec Bayek. Il y avait aussi les regrets, toutes ces choses qu'elle aurait dû lui dire durant leurs années d'entraînement au lieu de les réprimer constamment.

Comme il était étrange qu'elle ait presque oublié comment communiquer avec Bayek alors même qu'ils s'étaient rapprochés ! Si Bayek avait été près d'elle à cet instant, il lui aurait sans doute dit : « Aya, pourquoi soupire-tu autant ? Nous finirons par trouver une solution, comme toujours. Tout ira bien. » Il lui aurait démontré l'absurdité de son accablement en attirant son attention sur quelque chose de merveilleux : un quelconque projet en devenir, une nouvelle technique de combat apprise le matin même, ou une bagatelle, comme un oiseau voletant dans le ciel – peu importe, Bayek le lui aurait présenté comme un miracle. Comment pouvait-elle soupirer alors que le monde autour d'eux regorgeait de trésors cachés ? Comment pouvait-elle soupirer alors qu'ils étaient ensemble ?

Naturellement, point de Bayek en train de chevaucher tranquillement à son côté ; ni face à elle, épée à la main, pour l'encourager à continuer ses exercices ; ni assis de l'autre côté du feu de camp à dévorer leur prise du jour entre deux sourires. Il n'était pas là non plus pour l'empêcher de se faire du souci pour sa tante, qu'elle espérait de tout cœur retrouver vivante – peut-être même parfaitement rétablie – quand elle arriverait enfin à Siwa.

Bayek n'était tout simplement pas là. D'où ses soupirs.

Qui sait ? Peut-être ces soupirs lui évitaient-ils de prendre une décision idiote, comme revenir sur ses pas. Entre la douleur d'être loin de Bayek et l'inquiétude pour sa tante, tout ce qui, de près ou de loin, évoquait ces êtres chers attirait son attention. Le visage innocent d'une enfant en train de courir vers sa mère, les pieds dans l'eau ; un hippopotame et son petit ; un couple d'amoureux en train de s'embrasser ; un vieil homme au visage doux et ridé qui riait, du haut de son chameau, à la plaisanterie que lui avait racontée un bouvier plus jeune que lui.

Elle n'avait donc eu d'autre choix que de poursuivre sa route sur les rives du Nil, en suivant la piste qui longeait le fleuve et qui la fit passer devant des paysans occupés à cultiver leur champ, des travailleurs qui s'arrêtaient parfois pour la regarder en se demandant où pouvait se rendre cette femme couverte de poussière, aux cheveux nattés et à la triste mine.

Puis elle arriva au point d'eau, où elle fit halte, assoiffée et heureuse de se reposer.

Elle avait pris l'habitude de parler à son cheval, adorable hongre au crin blanc doté d'un excellent caractère, qu'elle considérait désormais comme un ami. Dans ce désert de solitude, il était même son meilleur ami. Elle avait entamé son dressage au camp, et ses efforts avaient porté leurs fruits : la bête répondait à son appel et restait toujours à proximité.

Elle le conduisit jusqu'au bassin qu'on avait agrémenté d'une margelle en briques de grès. Il la suivit docilement, à quelques pas derrière elle. La végétation s'était épanouie tout autour, chaque plante penchant vers le point d'eau comme pour s'incliner devant l'or bleu et lui rendre hommage.

Comme souvent lorsqu'elle atteignait une source, Aya repensait à l'oasis de Siwa, à la façon dont la brise qui semblait émaner de l'eau offrait un répit à la chaleur oppressante du désert. Le simple fait d'être là lui rappelait son foyer, sa destination. Sa tante et Bayek. Elle soupira de plus belle.

Tandis que son cheval se désaltérait, Aya s'assit sur le rebord de pierre et plongea les mains profondément sous la surface pour y chercher une eau plus fraîche, puis s'en aspergea le visage, le cou et les épaules.

Les hommes aux yeux scrutateurs se tenaient non loin, sur sa gauche. Éreintée par son voyage et obnubilée par sa soif, elle ne remarqua pas leurs regards torves, ni l'avidité avec laquelle on examinait son cheval et le dédain qu'elle suscitait.

Un cavalier apparut à l'horizon – à peine plus gros qu'un point noir à

cette distance.

La jeune femme remplit son outre sans s'apercevoir que le groupe se rapprochait discrètement. Leurs murmures avaient cessé, remplacés par de petits chuchotements conspirateurs. Elle était trop occupée à étancher sa soif et à essayer de se rafraîchir, autorisant sa monture à s'éloigner pour aller se reposer à l'ombre d'un if.

Défaisant l'écharpe qui lui ceignait la taille, elle la trempa dans l'eau fraîche afin de se tamponner le visage. Elle laissa le tissu adhérer à sa peau quelques secondes, puis l'enleva et le fit tomber par terre dans un bruit humide, quand une ombre la recouvrit.

— Salut, petite, dit une voix derrière elle.

À l'oreille, Aya reconnut vaguement l'un des hommes qu'elle avait vus en arrivant et perçut instinctivement un changement dans son timbre.

Ce n'était plus le ton badin qu'il employait avec ses amis ni celui aimable et respectueux d'un marchand désireux de vendre ses produits ; ni même celui d'un étranger en quête d'amour. Elle avait repoussé pléthore de ces gens-là au cours de ses nombreux voyages.

Non, cette voix avait quelque chose de tout à fait différent – une tension qui la poussa enfin à se redresser, à sortir de ses pensées et, tardivement, à percevoir un danger.

Serrée par une large ceinture, sa tunique dissimulait le glaive qui lui servait à s'entraîner depuis tant d'années. Ces hommes l'avaient-ils vu saillir lorsqu'elle s'était assise ? Alors qu'elle y portait la main discrètement pour s'assurer qu'il était toujours là, elle songeait à la meilleure façon de gérer la situation : sortir son arme sans attendre et l'utiliser comme moyen de dissuasion pour se poser en menace ? Non, ils prendraient son geste pour un défi. La seule solution était d'attendre qu'ils agissent, puis de dégainer.

Ces individus avaient un chef, celui qui l'avait apostrophée. Il s'approcha encore un peu dans son dos :

— Salut, petite, répéta-t-il.

Elle se leva pour lui faire face ; son nez semblait avoir été cassé, sans jamais se remettre.

— Que puis-je faire pour toi ? demanda-t-elle en surveillant les trois hommes restés en retrait, derrière, qui scrutaient son hongre avec convoitise.

Maudits soient-ils ! Des voleurs de chevaux.

D'un doigt autoritaire, leur chef lui leva le menton pour la forcer à le regarder. Elle le laissa faire pour croiser son regard une seconde et

l'observa avec attention avant de s'écarter.

— Ne t'avise plus de me toucher, le mit-elle en garde calmement.

— C'est très simple, dit-il d'une voix rauque. Toi, tu ne fais pas d'histoire. Nous, on prend ce joli cheval, et peut-être qu'on en restera là.

Sans sa monture, elle n'atteindrait jamais Siwa. Elle ne reverrait jamais sa tante.

— Le problème, c'est que vous ne pouvez pas l'avoir.

Le bandit lui signifiait déjà par ses gestes que la conversation était close.

— Et si tu nous donnais simplement ce que nous voulons ? Ne rends pas les choses compliquées. Nous prendrons bien soin de lui.

La main au menton, Aya fit mine de considérer son aimable proposition, mais réfléchissait en réalité désespérément au moyen de se sortir de ce pétrin. Elle était dos au point d'eau, qu'elle savait profond ; inutile de tenter de fuir par là, et, dans tous les cas...

Elle ne pouvait pas se permettre un tel retard. Non, comprit-elle, elle ne le *voulait* pas. Elle avait suivi un entraînement, après tout, et pas des moindres : celui des Medjaÿ. Un savoir qui lui offrait plusieurs options. Un choix.

— Ah, vraiment ? siffla-t-elle. Je pense plutôt que vous allez vendre ce pauvre animal au premier venu.

Il retroussa les lèvres, révélant des dents noirâtres.

— Ce n'est pas très gentil.

L'homme rapprocha machinalement sa main de l'arme qui pendait à sa hanche.

Ménage tes atouts, se conseilla Aya. *Ne leur montre pas d'emblée tout ce dont tu es capable*. Elle conserva son glaive où il était, caché sous sa tunique.

— Eh bien, allez-y ! le provoqua-t-elle. Voyons si vous arrivez à prendre mon cheval.

Il afficha un grand sourire qui laissa échapper des relents fétides.

— Oui, c'est ce qu'on va voir.

Sur quoi, il se jeta sur elle.

CHAPITRE 55

Lorsqu'il tenta de l'attraper, Aya recula, puis utilisa cet élan non dans la fuite, mais pour se ruer sur son adversaire tout en lui saisissant le bras dans une torsion. Elle entendit avec une certaine satisfaction un hurlement de douleur, puis bascula, afin de ramener son adversaire derrière elle et de l'envoyer dans le bassin, tête la première.

Une riposte parfaitement exécutée. *Dommage que Bayek ne soit pas là pour le voir.* Elle poussa ensuite un sifflement bref, mais strident. Surpris, son cheval s'emballa sur quelques pas, comme elle le lui avait appris, les oreilles plaquées en arrière. Puis il s'arrêta et se retourna, alerte, claquant des dents pour mettre en garde le voleur qui tentait de l'approcher. Malheur à celui qui voudrait poser la main sur lui ! Aya sourit, satisfaite. Les voleurs de chevaux, quant à eux, semblaient fort mécontents.

L'instant d'après, son agresseur hurla :

— Attrapez-la !

Ses trois comparses se précipitèrent aussitôt vers elle. Elle s'élança de côté pour se donner le temps d'évaluer la situation. Le cavalier qu'elle avait aperçu au loin pourrait très bien faire demi-tour. Les bandits étaient trop près : il était temps de leur montrer son épée.

Elle fit volte-face, prête à sortir son arme, mais l'un de ses assaillants s'était révélé plus rapide qu'elle l'avait anticipé et l'attaquait déjà. Retroussant ses lèvres sur des dents cariées, il grogna rageusement. Vu sa ressemblance avec l'homme à qui elle venait de donner un bain forcé, Aya supposa qu'il s'agissait de son frère, probablement impatient de laver l'honneur familial. En admettant qu'une famille de voleurs connaisse cette valeur.

Il bondit sur elle en essayant de l'atteindre de ses doigts aussi acérés que des griffes, mais, fermement campée sur ses pieds, elle se baissa pour échapper à ses mains tendues, puis martela de coups de poing son ventre mou et flasque – *une, deux, une, deux* – avant d'esquiver sur le côté. L'homme s'écroula en haletant bruyamment, à bout de souffle, au moment exact où le deuxième brigand arrivait à leur niveau. Encore accroupie, Aya s'appuya d'une main sur le sable pour pivoter

et faucher d'un coup de pied les jambes de ce nouvel adversaire.

Enfin ! Enfin, elle voyait le résultat de son entraînement. Il ne s'agissait pas d'un vulgaire enchaînement de mouvements : c'était tout un mode de pensée. Elle se sentait sûre d'elle, avisée, puissante ! Pour la première fois de sa vie, elle avait la sensation que ses capacités physiques et sa dextérité étaient à la hauteur de son intelligence. Elle se sentait forte.

Son adversaire s'effondra, l'air abasourdi. Cependant, Aya n'était parvenue qu'à le ralentir, car, même étalé sur le sable, il se démena pour lui attraper la jambe avant qu'elle puisse se relever. Elle lui décocha un second coup de pied qui l'atteignit en pleine figure. Il la relâcha en hurlant. Elle parvint à se relever, mais le voleur l'avait entravée assez longtemps pour donner au troisième homme l'occasion de venir lui enserrer la gorge.

Derrière eux, le chef de bande s'extirpait du bassin, trempé, le visage déformé par une grimace de colère mêlée de haine. Aya sentit deux pouces lui comprimer la trachée et des postillons lui éclabousser les joues. Se laissant tomber, elle se balança en arrière, ramena ses genoux contre elle, puis tendit violemment les jambes vers le haut pour planter ses deux pieds dans le torse de son assaillant. Sa contre-attaque fonctionna à merveille : ils atterrirent tous deux au sol et son cou fut libéré. Sans perdre de temps, elle lui assena deux rapides coups de poing dans la gorge – douce revanche – avant de s'écarter d'une roulade pendant qu'il se tordait de douleur.

En une seconde, elle fut de nouveau sur pied et se précipita vers sa monture avec l'espoir qu'un bon mélange de circonspection, de confusion et de douleur paralyserait suffisamment ses ennemis pour lui permettre d'atteindre le cheval.

Elle y était presque. Elle allait balancer sa jambe par-dessus la croupe de l'animal quand le chef surgit devant l'if, rouge de colère. Il tira une dague de sa ceinture et lâcha une bordée de jurons tandis que le cheval se cabrait et ruait, lui envoyant de la poussière dans la figure. Malgré ses vêtements dégoulinants d'eau et des épaules agitées par sa fureur et sa respiration saccadée, l'homme semblait goûter ce revirement et faisait passer son couteau d'une main à l'autre en invitant la jeune femme à l'attaquer.

— Allez, petite, viens me voir.

Aya risqua un coup d'œil derrière elle – deux des voleurs s'étaient relevés, prêts à revenir à la charge selon la suite des événements –, puis reporta son attention sur le meneur. Elle n'avait toujours pas dégainé son arme, mais peut-être était-il grand temps qu'elle le fasse ;

elle n'avait plus d'autre choix que de tuer. N'était-ce pas d'ailleurs ce que Bayek lui avait toujours dit concernant ce genre de situation ? Éliminer le chef pour se débarrasser de toute la bande ?

Pourtant, malgré ses années d'entraînement et de préparation, malgré la certitude que son ennemi la tuerait sans la moindre hésitation, elle n'avait aucune envie de donner la mort. Confrontée à la cruelle réalité du combat, elle hésita. Elle avait toujours cru qu'on l'entraînait à se battre au seul effet de savoir se défendre et protéger ceux qu'elle aimait. Elle comprenait qu'on lui apprenait à tuer, mais passer à l'acte était... une tout autre histoire.

— Un jour, ce sera peut-être ta seule option, lui avait dit Bayek.

Elle avait espéré que ce jour ne viendrait jamais, tout en le sachant inévitable. L'instant qu'elle redoutait était maintenant arrivé, et la question ne se posait guère : il ne s'agissait pas de tuer pour des raisons idéologiques, ce n'était pas non plus une affaire de vengeance ou d'honneur. Elle devait abattre cet homme pour survivre.

Elle sortit son glaive.

Sa lame était plus longue et redoutable que le couteau de son adversaire, et elle avait très probablement beaucoup plus d'expérience dans son maniement.

— Je sais m'en servir, le prévint-elle en essayant une dernière fois de mettre un terme à cette horrible situation.

— Mais oui, petite, ricana-t-il.

Les autres voleurs étaient toujours sur le qui-vive. Qui sait ce qu'ils pensaient ? Peut-être souhaitaient-ils voir leur chef prévaloir ; peut-être voulaient-ils le voir mordre la poussière et subir la honte de perdre contre une simple femme ; ou peut-être attendaient-ils seulement de connaître la suite.

Elle tuerait, si nécessaire. Sur ce point, elle n'avait plus aucun doute. Elle s'était ressaisie et, se rappelant l'une de ses discussions avec Bayek, avait canalisé sa peur et son appréhension afin de l'utiliser à son avantage.

— Voyons voir ce que tu vauds au combat, se moqua l'homme en changeant encore son couteau de main.

La jeune femme se mit en position. Elle entendit le bruit une seconde avant de voir la flèche : le projectile siffla à son oreille et se planta dans son adversaire, le projetant en arrière. L'espace d'un instant, elle pensa que le trait l'avait touché au torse, puis elle s'aperçut que la pointe avait en réalité transpercé ses vêtements sous l'aisselle et l'avait cloué à l'arbre. Le brigand allait se libérer en tirant d'un coup sec sur

sa tunique, mais une deuxième flèche s'abattit sous son autre bras en se fichant également dans le tronc. Puis une troisième, entre ses jambes.

Aya fit volte-face, imitée par les autres bandits, leurs yeux se braquant sur le cavalier posté près du point d'eau. Malgré le châle qui lui couvrait la tête pour le protéger du soleil, elle discerna des yeux noirs soulignés de khôl. Il avait l'allure d'un voyageur expérimenté et ses talents d'archer ne faisaient aucun doute. Il avait encoché une autre flèche, visant tour à tour le meneur et ses trois hommes de main.

Pendant un moment, nul ne souffla mot.

— Tu es venu la sauver, hein ? le railla le chef en tirant mollement sur sa tunique.

Le nouvel arrivant éclata d'un rire sec.

— N'importe quel idiot verrait que c'est toi que je sauve.

Aya, quant à elle, ne savait trop ce qu'elle ressentait – de la gratitude, du soulagement. Sa première mise à mort était reportée. Décelait-elle une infime trace de déception dans ce flou émotionnel ? On l'avait préparée à porter le coup fatal, après tout. Elle s'était sentie prête à franchir cette étape.

— Bien, fit l'inconnu, il est temps pour vous de choisir, messieurs. Mourir ou partir, c'est à vous de décider.

CHAPITRE 56

Les bandits avaient choisi la seconde option et pris leurs jambes à leur cou, penauds. Tandis qu'ils déguerpissaient, Aya put enfin observer l'étranger de plus près. Il avait ôté son châle, et elle s'efforça de ne pas réagir en découvrant son visage couturé de cicatrices. Ses agresseurs étaient en train de s'évanouir au loin dans l'air troublé par la chaleur quand l'étranger mit pied à terre pour accomplir le même rituel qu'elle : abreuver son cheval, s'asperger et boire, sans manifester la moindre gêne devant son regard scrutateur.

— Tu te demandes si tu dois me remercier, déclara-t-il finalement. Tu te demandes si des remerciements sont vraiment nécessaires et s'ils ne vont pas, d'une certaine manière, constituer l'aveu d'une dette envers moi, dette contre laquelle je te demanderai peut-être un service.

Eh bien, voilà une curieuse entrée en matière.

— Peut-être bien, convint-elle. Quel est ton nom, étranger ?

— Je m'appelle Bion.

— Bion de... ?

Voilà un homme qui ne laisse pas transparaître la moindre émotion, constata-t-elle. Son visage demeura en effet rigoureusement impassible quand il lui répondit. Était-ce de la sérénité ou cachait-il autre chose ?

— Autrefois, Bion du Fayoum. Aujourd'hui, Bion du désert.

— Tu as été dans l'armée ?

— Bien observé. Dans la Garde royale, les *machairophoroi*.

— C'est là que tu as eu ces cicatrices et que tu as appris à manier l'arc ?

— Tout à fait.

Il joignit les mains en coupe et, tout comme elle, les plongea pour chercher l'eau fraîche au fond du bassin, avant de se désaltérer puis de s'asperger les avant-bras et la nuque. Elle avait laissé son écharpe près de la margelle. Voyant l'étranger se frotter le visage avec les mains, elle la ramassa et la lui offrit. Qui que soit cet homme, elle lui devait

au moins cette gentillesse.

Il accepta le foulard en la remerciant d'un signe de tête, puis utilisa le tissu pour poursuivre ses ablutions.

— J'étais même l'un des meilleurs archers de ma compagnie, soulignait-il.

— Pourtant, ton arc paraît neuf, lui fit-elle remarquer quand il eut fini de s'essuyer.

Il s'accroupit. Il souriait, mais semblait totalement dénué d'émotion. Voire étrangement vide. Il tordait son écharpe pour l'essorer en la tendant fermement entre ses mains.

— Tu es très observatrice.

Une pluie de gouttelettes tomba sur le muret tandis que l'homme enroulait les extrémités de l'écharpe autour de ses poings. La situation la mit mal à l'aise, et elle sentit son corps se crispier sans raison.

Alors, il se tourna vers elle.

CHAPITRE 57

Nous avons levé le camp, naturellement. Notre nouveau bivouac se situait entre un segment du fleuve où le courant était assez fort et deux buttes qui nous protégeaient de la rudesse du climat. Nous avons fait de ces mamelons le terrain de notre entraînement matinal ; dans ces moments-là, je m'efforçais de ne pas penser à Aya afin de ne pas me laisser détourner de mon véritable objectif : apprendre pour mieux la rejoindre.

Pourtant, elle me manquait affreusement. Au fil des jours, je devins de plus en plus frustré de ne pas voir se rapprocher le moment de nos retrouvailles. Quant à ce que mon père pensait de mon humeur, je l'ignorais. Quelle que soit son opinion au sujet des décisions d'Aya, il l'avait gardée pour lui et n'avait pas trahi une seule fois sa pensée depuis le départ de mon aimée. Cependant, il me fit travailler plus dur que jamais et m'éprouva sans relâche.

Puis, un jour, la situation atteignit un stade critique. Me dégageant d'une attaque, je reculai de plusieurs pas, refusant de parer. Il était temps de partir. J'avais la ferme intention de rentrer à Siwa, avec ou sans son accord. Agacé par mon comportement, mon père baissa son bras armé.

— Qu'y a-t-il, Bayek ? me demanda-t-il sèchement.

Je dus jeter malgré moi un coup d'œil en direction de Siwa, car, avant même que je lui réponde, il soupira bruyamment.

— Tu n'en as pas encore fini. Ta formation est loin d'être achevée. J'essaie de tout t'apprendre le plus vite possible, mais...

— Loin d'être achevée, père ? lâchai-je en rengainant mon arme. Voilà des années que je m'entraîne jour après jour au sommet des collines sous un soleil de plomb, et, malgré les déplacements, les changements, mon zèle n'a jamais faibli.

— Pourtant, c'est ce qui est en train de se produire. Je le vois.

Soudain, tout devint clair comme de l'eau de roche : je ne serais jamais assez préparé à ses yeux. Et ce n'était pas moi le problème. Il avait peur. Non pour sa propre vie, mais pour la mienne.

— J'ai besoin de revoir Aya et mère, lui expliquai-je.

Je préférais rester simple et honnête, espérant qu'il surmonterait ses inquiétudes.

— Quand tu seras un Medjaï accompli.

— Et quand le deviendrai-je ? dans quelques semaines ? quelques mois ? des années ?

Il désigna la coupure à mon visage, qui n'avait pas encore totalement cicatrisé.

— Quand tu ne seras plus vulnérable à une telle attaque.

Je partis d'un rire méprisant.

— Combien de fois m'avez-vous dit que l'apprentissage d'un Medjaï n'est jamais vraiment terminé ? (J'omis de lui dire qu'Aya avait toujours adhéré à ce principe et avait même approuvé cette maxime paternelle quand je la lui avais rapportée.) Celui qui parvient à entailler son adversaire ne réussira pas forcément à lui porter le coup fatal. Je ne veux plus attendre, père, je veux rentrer à Siwa maintenant. Je veux revoir Aya, j'arriverai peut-être même à la rattraper, avec un peu de chance.

Sur quoi, je me redressai, épaules en arrière, et fixai sur lui un regard luisant de détermination qui, je l'espérais, dissimulait les émotions plus fébriles qui tourbillonnaient en moi. Je l'aimais, mais j'avais aussi de la peine pour lui.

Il leva les yeux au ciel.

— Tu es téméraire, impétueux. Tu te laisses trop guider par tes sentiments et pas assez par ta raison, dit-il en se tapotant successivement le torse, puis la tête.

Je serrai les mâchoires, conscient de mes faiblesses.

— Vous avez raison, et je peux apprendre à me maîtriser. Mais dites-moi, ce ne sont pas ces deux traits de caractère qui m'ont amené à vous ?

Il lâcha un petit rire.

— Certes, et tu as bien failli anéantir mes projets.

— Vos projets ne sont-ils pas de perpétuer la philosophie et la lignée des Medjaï ? (Il se contenta de me regarder, sans confirmer ni infirmer mes propos.) Et ma témérité ne vous a-t-elle pas exaucé ? insistai-je. D'après Aya, vous tolérez notre idylle car vous y voyez notre meilleure chance de donner naissance à un enfant, un futur Medjaï à entraîner ultérieurement. N'a-t-elle pas raison ? Est-ce pour

cela que vous ne l'avez jamais chassée ?

Là encore, ni confirmation ni démenti – rien que ces mêmes yeux impassibles que j'observais depuis si longtemps. Je compris alors qu'Aya nous avait quittés parce que ses sentiments pour sa tante représentaient l'amour dans sa forme la plus pure, et, même si j'aimais indiscutablement mon père, mon amour pour lui n'était pas aussi simple et naturel. Il se manifestait de manière singulière et nébuleuse, et je n'étais plus du tout un enfant. Si je lui vouais un grand respect, son approbation ne constituait plus mon objectif premier.

Le jour du départ d'Aya, j'avais perdu quelque chose de précieux. Quelque chose qui m'importait plus que de gagner le respect de mon père. Je m'en rendais compte, à présent. L'amour qu'Aya avait apporté dans ma vie avait disparu, et je n'étais pas prêt à y renoncer.

À cet instant précis, je sus que j'allais partir. Peut-être n'étais-je pas encore un Medjaÿ, et alors ? J'appartenais à leur lignée et personne ne pouvait m'enlever cela : j'avais des années d'entraînement, une vie entière pour parfaire mon apprentissage. Peut-être, je dis bien peut-être, n'avais-je même pas *besoin* de mon père pour suivre cette voie.

Ma décision était irrévocable.

— Je m'en vais. Voyez-y de l'impétuosité ou de la témérité si vous voulez. Dites-moi que je n'ai pas encore achevé ma formation et je vous croirai sans doute, mais cette vie-là... (j'agitai la main vers les collines, le campement, le fleuve et les terres désolées par-delà) ... ne me suffit plus. Je suis désolé, père. J'aimerais que vous veniez avec moi, mais je partirai quoi qu'il arrive.

Il s'avança et je me crispai malgré moi ; impossible de deviner ses intentions derrière ses yeux impénétrables. Cependant, je finis par y voir une lueur de compréhension teintée de tristesse. Un respect naissant. Sans que je m'en aperçoive, ce sentiment avait germé dans le vide qui nous séparait depuis notre dernière dispute, le matin du départ d'Aya.

— Non, tu n'es pas prêt, confirma-t-il, même si tu n'es plus aussi inexpérimenté que tu l'étais autrefois. Toutefois, ta détermination ne fait aucun doute. Nous rentrerons donc ensemble à Siwa. Peut-être parviendrons-nous à rattraper Aya, et, si nous n'y arrivons pas, tu la reverras une fois là-bas. Faites la paix, tous les deux. Je n'interviendrai pas – ni dans un sens ni dans l'autre.

Il s'écarta, et je découvris dans son regard une certaine douceur que je ne lui connaissais guère.

— Tiens, dit-il en attrapant un sac qu'il apportait toujours à la colline.

D'ordinaire, il en sortait une gourde d'eau, dont il m'offrait une goulée s'il trouvait que je n'avais pas démerité. Cette fois, cependant, il en tira autre chose : un médaillon. Je n'en avais jamais vu de semblable et, pourtant, il me semblait extrêmement familier. Même le poids du bijou, quand mon père me prit la main pour le presser contre ma paume, me donna l'impression de le connaître.

— Seuls les vrais Medjaÿ l'obtiennent, me révéla-t-il. Je tiens à ce que tu l'aies.

Je tins le médaillon sans mot dire, bouche bée. Voilà des années que je cherchais désespérément son approbation et, maintenant que j'avais surmonté ce besoin...

— C'est le vôtre ? demandai-je. Êtes-vous certain de vouloir me le remettre ?

— Tu l'as mérité. J'aurais dû t'en donner l'occasion plus tôt. Je regrette de ne pas avoir eu foi en toi. En vérité, je retrouve en toi l'homme que j'étais autrefois. (Il poussa un lent soupir.) Il m'arrive encore bien trop souvent de ne voir en toi que mon petit garçon.

Cet aveu lui pesait. Je gardai les yeux sur le médaillon qui reposait dans ma main ; même si j'avais effectivement l'impression de l'avoir mérité, je ne parvenais pas encore à refermer les doigts dessus.

— Et pour Aya ? demandai-je.

— Tu n'as pas besoin de ma bénédiction.

— Mais si j'en ressens le besoin ?

Il soupira de nouveau.

— Vous aspirez à des avenir différents, Bayek, je pense que tu le sais. Peut-être seras-tu obligé à un moment de choisir entre Aya et la vie de Medjaÿ. J'espère pour toi que tu ne seras jamais confronté à ce dilemme. Peut-être même décidera-t-elle de rejoindre notre lutte. Quoi qu'il advienne, et pour le bien de l'Égypte, j'espère que vous choisirez judicieusement. Cependant, tu n'as pas à prendre cette décision tout de suite, alors garde ce médaillon que tu as gagné. Tu es un Medjaÿ, désormais.

Je le rangeai dans ma bourse, où il se nicha au milieu des plumes que j'y conservais encore et de mes autres petits souvenirs de voyage.

Mais, dès que je relevai la tête pour répondre à mon père, je découvris un homme tendu, levant la tête pour humer le vent. Ses yeux s'écarquillèrent et sa bouche s'ouvrit sous le coup de la surprise. L'air sembla crépiter.

— Il est ici, m'annonça-t-il.

CHAPITRE 58

Deux choses se produisirent alors en même temps : une flèche siffla dans l'air, et mon père nous plaqua tous deux au sol. Nous roulâmes par terre, mon père me poussant comme un sac de grains sur la pente de la butte. Avisant une tache écarlate à son bras, je compris qu'il avait été touché et que la flèche s'était brisée dans sa chute.

Au pied de la colline, il grogna en saisissant le manche tronqué et tenta de l'extraire de son épaule, mais interrompit très vite ses efforts avec un nouveau grognement de douleur.

— Il utilise des flèches à barbillon, siffla-t-il en grimaçant.

Lorsqu'il me regarda, je remarquai dans ses yeux une lueur que je n'avais vue que deux fois dans ma vie : la nuit où les sbires de Menna avaient attaqué notre maison, et celle où nous avions traqué le tueur sur l'île Éléphantine. Une lueur d'excitation. Il avait attendu ce moment pendant des années. Alors qu'il était plongé dans l'action, ses craintes et ses inquiétudes s'évanouirent.

— Eh bien, il semblerait que notre homme se soit exercé à l'arc depuis notre dernière rencontre. En revanche, son odeur n'a pas changé.

— Vous l'aviez flairé ?

Il me posa une main sur l'épaule.

— Voilà pourquoi il te reste encore beaucoup à apprendre pour devenir un Medjaÿ accompli, Bayek, me taquina-t-il avec un grand sourire, cherchant manifestement à se raccrocher à un terrain familier pour mieux affronter le danger.

— Pouvez-vous marcher ? m'enquis-je rapidement, conscient que notre attaquant s'empresserait de tirer parti de son avantage.

— Marcher, courir, et même brandir ma lame.

Il leva le doigt vers notre camp. Avec leur toile tendue sur de maigres supports, nos deux tentes offraient un piètre refuge, mais elles abritaient nos arcs.

Je ne m'étais pas encore entraîné à détecter l'odeur d'un ennemi dans le vent, mais j'avais grandement amélioré mes compétences d'archer.

Durant mon entraînement, il était apparu que j'avais un talent inné – j'égalais, voire surpassais mon père. À nous deux, nous faisons largement le poids face à notre adversaire.

— Viens, nous devons atteindre le camp avant que le tueur ait le temps de contourner notre position.

Nous nous mîmes à courir, les abris qui recélaient nos arcs et carquois comme une récompense sur la ligne d'arrivée. Quel tableau étrangement paisible que celui de nos quatre chevaux en train de brouter l'herbe qui poussait par ici, sur un sol nourri et enrichi par le fleuve qui s'écoulait à proximité, au pied d'une haute berge abrupte.

Si nous pouvions seulement récupérer nos arcs...

Malheureusement, nous ne les atteignîmes jamais : tandis que nous franchissions à toute allure l'espace qui nous séparait de notre campement, nous entendîmes soudain le martèlement de sabots. Quand je tournai la tête en arrière, je découvris le tueur.

Il était enfin là, l'homme qui nous avait traqués pendant toutes ces années. Bien droit sur son cheval, il bandait son arc avec le parfait équilibre et l'assurance des meilleurs archers nubiens. S'il avait effectivement acquis cette dextérité au cours des seules dernières années, il avait alors appris son art à la perfection. Cette pensée me glaça. L'idée qu'il ait pu passer toutes ces années à notre recherche, que mon père ait eu raison et Aya tort... un nouveau frisson me parcourut.

Il portait un châle rabattu sur sa tête comme une capuche. Il avait un visage buriné et marqué de cicatrices ; ses yeux, noircis au khôl, étaient à la fois vifs et durs. En les observant, je me rendis compte que j'avais souvent été confronté à un regard similaire, face à moi, lors de mon entraînement quotidien.

Soudain, je me souvins de l'étrange expression que j'avais vue sur le visage de mon père quelques jours auparavant, et je compris enfin ce qu'elle signifiait. Mon père avait senti que le tueur et lui étaient semblables. S'il pouvait affirmer que le tueur n'abandonnerait jamais, c'était parce que lui-même aurait agi de la même façon. Il aurait quitté le champ de bataille, réévalué la situation, amélioré sa maîtrise de l'arc afin de surprendre sa proie, continué ses recherches. Il aurait rempli sa mission et, effectivement, le tueur était là, devant nous, déterminé à accomplir la sienne.

Un détail me sauta aux yeux : le tueur portait, nouée autour de son poignet, une écharpe rouge que je reconnus instantanément. Aya !

Je n'eus guère le temps de réagir, car il décocha sa flèche au même

instant.

— Père ! hurlai-je.

Peut-être mon cri d'avertissement lui sauva-t-il la vie, car il plongea aussitôt de côté et, au lieu de lui transpercer le corps, le trait l'atteignit à l'épaule en le projetant au sol.

Par les dieux ! Il avait à présent deux flèches plantées au même endroit. Tout en accourant auprès de lui, je le vis blémir de façon inquiétante. Sa tunique était imbibée de sang des deux côtés. Je songai brusquement que mon père avait peut-être trouvé un adversaire plus fort que lui, et cette pensée éveilla en moi une vague de terreur qui balaya toute mon assurance et mon arrogance juvéniles pour ne laisser qu'un sentiment d'échec.

À genoux près de mon mentor, je vis le cavalier guider sa monture vers la berge en encochant une troisième flèche. Je tirai mon couteau, celui que j'avais l'impression d'avoir acheté une éternité auparavant à Zawty, me relevai et le lançai de toutes mes forces – mon meilleur lancer, incroyable même, étant donné les circonstances. Il prit l'assassin par surprise en se fichant dans son flanc. L'impact le désarçonna ; il tomba en arrière avec son arc et son carquois.

Mon père était parvenu à se mettre à genoux, et tentait de se relever complètement. Lui offrant ma main, je l'entraînai avec moi, épée au poing, tandis que je me précipitais vers l'endroit où l'archer se redressait près de nos tentes. Il leva les yeux et, me voyant arriver, mon père sur les talons, ôta le couteau de son flanc en rejetant son châle du même coup, puis se releva.

Ses cicatrices m'apparurent plus nettement que jamais. Je vis ses dents découvertes, ses yeux froids dénués d'émotion. Sa lame étincelante. Les remous du fleuve qui gargouillait derrière lui. L'écharpe que je connaissais si bien à son poignet.

— Brave Medjaï, dit-il.

La plupart des gens auraient accompagné cette déclaration d'un rictus méprisant, mais cet homme n'afficha que des yeux mouchetés de vide tandis qu'il parlait et pointait son épée sur nous.

Nos lames s'entrechoquèrent dans un fracas métallique qui tinta à mes oreilles. J'avais eu l'audace de croire que la férocité de mon assaut le contraindrait à une position défensive – allant même jusqu'à espérer le prendre au dépourvu. Peine perdue. Il accueillit mon attaque avec une aisance que j'aurais pu trouver impressionnante si je n'avais pas été son adversaire.

— Où est-elle ? vociférai-je avant de me jeter derechef sur lui en

faisant tournoyer ma lame. (Je me rappelai de justesse de veiller à contenir mes émotions, conscient qu'elles pourraient causer ma perte.) Que lui as-tu fait ?

Je vis du coin de l'œil mon père arriver à mon niveau en fronçant les sourcils, confus. Il n'avait pas fait le lien entre l'écharpe et Aya, et ne comprenait donc pas que notre poursuivant nous avait espionnés pendant un certain temps et qu'il avait suivi Aya après son départ.

Et ensuite ? Par les dieux, que lui avait-il fait ?

— Où est-elle ? répétais-je sans crier.

Je voulais qu'il me croie affaibli par l'inquiétude. Cette fausse impression de désarroi pourrait tourner à mon avantage.

— Bayek, ressaisis-toi ! m'intima mon père.

Un mantra qu'il employait durant mon entraînement chaque fois que je me laissais dominer par mon tempérament. Je ne pris pas la peine de lui répondre. Je fus au moins récompensé en voyant la tunique du tueur rougir, comme celle de mon père. La plaie que je lui avais infligée saignerait abondamment ; si je parvenais à prolonger le combat assez longtemps, peut-être finirait-il par s'affaiblir et se fatiguer. Il perdrait alors l'avantage de sa supériorité et peut-être pourrais-je même espérer prévaloir.

Tout à coup, je ne fus plus seul contre lui. Mon père avait rejoint le combat et s'était rué sur le tueur, leurs épées se heurtant bruyamment dans une succession de coups impétueux : deux guerriers aussi experts l'un que l'autre, chacun guettant chez son adversaire la moindre faille, se défendant avant de repasser à l'offensive.

Mon père était épuisé et perdait autant de sang que le tueur. Les deux hommes ne possédaient qu'un temps limité avant de s'effondrer à cause de leurs blessures ; à ce moment-là, ainsi que mon père et moi le décidâmes sans avoir besoin de nous concerter, je pourrais me charger d'achever notre adversaire.

Malheureusement, ce dernier l'avait parfaitement compris lui-même, et savait qu'il ne pouvait pas se permettre de laisser ses ennemis dicter le rythme du combat. Il me força donc à y participer, repoussant mon père par de grands coups violents. Un homme ordinaire aurait eu recours à d'amples mouvements pour exécuter des attaques aussi puissantes, mais le tueur semblait produire le même effet grâce à de petits moulinets. De l'autre main, il tenait toujours ma dague, souillée de son propre sang ; si je m'avançais pour tenter de briser ses défenses, il l'utilisait pour m'éloigner.

Je sentis la frustration me gagner et la réprimai impitoyablement.

Nous étions deux contre un ! Le combat aurait dû être bref et brutal, pourtant nous ne parvenions pas à le mettre en porte-à-faux – à surmonter sa force, sa détermination et son indéniable talent. Mon père et moi étions des protecteurs ; notre ennemi, un maître assassin, un tueur sans âme, rien de plus.

Je regardai mon père, vis l'effort tordre son visage pâle et tiré, décelai le doute dans ses yeux.

Soudain, la situation bascula : le tueur parvint à m'entailler. Tandis que je me jetais sur lui, berné par une feinte – bêtise que je ne commettrais plus –, il utilisa contre moi mon manque d'expérience sur le terrain, faisant jouer sa dague sous les va-et-vient de mon épée et, d'un coup net, m'infligea une estafilade qui me fit reculer d'un pas chancelant en m'agrippant le ventre de ma main libre. Puis il me blessa au bras. Et encore, et encore.

Notre affrontement connut alors une brève accalmie, durant laquelle nous nous regardâmes en chiens de faïence, à bout de souffle et maculés de sang.

— Qui te paie ? L'Ordre ? demanda mon père à notre ennemi. Nous pouvons négocier un meilleur prix.

Je n'aimais pas cette démarche. Elle revenait à admettre que notre adversaire nous surpassait. D'un autre côté, un excès d'orgueil pouvait facilement précipiter notre chute, et soudoyer simplement un ennemi pouvait se révéler fort pratique. Du moins, si l'on était raisonnablement sûr de ne pas se réveiller un jour avec un poignard dans le cœur à cause d'un tel marché.

— Je ne suis pas motivé par l'argent, Medjaÿ, répondit stoïquement le tueur.

— C'est donc une question de principe. Peut-être tes idéaux sont-ils plus étroitement liés à ceux des Medjaÿ que tu le penses.

— Ou peut-être n'en ai-je aucun.

Lorsque le tueur posa le regard sur moi, je repensai aussitôt à Aya. J'allais l'interroger à son sujet, mais mon père reprit la parole :

— Ta mission est de me tuer, n'est-ce pas ?

— Ma mission est d'éteindre la lignée des Medjaÿ.

Il nous livra cet aveu sans hésitation, confiant d'être proche de son but, certain que nous étions condamnés.

— Jamais tu n'y parviendras. On ne peut tuer une idée.

— Mon employeur n'est pas de cet avis. Votre appartenance à une

lignée est votre faille.

J'eus malgré moi la sensation qu'il avait raison sur ce point. Le combat reprit dans un flou de métal brutal et rapide. La tunique de mon père était totalement maculée de sang. De nous trois, il était le plus gravement blessé, mais je sentais la chaleur de mon propre sang sous ma ceinture ; à chaque mouvement, j'imaginai ma plaie s'ouvrir comme une bouche sur mon ventre pour vomir un nouveau flot écarlate qui coulait ensuite vers mes jambes, le long de mes cuisses, puis dans mes bottes, baignant mes orteils.

De son côté, notre adversaire ne semblait pas épargné non plus, ravalant sa douleur derrière ses yeux froids, refusant d'y céder. Était-il gravement blessé ? Difficile à dire. Il attaquait sans relâche, sans pitié. Nous étions face à un homme qui avait traqué ses proies des années durant ; il n'était guère disposé à renoncer. Il avançait inexorablement, implacable, impitoyable, et, quand il parvint à toucher de nouveau mon père, l'issue parut inévitable.

Je vis mon père tituber – lui, l'homme que je n'aurais jamais cru voir un jour subir de revers. Ses yeux, qui brillaient d'excitation quelques instants auparavant, étaient à présent assombris par la certitude d'une défaite inéluctable. Une peur non pas de la douleur ou de la mort, même s'il allait probablement goûter aux deux, mais de l'échec. La terreur de perdre un être cher. Je finirais plus tard par comprendre que, lorsqu'il leva son épée comme pour attaquer de nouveau, il le fit sans aucun espoir de triompher. Son seul espoir désormais était de tenter de me sauver.

En le voyant si faible, en repensant à Aya, je sentis monter en moi une rage qui éclipsa tout le reste. Un besoin de vengeance. L'envie furieuse de faire connaître ma douleur à ce fantôme de malheur – d'anéantir son monde comme il détruisait le mien.

Mon père le comprit. Même dans les affres de la débâcle, il fut capable d'analyser la situation et de réagir, juste au moment où je tentai ma chance en me lançant dans une attaque chaotique qui se serait inévitablement soldée par ma mort. Dans un grognement qui canalisait ses dernières forces, il me percuta de côté pour me pousser dans le fleuve. J'agitai les bras, puis heurtai l'eau dans un claquement sonore et m'enfonçai dans un tourbillon de bulles avant de refaire surface pour avaler une précieuse goulée d'air.

Le fleuve avait un puissant débit et était étonnamment profond. J'empoignai un bouquet de joncs pour empêcher le courant de m'emporter, mais ils cédèrent et me restèrent dans la main. Je tentai désespérément d'en attraper d'autres et trouvai enfin prise afin de résister, pour le moment du moins, à la force du cours d'eau. Au

même instant, je sentis un voile de ténèbres s'abattre sur moi, menaçant de me submerger. Ma blessure me lancina de plus belle. Lorsque je levai les yeux vers la berge, je vis avec horreur le tueur se dresser devant Sabu, sa lame étinceler, et mon père tomber à genoux avant de se jeter de côté. L'assassin leva ensuite son épée et l'abattit violemment, clouant mon père au sol.

Puis l'obscurité m'engloutit. Mes doigts crispés se détendirent, lâchèrent les joncs, et je fus emporté, laissant derrière moi tout ce que j'avais été.

La dernière chose que je vis avant de sombrer dans l'inconscience fut la souillure vermeille de mon propre sang mêlée aux eaux du fleuve. Ma dernière pensée, quant à elle, fut pour le père que je venais tout juste d'apprendre à connaître.

CHAPITRE 59

Aya n'avait aucune envie de faire son entrée dans le village en plein jour, soumise aux regards inquisiteurs des passants. Ainsi, ce ne fut pas un hasard si elle arriva à la nuit tombée en vue du lieu qu'elle avait la sensation d'avoir quitté une éternité auparavant.

Sans grande surprise, rien n'avait changé. Juchée sur son cheval, elle regarda le vieux village se dessiner au loin, souriant presque à l'idée de retrouver son foyer. Partout ailleurs, l'Égypte se transformait ; la plupart des discussions qu'elle avait eues avec Bayek tournaient autour des changements qui affectaient leur pays. Siwa, en revanche, avait résisté à ce raz-de-marée. L'oasis s'étendait devant elle, baignée dans la lumière opaline de la lune. Par-delà se dressait la bourgade même : la forteresse, les temples, les souvenirs...

Un lieu ancré dans son passé, représenté par Bayek et sa tante Herit, mais qui symbolisait également un avenir qui, comme elle en avait à présent la conviction, ne lui correspondait pas. Elle s'imaginait bien s'y attarder quelques années, malgré tout. Au côté de Bayek, très certainement. Mais pas jusqu'à la fin de sa vie.

Le village était calme quand elle arriva, ses habitants plongés dans un sommeil profond. Elle ne put s'empêcher de jeter un coup d'œil à la maison d'enfance de Bayek, se demandant comment se portait Ahmose et se promettant de lui rendre visite. Elle passerait voir Rabiah, aussi. Une rencontre qui devrait être intéressante.

Dans les rues sombres régnait un silence que seul troublait le bruit des sabots de son cheval. Lorsqu'elle atteignit la maison de sa tante, son ancien foyer, elle retint son souffle en prenant soudain conscience que son voyage s'achevait enfin. Elle se surprit à rester immobile sur sa monture pendant quelques instants, essayant de se faire à cette idée pour dominer les vagues de souvenirs qui l'assaillaient. Mais aussi l'inquiétude d'être arrivée trop tard pour voir sa tante.

La fatigue de son périple l'écrasa d'un coup. Elle sentit ses épaules s'affaïsser, sa tête pencher au milieu de ses tresses qui pendouillaient tandis qu'elle rassemblait ses forces et son courage, se répétant qu'elle devait aller jusqu'au bout.

Puis, après une longue inspiration résolue, elle mit pied à terre, récupéra sa sacoche, la jeta par-dessus son épaule et s'approcha de la porte d'entrée.

Là, elle remarqua immédiatement que quelque chose clochait.

Les fleurs ! Voilà ce qui avait changé. Sa tante avait pour habitude d'en orner la façade de sa maison. D'ailleurs, l'image de Herit revenant du marché avec un panier rempli de fruits et de fleurs était si profondément imprimée dans sa mémoire que, lorsque Aya se tourna pour observer la rue, la silhouette de sa tante sembla se superposer au décor malgré l'obscurité.

À présent, le mur extérieur était complètement nu, et semblait même quelque peu négligé. Avait-il toujours été ainsi ou avait-elle imaginé sa surface parfaitement peinte et égayée tous les jours de fleurs éclatantes ? Elle tendit le doigt, gratta une écaille de peinture.

L'autre problème était l'odeur ; ce coup-ci, elle avait la certitude que sa mémoire n'était pas en cause. Elle n'était pas associée à son enfance. C'était...

Par les dieux, qu'est-ce que cela pouvait bien être ? Lorsqu'elle poussa la fine porte sur le côté pour pénétrer dans son ancienne maison, la puanteur lui agressa les narines, la forçant à plaquer une main sur sa bouche et à chercher instinctivement son écharpe avant de se souvenir qu'elle l'avait offerte à Bion, au point d'eau.

Les réflexions que suscitait cette curieuse rencontre furent très vite chassées par la pestilence. Veillant à adopter une respiration superficielle, elle s'avança, aussi prudemment et discrètement que possible. Des encensoirs se ravivèrent subitement et des volutes de fumée huileuse s'élevèrent alors dans la pièce, répandant cette odeur écœurante. Ce détail mis à part, la maison semblait vide.

Elle éteignit les encensoirs, inutiles en l'absence de sa tante – pourquoi en garder allumés si Herit était morte ? –, et tenta vainement de ne pas tenir compte de l'inquiétude qui la rongea. Jadis, elle se serait sans doute précipitée dans la rue pour tambouriner à la porte d'un voisin et exiger de savoir où était sa tante. Elle serait passée pour une folle hystérique et aurait été l'objet de tous les commérages : « Avez-vous vu Aya, la nièce de Herit ? À peine rentrée de voyage, voilà qu'elle se met à crier à tout bout de champ... ! »

La nouvelle Aya était plus mesurée. Ainsi, elle retourna calmement dans la rue, soulagée d'échapper à la touffeur quasi oppressante de la demeure, puis se dirigea vers la droite pour gagner la maison voisine ; celle de Nefru, la meilleure amie de sa tante.

— Il y a quelqu'un ? appela-t-elle doucement à la porte avant de reculer brusquement.

Cette même odeur, tout aussi âcre, voire plus. Presque insoutenable.

— Oui ? fit une voix, celle de Nefru, d'après ses souvenirs. Entre, étrangère.

— Nefru ? demanda Aya pour confirmer son impression.

Une main sur le nez et la bouche, elle franchit le seuil de la maison juste au moment où sa propriétaire apparaissait dans l'encadrement de la chambre. Une lanterne apparut.

— Aya ? C'est toi ? s'enquit Nefru en s'avancant dans la pièce principale.

Elle leva la lanterne plus haut de manière à s'éclairer elle-même.

Et, en découvrant ce visage familial, le premier depuis tant d'années, Aya étouffa une exclamation, car son apparition raviva aussitôt un monde de souvenirs d'enfance. C'était bien Nefru, la voisine de Herit : petite, un peu rondelette, avec des joues rouges qui saillaient légèrement quand elle souriait – autrement dit, tout le temps. Un trait qu'elle partageait avec sa meilleure amie, car, de mémoire, les deux femmes riaient sans cesse.

— Est-ce vraiment toi ?

Nefru semblait presque émue aux larmes. Elle avait toujours adoré Aya, et cette dernière le lui avait bien rendu. À présent qu'elles se tenaient face à face, réunies par de tristes circonstances, l'émotion prit le dessus et des larmes troublèrent la vue d'Aya tandis que Nefru s'approchait pour la prendre dans ses bras.

— Oh, mon enfant ! Herit sera tellement...

Aya sentit son espoir renaître.

— Elle est vivante ? Où est-elle ?

— Eh bien, là, dans ma chambre, répondit Nefru en désignant la pièce derrière elle. Je l'ai accueillie chez moi pour mieux m'occuper d'elle.

— Son état s'est-il amélioré ?

— Elle tient bon, mon enfant, elle s'accroche. Le médecin et moi-même faisons tout notre possible.

— De quoi souffre-t-elle ?

— D'une vilaine toux. Le médecin dit que des démons la possèdent et que ce sont eux qui la font tousser.

Aya examina les lieux, dubitative.

— Et c'est le médecin qui insiste pour que tu mettes tous ces encensoirs ici ?

Nefru hocha la tête solennellement.

— D'après lui, ils vont chasser les démons. Nous en gardons aussi dans la maison de Herit, au cas où ils y rôderaient encore.

Eh bien, ils sont éteints maintenant, pensa Aya. Elle se garda cependant de le dire, préférant demander :

— Puis-je la voir ?

— Bien sûr, mon enfant, mais chaque chose en son temps : elle se repose en ce moment. Elle dort, les dieux soient loués, et elle n'en a pas souvent eu l'occasion depuis quelque temps, tu sais, donc je préférerais ne pas la déranger tout de suite. Tu peux jeter un coup d'œil dans la chambre, en revanche. Regarde par toi-même.

Lorsque Aya eut constaté de ses propres yeux que sa tante était simplement endormie, Nefru la mena à une table qui laissa la jeune femme muette. Dans son souvenir, ce meuble était beaucoup plus imposant.

— Comment vas-tu ? s'enquit Nefru en se contorsionnant légèrement pour prendre place sur l'un des tabourets, avant d'inviter Aya à s'asseoir d'un signe de la main. As-tu ramené ton jeune soupirant avec toi ? As-tu des nouvelles du protecteur du village ? J'ai tant de questions à te poser. Depuis quand es-tu rentrée ? As-tu déjà revu quelqu'un d'autre ? Bon nombre des habitants t'assailliront de questions, je peux te l'assurer, alors tu ferais mieux de t'habituer à y répondre. (Elle lui donna un petit coup de coude affectueux qu'elle accompagna d'un clin d'œil complice.) Et de veiller à toujours leur servir la même version.

La dernière fois qu'Aya avait pris le thé avec Nefru, elle était encore adolescente. À présent, elle était une femme. Tout ce qu'elle avait traversé – ces « aventures », comme Bayek et elle les appelaient autrefois – l'avait métamorphosée. Elle n'avait plus rien à voir avec la jeune fille qui avait quitté Siwa. Pourtant, à papoter avec Nefru, elle retrouva un peu de l'enfant qu'elle était jadis. Leur conversation lui permit de renouer avec la garçonne curieuse et malicieuse dont Nefru se souvenait. Aya lui raconta donc toute son histoire. Ou plutôt, une version allégée qui passait sous silence certains des détails les plus inquiétants ainsi que l'existence des Medjaÿ et de l'Ordre. Elle l'informa en revanche que Bayek était resté dans le désert pour s'entraîner avec son père afin de devenir à son tour le protecteur de la ville.

— Ne peut-il pas apprendre son métier ici ?

Aya se mordit la lèvre avec nervosité ; elle ne tranquilliserait guère Nefru en lui faisant part des années passées à vivre dans la crainte d'affronter un assassin, de ses doutes, du refus obstiné de Sabu de rentrer à Siwa.

— Euh... c'est compliqué, lui offrit-elle finalement.

Malgré la faible luminosité, elle remarqua que la vieille femme la scrutait intensément.

— Vous seriez-vous disputés tous les deux, par hasard ?

Aya baissa la tête. Elle savait qu'elle aurait du mal à en parler. Tout ce temps à essayer de ne pas penser à Bayek durant son voyage, à se persuader qu'il comprenait réellement son point de vue, que tout irait bien une fois qu'ils auraient eu l'occasion de s'asseoir pour en parler tranquillement – elle ne put se résoudre à pleurer devant Nefru. Néanmoins, elle se surprit à acquiescer, espérant que cette réponse la satisferait. Oh non ! Voilà que sa lèvre inférieure tremblait à présent. L'instant d'après, elle se retrouva blottie dans les bras de la vieille femme et se serra contre elle pour se réconforter.

— Il me manque, Nefru, il me manque tellement.

Je m'inquiète pour lui, aurait-elle voulu dire en réalité. J'ai peur de m'être trompée et que le tueur soit réellement à sa poursuite.

— Allons, mon enfant, tout ira bien...

Aya finit par se ressaisir et se racla la gorge, puis se leva.

— Je vais dormir chez Herit pendant mon séjour. (Quant à savoir combien de temps elle comptait rester, le sujet ne fut pas abordé.) Quand le médecin a-t-il prévu de repasser ?

— Il a dit qu'il reviendrait dans deux jours.

— Je vois. Eh bien, en attendant, nous allons nous débarrasser de ces encensoirs.

— Oh, mon enfant, es-tu bien sûre de ce que tu fais ?

— L'odeur est exécrable, Nefru. Comment arrives-tu à la supporter ?

Elle secoua la tête en fronçant le nez tandis que la vieille femme sourcillait, confuse.

— Mais Aya, le médecin a dit que la fumée chassera la cause de son mal.

— Eh bien, je ne suis pas médecin, mais l'atmosphère est irrespirable,

et je ne vois pas ce que cette fumée peut avoir de bénéfique pour qui que ce soit. Nous allons retirer ces encensoirs, point final.

Aya chancela, encore étourdie par la fatigue et les relents nauséabonds de l'encens. Nefru tendit les bras pour la retenir, puis lui offrit un grand sourire.

— Des larmes, puis des ordres. Il n'y a aucun doute là-dessus, mon enfant, tu es de retour.

CHAPITRE 60

Au réveil de Herit le matin suivant, les trois femmes pleurèrent de nouveau. Quelques heures plus tard, Aya raconta à sa tante la même histoire que la veille, puis envoya Nefru chercher des provisions, sachant pertinemment que son récit se fraierait un chemin dans les rues de Siwa : Nefru adorait les ragots. Herit, toujours aussi perspicace, avait deviné sa dispute avec Bayek. Aya trouva du réconfort dans l'étreinte de sa tante, mais aussi dans sa confiance en l'avenir ; d'après elle, les jeunes gens dramatisaient tout et les choses s'arrangeraient avec le temps. La tendresse de sa tante renvoya Aya à son enfance, dont nul tueur et nulle idéologie antique ne venaient souiller le souvenir.

Elle décida qu'elle préférerait ça. Là, tout de suite, elle penchait pour le passé plutôt que pour le présent, et de loin.

Peu après, Nefru revint et entra dans la pièce où Herit était étendue. Aya s'occupait d'elle. Elle avait décroché les tentures qui couvraient les fenêtres – comment les démons étaient censés s'échapper dans ces conditions, Aya l'ignorait – pour laisser l'air frais emporter les derniers remugles de l'huile aux plantes prescrite par le médecin.

— Eh bien ! lança Nefru à Herit. Tu as déjà l'air d'aller mieux.

Elle reporta son attention sur Aya, insistant pour qu'elle s'approche de la fenêtre et pour la regarder « à la vraie lumière du soleil pour la première fois depuis les dieux savent quand ». Se sentant un peu mieux, Herit s'était redressée ; Aya se laissa dévisager par les deux vieilles femmes.

— Elle est pas mignonne, Herit ? lança Nefru.

— Ça, oui. Comme sa mère...

— Et sa tante, ajouta Aya avec un sourire.

— Eh bien..., dit Nefru, s'avançant pour la scruter.

Les vieilles joues rougeâtres s'approchèrent tant qu'Aya put voir les capillaires rompus de Nefru pendant qu'elle l'inspectait.

— Tu as le teint pâle, mon enfant... C'est très bien de nous donner des

conseils, mais, vu la situation, tu devrais prendre soin de toi avant tout.

C'était vrai. Dans le désert, Aya s'était sentie mal en point. Elle balaya l'inquiétude de Nefru, mais, en vérité, elle se trouvait encore nauséuse ; sûrement un reste de cette horrible huile.

L'odeur, et la nervosité. Après tout, elle s'était appuyée sur les talentueux ragots de Nefru pour atténuer le coup que lui portait son retour à Siwa. Au moins, elle pourrait marcher dans les rues. Mais cela voulait aussi dire qu'Ahmose, la mère de Bayek, attendrait sa visite, et que laisser passer trop de temps avant d'aller la voir serait considéré comme irrespectueux. Il n'y avait aucun doute : il fallait le faire, et mieux valait ne pas tarder.

Lorsque Nefru et Herit eurent fini leur inspection, Aya quitta la relative sécurité de la demeure de Nefru et descendit dans les rues de Siwa.

La vue de la ville baignée de soleil n'arrangea en rien la situation de ses nerfs, pas plus que l'arrêt des passants en pleine rue juste pour la regarder. Puis, soudain, devant elle, se tenait son ami d'enfance : Hepzefa.

Là où Nefru et Herit avaient visiblement été épargnées par les années, Hepzefa avait grandi.

En le regardant sourire, debout en face d'elle, les bras ouverts, elle se rappela Bayek. Pendant une seconde, ce souvenir impromptu menaça de gâcher leurs retrouvailles. Puis les deux amis furent dans les bras l'un de l'autre, et Aya lutta une fois de plus contre les larmes – de joie, cette fois-ci.

Elle raconta son histoire à son vieil ami, promettant de donner plus de détails par la suite.

— Quoi de neuf à Siwa ? s'enquit-elle, et Hepzefa haussa les épaules en riant comme s'il n'y avait rien à dire, comme si la vie suivait son cours.

Il lui dit que Sennefer voudrait la voir, et elle promit de prendre du temps pour eux deux. Mais avant...

Elle pointa le menton vers la maison où elle se rendait, plus loin dans la rue. Menaçante comme l'antre d'une lionne.

— Comment elle va ? Tu le sais ?

— Ahmose ? demanda Hepzefa. Comme d'habitude. Soit elle te mène la vie dure, soit elle reste dans son coin. Tant que les nouvelles que tu dois lui apporter sont bonnes, je dirais que ça ira.

Aya n'en était pas certaine.

Après avoir promis de revenir voir Hepzefa, Aya poursuivit son chemin et remonta le sentier jusqu'à la maison de Bayek.

Si Aya avait des souvenirs partout dans Siwa, cette demeure-là était l'exception. Sabu n'avait jamais approuvé sa relation avec Bayek et elle allait rarement là-bas, sauf pour siffler le code qui faisait apparaître Bayek. Ahmose, cependant, n'avait jamais montré d'animosité envers elle. La plupart du temps, elle souriait et la saluait de la main avant que Bayek la rejoigne.

Mais Aya était là, prête à faire ce qu'elle n'avait jamais osé : toquer à la porte.

— Entre, dit une voix depuis l'intérieur. Je me demandais combien de temps ça te prendrait.

Aya serra les dents, obéit et aperçut Ahmose attendant sur son tabouret, raide comme un piquet, lèvres pincées. Comme Nefru et Herit, elle semblait préservée malgré le temps écoulé – même si sa maison bien rangée était un peu plus vide.

— Tu ne les as pas ramenés, j'imagine ? demanda Ahmose sans même offrir de siège à Aya.

Elle jaugea sa visiteuse de la tête aux pieds, amicale sans être accueillante.

— Non, répondit Aya.

Ahmose accepta la nouvelle, même si elle connaissait déjà la réponse. Peut-être devait-elle l'entendre des lèvres d'Aya.

— Comment vont-ils ? demanda-t-elle enfin.

— Ils vont bien. Comme d'habitude.

Ahmose s'offusqua.

— Vraiment ? Ce n'est pas ce que je veux entendre. Et si tu me disais la vérité ?

Aya redressa les épaules, pas sûre de savoir comment réagir. Elle se souvenait qu'Ahmose était formidable, mais sa franchise la prit de court. Elle avait raison, cependant. Ahmose était séparée de sa famille depuis trop longtemps pour se contenter d'une telle réponse. Cette prise de conscience la laissa interdite, démunie.

Heureusement, la vieille femme lui sourit.

— Je suis désolée, dit-elle. J'espérais juste que... Tu sais très bien ce

que j'espérais. (Elle se leva, traversa la pièce et prit Aya dans ses bras avec affection.) Aya, ma chérie, tu as l'air encore plus belle et forte que quand tu es partie. Je ne peux pas te dire combien il est bon de te revoir, après toutes ces années.

Enfin, elle lui proposa un siège et l'invita à commencer son récit.

— Et, s'il te plaît, ne me dis pas qu'ils vont comme d'habitude.

— Ce n'est pas le cas, Ahmose. Tes deux hommes sont devenus père et fils.

C'était la vérité, après tout.

— Il a mûri, j'imagine ?

— Il s'entraîne pour devenir un Medjaï.

Aya ne fut pas surprise de l'absence de réaction d'Ahmose, mais le regard amusé de cette dernière la troubla.

— Oh, non, ma chérie, je ne parlais pas de Bayek...

Aaah. De nouveau, Aya raconta son histoire, cette fois-ci en laissant moins de choses de côté.

CHAPITRE 61

Après Ahmose, Aya alla voir Rabiah. Elle traversa le village, se soumettant une fois de plus aux regards curieux, aux murmures dissimulés derrière une main, aux salutations qu'elle repoussait en expliquant qu'elle avait des affaires importantes à mener.

— Bonjour, ma fille, dit Rabiah.

— Ne me dis pas que tu t'attendais à me voir, répondit Aya qui, malgré la chaleur de l'accueil qu'on lui réservait, commençait à en avoir assez de jouer les revenantes. Qu'est-ce qui t'a fait penser que je pourrais venir à ta rencontre ?

Rabiah haussa les épaules.

— Tu dois avoir des questions.

— Les questions que j'aurais pu avoir ont toutes eu leur réponse, affirma-t-elle en pointant le pouce derrière son épaule.

— Vraiment ?

— D'accord, concéda Aya. Peut-être que j'aimerais en avoir quelques-unes de ta part. Par exemple : tu penses vraiment que Sabu est parti à cause de Menna ?

— Je ne sais pas. Je savais que c'était dangereux et rien d'autre. C'est tout ce que Sabu m'a dit.

Aya la dévisagea, puis décida qu'elle disait la vérité. Ou plutôt, qu'elle ne cherchait pas à lui mentir par omission.

— Donc ? la pressa Rabiah. Est-ce que Sabu a été appelé pour se charger de Menna ?

— Non, mais Bayek et moi avons fait comme tu as dit : nous sommes allés voir les Nubiens. Eux se sont chargés de Menna.

À ces mots, Rabiah se pencha en arrière, inclina la tête et regarda le plafond. Ses yeux s'embrumèrent tandis qu'un fardeau désertait ses épaules, emporté par une vague de soulagement.

— Alors c'est fini.

— Pour Menna, oui.

— Et les Nubiens ? s'enquit Rabiah. (Elle concentra de nouveau son attention sur Aya et se rappela soudain les bonnes manières, comme Ahmose un peu plus tôt.) Ma fille, assieds-toi. Tu veux de l'eau ? du vin ?

— J'ai assez bu pour la journée, merci, refusa Aya.

— Alors, poursuis. Les Nubiens ?

Rabiah écouta attentivement les nouvelles de Khensa, de Seti, de Neka et du reste de la tribu. Quand elle apprit qu'ils avaient été décimés par la guerre contre Menna, elle eut l'air peinée. Elle se reprit pour s'enquérir de Khensa.

— Il y en a peu comme elle, affirma-t-elle.

— On lui doit beaucoup.

— Et où sont-ils maintenant ?

— Il a fallu qu'on se sépare. Je sais qu'ils ont prévu de quitter leur demeure thébaine ; les dieux seuls savent à quel point ils en rêvaient. Ils doivent voyager, à présent. J'imagine qu'on entendra parler d'eux au moment opportun.

— Menna n'est vraiment pas la raison du départ de Sabu ?

— Non.

— Alors, quelle est-elle ? demanda Rabiah avec précaution. Quel était le danger ?

— Une menace planait sur les Medjaÿ, répondit Aya. Connais-tu l'Ordre, à Alexandrie ?

— J'ai entendu parler d'eux, admit Rabiah.

— On dirait bien qu'ils traquent les Medjaÿ.

— Je vois.

— Tu n'as rien à répondre à ça ?

Rabiah haussa les épaules.

— Que veux-tu que je dise ?

Aya se leva, exaspérée mais pensive.

— Tu savais pour eux, Rabiah ? Tu savais que ça arriverait ? demanda-t-elle, anticipant la réaction de son interlocutrice.

Elle se demanda à quel point elle devait se mettre en colère d'avoir été utilisée comme instrument de quelque grand dessein. Rabiah l'observa avec attention, puis éclata d'un rire sec.

— Tu ressembles à Ahmose, Aya. Elle m'accuse toujours d'en savoir plus que je n'en sais vraiment, énonça-t-elle en agitant la main. Comme si j'avais toujours des atouts dans ma manche.

Aya haussa un sourcil, plutôt d'accord avec Ahmose, pour le coup. Après tout, l'accusation n'était pas infondée : Rabiah en savait souvent plus que les autres.

— Penses-tu que je vois l'avenir ? poursuivit la vieille femme. Si seulement. Malheureusement, non, je ne dispose pas de tels dons. J'ai simplement le désir de maintenir les voies des Medjaÿ telles qu'elles sont, et je sais que cela implique de protéger ces temples.

— Les temples sont gardés.

— Pas par des Medjaÿ. Cette ville a besoin de son protecteur. Elle a besoin de Sabu. De Bayek.

— En ce moment, on dirait qu'elle n'a ni l'un ni l'autre.

Aya pouvait être particulièrement brutale, mais Rabiah semblait avoir l'habitude d'un tel traitement. Aya se rappela d'Ahmose et de ses propres voyages – comment elle avait grandi et changé depuis sa dernière journée à Siwa.

Rabiah hocha la tête, lui concédant ce point. Mais elle ajouta :

— L'un ou l'autre reviendra. Ou les deux, même.

— Comment peux-tu en être si sûre ?

— Que Sabu reviendra ? Je ne le suis pas. Mais Bayek ? Oh, il reviendra. Parce que tu es là.

— Je suis un appât, c'est ça ?

Rabiah leva les bras au plafond en signe de frustration.

— Encore ! Comment pourrais-je contrôler ta présence ici, mon enfant ? Tu es venue de ton plein gré. Je suis contente d'être une déesse manipulatrice à tes yeux, mais, à la vérité, tu te trompes.

— C'est sorti comme ça, soupira Aya, soudain lasse.

Les années passées à fuir avaient laissé leur marque, et les précautions qui étaient d'usage ailleurs étaient déplacées ici, dans la petite et paisible Siwa.

À présent, elle ressentait un nauséabond mélange d'émotions qu'elle ne parvenait pas à démêler : écœurement, dégoût, indignation, frustration, anxiété. Elle sortit de chez Rabiah en chancelant, omettant les courtoisies habituelles. Elle manqua de chuter dans la rue. La vieille femme l'appela, inquiète, jusqu'à ce qu'Aya lui fasse signe de s'en aller, prétextant la fatigue.

Lors de son trajet de retour, elle se sentit de plus en plus mal. Elle se souvint de l'attaque à l'oasis, du moment où elle avait su qu'elle devrait tuer pour se défendre. Elle se remémora ce moment-là, juste avant que les flèches du cavalier fassent mouche. Soudain, elle tituba et chercha un muret pour s'y reposer. Le monde tournait autour d'elle. Elle se demanda si ce qui lui retournait l'estomac, ces vertiges qui menaçaient de la mettre à genoux, n'était pas dû à son manque de contrôle de la situation. Elle avait détesté ça quand elle voyageait avec Bayek et son père, et elle le détestait encore. Elle entendit quelqu'un prononcer son nom, regarda par-delà le muret pour apercevoir une silhouette – elle pensa brièvement qu'il pouvait s'agir du tueur. Ce n'était que son vieil ami Sennefer. Elle n'avait pas l'énergie de s'arrêter pour parler, et lui lança donc un mince sourire en secouant la tête, soucieuse de le dépasser pour rentrer au plus vite.

Enfin, elle arriva et manqua de tomber à l'intérieur. Elle voulait s'allonger, désespérément. La pièce était plongée dans la pénombre, Aya était désorientée. Ses membres cotonneux tremblaient sous le coup de la tempête d'émotions, si bien qu'il lui fallut une longue seconde pour se rendre compte qu'il y avait quelqu'un d'autre dans la maison. Un homme, debout.

— Bayek, souffla-t-elle.

Mais il ne s'agissait pas de Bayek.

C'était Bion, l'homme du point d'eau.

Que faisait-il là ?

Elle eut un haut-le-cœur. L'air avait une odeur étrange, et sa vision se troublait. Le monde tournoyait autour d'elle. L'homme s'avança vers elle, tenant à la main un tissu rouge. *Mon écharpe*, pensa-t-elle. *Oh, parfait. Mon écharpe me manquait.* Ses pieds lâchèrent ; elle vit le sol se rapprocher, sentit des bras puissants l'agripper.

Puis plus rien.

CHAPITRE 62

Le combat était fini, Bayek emporté par le courant. Sabu reposait sur le sol poussiéreux. Agenouillé, tête baissée, épuisé et endolori, Bion écoutait...

Rien.

Le silence. Pas même le cri des oiseaux qui tournaient au-dessus de sa tête. Même le flot du sang dans ses tempes s'était calmé. Le corps de Sabu reposait à ses pieds, ce qui signifiait que sa mission allait se terminer.

Les meurtres allaient bientôt cesser.

Et il pourrait rentrer chez lui.

Pourtant, il entendit quelque chose. Ça provenait de Sabu... Le son de sa respiration difficile. De sa poitrine jaillissait l'épée de Bion. Le tueur n'avait pas pris de risque : il avait cloué le Medjaÿ au sol comme un papillon. Une écume sanglante s'échappait de sa bouche. Ses yeux semblaient avoir du mal à faire le point sur Bion, comme s'il essayait de discerner le visage de son meurtrier avant de trépasser.

Souffrant lui aussi de sa blessure au flanc, Bion réajusta sa position pour se pencher sur le Medjaÿ avec une grimace de douleur.

— Ton nom, demanda Sabu d'une voix éteinte.

Bion hocha la tête, comme pour conférer au vaincu la dignité qui lui revenait.

— Mon nom est Bion, lui apprit-il. Je suis envoyé par l'Ordre pour vous tuer, toi et ta lignée, mandaté par un officiel, Raia. Tu le connais ?

Sabu secoua la tête, ravivant la douleur. Il cligna des yeux pour récupérer et, lorsqu'il les rouvrit, son regard, moins trouble, se posa sur Bion. Le tueur n'y vit ni colère ni haine ; seulement une tristesse qui faisait écho à la sienne. Sabu en avait-il assez de toutes ces morts, lui aussi ? Une part de lui accueillait-elle ce passage de vie à trépas comme une délivrance ?

— Où est-il ? demanda Sabu.

— Ailleurs.

— Mort ? parvint-il à dire.

Le tueur écarta les bras.

— Qui sait ?

— C'est un garçon très fort, articula Sabu avec un sourire triste.

— Tu l'as bien formé, Medjaÿ, répondit Bion avant d'écarter une mèche des yeux de Sabu. Je vous ai regardés. Je t'ai vu lui donner le médaillon. Tu as senti que son éducation était terminée, je le sais. Tu lui as permis de revêtir l'habit des Medjaÿ.

— Je l'ai condamné à mort, hein ? demanda Sabu.

Bion secoua la tête.

— Non, j'ai bien peur que ça n'ait été décidé avant ça. L'Ordre d'Alexandrie a décrété que les Medjaÿ et leur descendance devaient être exterminés. Lorsque mon travail sera fini, seuls vos partisans ou des menteurs porteront le nom de Medjaÿ. L'Ordre n'aura plus rien à craindre. Sa domination sera sans appel.

— Et ça te convient ?

Bion haussa les épaules ; ce simple geste le fit grimacer de douleur.

— Non, ça ne me convient pas. Je ne fais rien sinon exécuter les ordres de mon maître. Je tue. C'est tout. J'ai tué tes amis. J'ai tué ton maître Hemon et son garçon, Sabestet, expliqua-t-il en désignant l'épée qui maintenait Sabu au sol. Je t'ai porté le coup de grâce, et bientôt je tuerai ton fils pour accomplir ma mission. Rien de cela ne me « convient ». C'est seulement ce que je fais.

— Il faudra que tu le trouves d'abord, ricana Sabu. Ce ne sera pas une tâche facile.

Bion avait vu Bayek se faire emporter par le fleuve, mais il en savait plus que Sabu ne le pensait. Il savait que, si Bayek était en vie, il irait à Siwa.

Cela dit, il n'y avait aucune raison de l'avouer à Sabu. Il laisserait l'homme nourrir de faux espoirs tandis qu'il glissait vers l'au-delà ; il le laisserait se présenter aux dieux avec la foi pour compagne. Bion ne précisa pas qu'il devait récupérer le dernier médaillon et l'apporter à Raia pour accomplir sa mission. Sabu avait assez de choses à affronter : il devait vivre ses derniers instants.

À la place, Bion l'encensa :

— Tu as été un adversaire digne et puissant, Medjaÿ. Un grand guerrier. Je suis sûr que tu n'as pas besoin de moi pour le savoir.

Présente cette vérité aux dieux. Sache que tu as servi ton credo, ta famille et ta... (Il allait dire « ville », mais se retint.) Tu t'es bien acquitté de ta mission. Tu as raison, Medjaÿ, je pourrais ne jamais trouver ton fils. Tu peux emporter avec toi cette consolation : tu as rendu mon travail bien plus épuisant qu'il aurait dû l'être. Adieu.

Sur ces mots, il se rassit sur ses talons, et, en signe de respect, décida d'attendre la mort de Sabu avant de s'occuper de ses propres blessures.

Le Medjaÿ mit longtemps à mourir. Enfin, ses paupières s'abattirent une ultime fois, un dernier souffle s'échappa de sa bouche et sa tête tomba sur le côté.

Bion s'assura que le Medjaÿ était bien mort avant de récupérer son épée. Il laissa la carcasse aux charognards, et pansa ses blessures avant de reprendre les rênes de son cheval. Il partit en direction de Siwa.

CHAPITRE 63

Combien de temps avais-je dérivé ? Je n'en avais aucune idée.

Dans quel état étais-je quand ce vieux couple me tira de l'eau ? Je n'en avais aucune idée non plus.

Tout ce que je savais, c'était que j'étais étendu sur une natte et que, pourtant, le sol sous moi paraissait instable, comme si... Oui, j'avais raison. Le sol tanguait.

Je me sentis désorienté pendant quelques instants, puis une douleur accablante remonta de mon bras et de mon ventre, chaque élançant me rappelant sa lame luisant au soleil. Je pensai à ses yeux noircis au khôl, aux cicatrices sur son visage semblables à des asticots. Je pensai à l'écharpe rouge et j'essayai de me redresser, en vain, cloué à ma couche par l'atroce douleur qui me traversait de part en part.

Aya resta dans mes pensées, bien ancrée, pendant que je luttai contre les étourdissements qui m'empêchaient de penser – et de comprendre où je me trouvais. Puis je me rappelai mon père, si tard que j'en eus presque honte. Je me remémorai la scène dont j'avais été témoin tandis que j'étais emporté, exsangue, par le fleuve, loin du champ de bataille. Une épée dressée, presque belle sous les reflets du soleil, plongeant dans le corps de mon père.

Son inquiétude toute paternelle l'avait poussé à retarder la fin de mon entraînement de Medjaÿ. Cela avait creusé un fossé entre nous ; une distance que j'avais eu du mal à franchir, ces dernières années. Au fond, je suppose que c'est aussi pour cette raison que nous n'avions pas su nous apprécier en tant qu'amis ; mais nous étions enfin devenus père et fils, et il m'avait appris à être un Medjaÿ. Nous avions l'intention de revenir à Siwa ensemble – j'y aurais pris le rôle de protecteur de la ville, et sans doute aurions-nous alors pu nous rapprocher. Qui sait ? Peut-être me trompais-je.

Une chose était certaine : je ne le découvrirais jamais.

Où était le médaillon qu'il m'avait donné ? Je n'en étais pas certain, mais ça n'avait pas d'importance : j'étais le dernier Medjaÿ.

C'est moi qui donnerais à ce mot sa signification, désormais. À travers

le chagrin, cette pensée éclaircissait mes idées et donnait un sens à mon existence.

Après un certain temps, je me rendis compte d'une présence dans... Je n'appellerais pas ça une pièce, plutôt un espace. Quoi qu'il en soit, je n'étais pas seul. Je levai la tête pour regarder au-delà de la natte et aperçus un homme.

**Pour télécharger plus d'ebooks
gratuitement et légalement, veuillez
visiter notre site : www.bookys.me**

— Bonjour, me salua-t-il.

Il avança dans la lumière. À mon grand soulagement, il ne s'agissait pas du tueur. Cet homme était beaucoup plus vieux, et il se tenait légèrement voûté – j'imagine que cette posture est naturelle quand on vit sur un bateau. Il portait une tunique blanche, et ses cheveux étaient retenus par un bandeau blanc qui lui ceignait le front. Juste à sa gauche, il y avait une femme que je supposai – à raison – être son épouse. Elle semblait réticente et soucieuse à la fois ; quand mes yeux se posèrent sur elle, elle adressa un signe à son mari pour qu'il fasse les présentations. Nehi et Ana étaient propriétaires et résidents de l'esquif dans lequel je me trouvais, qu'ils utilisaient comme bateau de pêche et de transport de marchandises le long du fleuve.

— Tu te sens mieux ? demanda la femme.

Comme celle de son mari, la voix d'Ana était douce et rassurante. Elle me rappelait celle de ma propre mère lorsqu'elle se voulait réconfortante, et cette pensée suffit à me donner le mal du pays ; une souffrance bien plus terrible que mes blessures.

— Où suis-je ? demandai-je.

Ils me l'expliquèrent. Ils voyageaient vers le nord – c'est-à-dire vers chez moi – quand ils m'avaient trouvé dans l'eau, grièvement blessé.

— Tu avais l'air de sortir d'une guerre, jeune homme, expliqua Nehi.

— On était certains que tu étais mort, ajouta Ana.

— On t'a soigné comme on a pu. Pas que tu nous doives quoi que ce soit, bien sûr, s'empressa d'ajouter Nehi. On ne te demandera rien.

— Je ne vous en remercierai jamais assez.

Je demandai combien de temps j'avais passé ici ; ils échangèrent un

regard, grimacèrent, puis haussèrent les épaules.

— Pas trop longtemps. Seulement quatre nuits, m'informa Nehi.

J'essayai de digérer l'information. Cela voulait dire que le tueur, où qu'il soit, avait quatre nuits d'avance sur moi.

— Si vous allez vers le nord et que vous m'acceptez avec vous, je resterais bien. C'est aussi ma destination.

— Qu'est-ce qui t'y attend ?

— Ma ville natale. Et la femme que j'aime. (Je m'interrompis pour éviter de mentionner le nom des Medjaÿ, qui aurait pu les mettre en danger.) Ma vie.

J'espérais que ces réponses n'étaient pas contradictoires, mais cela n'aurait rien changé : je devais me rendre à Siwa.

CHAPITRE 64

— Je voulais juste te rendre ton écharpe, déclara Bion lorsque Aya se réveilla. Tu es tombée.

Elle attendit un moment pour reprendre ses esprits : n'importe quelle femme se méfierait d'un homme entré dans sa maison sans invitation. L'étrange odeur avait disparu.

— Ta voisine m'a dit que tu rentrerais bientôt, dit-il. Elle m'a suggéré de t'attendre ici.

Aya s'était lentement redressée, testant son équilibre, ne voulant pas se sentir désavantagée.

— Ma tante..., commença-t-elle.

— Oui, admit-il avec un hochement de tête, j'ai parlé avec Nefru. (Les lèvres de l'homme se pincèrent, mais son regard ne changea pas d'expression.) J'ai évoqué notre rencontre, à l'oasis. Elle m'a tout dit.

Aya sourit prudemment et se recomposa un visage serein, cachant son trouble du mieux qu'elle pouvait.

Pourquoi voulait-elle éviter la compagnie de cet homme ? Elle savait qu'elle n'avait rien à craindre de lui. D'un autre côté, il dégageait un je-ne-sais-quoi de pas net ; quelque chose qui la mettait mal à l'aise. Elle ne pouvait s'empêcher de se demander si les voleurs de chevaux l'avaient trouvée parce qu'on leur avait indiqué sa présence. Quelqu'un qui l'aurait suivie jusqu'au point d'eau, puis jusqu'à Siwa.

— Combien de temps j'ai...

— Quelques instants. Je t'ai rattrapée, puis allongée pour te donner de l'eau, répondit l'homme en indiquant une cruche posée sur un tabouret. Tu es revenue à toi avant que j'aie besoin d'aller chercher de l'aide.

Rien n'avait changé de place, nota Aya en regardant la cruche et les alentours. Elle prit une autre inspiration, comme pour calmer ses sens. Toujours aucune odeur. *Reste normale, insignifiante*, se rappela-t-elle. *Laisse-le penser que tu ne te doutes de rien*. Elle pouvait avoir tort. Ou raison.

— Je suis contente qu'on n'en soit pas arrivés là. Je n'ai pas envie de causer du souci à ma tante ou à Nefru. Oh, mais attends, quand as-tu parlé à Nefru ?

— C'était pendant ton absence, tu allais voir... (Il prit un air pensif, mais cela semblait faux.) ... la mère de quelqu'un. C'était la mère de Bayek ?

— Quelque chose comme ça, répondit-elle avec méfiance avant de passer devant lui.

Il n'avait aucune raison de lui parler de Bayek. Sauf si cela servait ses intérêts. Aya se força à rester calme, calcula les possibilités. Il était certes douteux, mais était-ce le tueur pour autant ?

— Je vais voir ma tante.

Il s'était levé, lui aussi, et s'était précipité pour lui bloquer le passage. Quelle coïncidence.

— Tu penses vraiment sortir alors que tu ne te sens pas bien ? J'ai entendu les médecins dire que les démons de la maladie se mêlent entre eux.

— Je suis sûre que ça ira, répliqua-t-elle d'un ton détaché, le contournant comme on aurait contourné un étranger, sans paraître menacée. Je dois voir si elle se porte bien.

Une inspection attentive lui révéla qu'il semblait mal à l'aise.

— Dans ce cas, je devrais peut-être partir.

Oui. Oui, je préférerais que tu partes.

— Non, non, bien sûr que non, répondit-elle rapidement.

S'il s'agissait du tueur ou d'un de ses sbires, elle voulait le garder en vue.

— Reste. Je te suis très reconnaissante de m'avoir aidée quand ces hommes m'ont attaquée, et tu peux rester tant que tu veux. Allez, je sors voir ma tante. Je reviens dans un moment. Nous pourrions manger, après ça ? Je suis curieuse d'en apprendre plus sur toi.

L'espace d'un instant, une expression étrange déforma les traits de son interlocuteur – infime, mais bien présente.

— Merci, émit-il pour toute réponse.

Elle inclina la tête pour s'échapper de la maison de sa tante, avalant une longue goulée de l'air du dehors, et cligna des yeux dans la lumière reflétée par les murs passés à la chaux. Son regard s'arrêta sur le temple, comme s'il l'appelait. Elle aurait tant aimé que Bayek soit là. Elle se serait même contentée de la présence de son père. Elle

tourna à droite et allait se précipiter dans la maison de Nefru lorsqu'elle s'arrêta. Et si sa tante était en danger ? D'un autre côté, l'étranger avait déjà parlé à son amie. S'il était dangereux, il était trop tard pour la tenir à distance.

— Nefru, dit-elle doucement devant la porte, tu es là ?

La vieille femme apparut.

— Tu as un invité, indiqua-t-elle avec insistance.

Aya la conduisit gentiment à l'intérieur, loin des fenêtres ouvertes et des possibles oreilles indiscretes.

— Tu lui as parlé.

Nefru hocha la tête.

— Il avait l'air sympathique. Tu ne m'avais pas dit ce qui t'était arrivé avec ces voleurs ! la taquina-t-elle, non sans l'inspecter comme si des blessures invisibles allaient apparaître.

— Que t'a-t-il demandé ? l'interrogea Aya.

Nefru hocha de nouveau la tête et leva les yeux au ciel.

— Eh bien, il était sacrément curieux. Il voulait savoir tout ce qu'il y avait à savoir sur toi et Bayek, sur ta tante, sur le père de Bayek...

— Tout, alors ? l'interrompit Aya.

— Oh, oui, à peu près tout.

Et tu lui as raconté, hein ? Aya prit une inspiration rapide, contenant sa frustration comme elle le pouvait.

Même ici elle sentait sa présence, comme s'il écoutait à travers les murs – bien que ce soit hautement improbable.

Bien entendu, tu lui as tout raconté. Tu ne sais pas ce que tu as fait.

Elle alla voir Herit et partit. Elle tomba sur Bion dans la rue ; il quittait la maison d'à côté, ce qui la surprit. Elle camoufla son étonnement avec un geste tout féminin : elle posa une main sur le cœur avec un petit gloussement.

— Salutations, lança-t-il, lui adressant un sourire.

Plus elle le regardait, plus elle le trouvait creux. Il inclina le menton, regarda derrière elle, et Aya suivit son regard pour voir Nefru se diriger vers l'intérieur de sa maison en leur adressant un geste de la main.

— Tu as appris tout ce que tu voulais ? lui demanda-t-il.

Son sourire, figé et maîtrisé, n'affectait jamais son regard.

— Oui, merci.

Elle feignit de tituber légèrement, le souvenir de son angoisse encore frais dans sa mémoire.

— Si tu n’as rien contre, je vais retourner m’allonger. (Elle passa une main sur son front.) Je me sens encore un peu faible à cause de tout à l’heure. Peut-être qu’on pourrait manger un morceau, plus tard.

— Pas de problème. En attendant, je crois que je vais déambuler dans le village, répondit-il en pointant les hauteurs. Vos temples sont célèbres.

— Oui.

Leurs chemins se séparèrent. Quand elle commença à partir, il se pencha vers elle ; elle dut combattre son instinct qui lui criait de s’écarter.

— J’imagine que tu n’as pas dit à Nefru ou à ta tante que tu ne te sentais pas bien ?

Elle secoua la tête, mais se demanda pourquoi il tenait à son silence. Et, lorsqu’elle rentra chez elle, une intuition la poussa à regarder par la porte. Son regard alla droit vers Bion qui remontait la rue – mais pas vers le temple. Et, s’il n’allait pas au temple, il ne pouvait se rendre qu’à un endroit.

La maison de Bayek.

CHAPITRE 65

J'étais triste de quitter Nehi et Ana. Rester avec eux me donnait l'impression d'être enroulé dans un châle, et pas n'importe lequel : un de ceux de ma mère. Je m'étais habitué au rythme nocturne du bateau. Quand je m'étais senti mieux, j'avais passé mes journées assis sur le pont, contemplant les affaires du Nil. J'appréciais de nouveau toutes les facettes de ce fleuve qui m'avait enchanté dès que j'avais posé les yeux sur lui, alors que je n'étais qu'un jeune inexpérimenté lancé à la recherche de son père. Je m'entraînais, aussi, mais subtilement : le bateau mettait mon équilibre au défi. Nehi et Ana m'apprirent plus qu'ils ne le pensaient, lorsque l'eau était agitée par les vagues et que je peinais à garder pied sur le bois mouillé du pont.

Mais le temps passa, et il me fallut partir. Ils me manqueraient, certes, mais j'étais impatient de me remettre en route. Je leur dis adieu avec affection, les remerciai de m'avoir soigné, et leur assurai qu'il y aurait toujours une place pour eux à Siwa ; s'ils s'y rendaient, ils devaient demander le protecteur de la ville pour me trouver.

— Nous sommes impatients de rencontrer cette Aya dont tu parles tant, expliqua Ana.

— Oui, répondis-je, en espérant que mon visage ne trahissait pas ma crainte.

Celle qu'Aya soit tombée aux mains du tueur.

J'achetai un cheval auprès d'une caravane locale dès que j'en eus l'occasion, dépensant la majeure partie de mes économies. Au début de mon voyage dans le désert, mes pensées s'attardèrent sur le tueur qui portait l'écharpe d'Aya. L'image était funeste, et me hantait la nuit. L'avait-il tué ?

Arrivé à un campement, je demandai à un marchand depuis combien de temps il était là.

— Jour et nuit, depuis plus de sept étés.

— Tu dois voir la plupart des gens qui passent par ici.

— C'est sûr.

— Tu as vu une fille, une femme ? Une qui aurait voyagé pendant des jours et des jours. Elle porte ses cheveux tressés, des écharpes à la ceinture, des brassards de protection. Très belle.

— Oui, j'ai vu une fille qui correspond à ta description. Elle m'a acheté du pain.

— Elle n'aurait pas dit se diriger vers Siwa, par hasard ?

— Eh bien, si.

Une vague de soulagement m'envahit. Je m'apprêtais à partir, mais fus retenu par un mauvais pressentiment.

— Je cherche quelqu'un d'autre, peut-être l'avez-vous aperçu aussi ?

Je lui décrivis le tueur. Lorsque le marchand m'expliqua que cet homme était aussi passé par le campement, toujours en direction de Siwa, un frisson me parcourut l'échine. L'instant d'après, j'étais sur mon cheval, redoublant d'efforts pour rentrer chez moi.

CHAPITRE 66

Bion était revenu, et était assis en tailleur sur le sol, sa tunique étirée sur ses cuisses, un gobelet de vin entre les mains. À côté de lui était posée une assiette parsemée de miettes de pain. En face, Aya, qui l'avait attentivement regardé manger en faisant mine d'observer le sol. Elle avait décidé que cette façon de se nourrir venait soit d'une vie passée dans l'armée, soit d'une vie nomade. Seul son entraînement avec Bayek pouvait lui révéler les signes presque invisibles de cette économie de mouvements, comme il lui avait permis d'observer les cals de quelqu'un qui porte une épée, et non un arc.

Elle savait très peu de chose sur l'étranger au visage bardé de cicatrices qui était maintenant son hôte. Il semblait avoir tout découvert sur elle, mais rien donné en retour. En soi, cela en disait long. Elle était sûre qu'il s'agissait du tueur. Qui attendait Bayek, après l'avoir trouvée.

Elle traversa la pièce, ramassa son assiette et versa un peu plus de vin dans son gobelet. Ensuite, elle tira un tabouret de l'autre côté de la pièce pour mettre un peu de distance entre eux, et elle s'assit en attrapant son propre verre.

— Alors, quelle est ton histoire ? demanda-t-elle. Pourquoi ne t'es-tu jamais installé ?

Une question que n'importe quelle jeune femme poserait pour obtenir des ragots, surtout dans une ville aussi petite que Siwa. Les habitudes de Nefru étaient faciles à adopter, et lui permettaient de jauger l'étranger sans se faire remarquer.

— Qui sait ? Des années passées dans la Garde royale, je suppose. Jeune, j'ai vécu et travaillé à Alexandrie, je devais protéger les riches et les puissants.

À l'évocation de la grande ville, Aya se redressa un peu.

— Mes parents vivent là-bas, à Alexandrie, indiqua-t-elle. J'y ai vécu toute jeune avant de venir habiter ici avec ma tante.

À l'évocation de ses parents, elle laissa la joie filtrer sur son visage et balayer la méfiance qu'elle tentait de cacher. Une autre façon de noyer

le poisson.

Tu dois déjà savoir tout ça, songea-t-elle.

Et, en effet, il hochait la tête, un peu comme s'il se faisait confirmer le fait au lieu de le découvrir.

— J'aimerais bien y retourner, un jour, conclut-elle.

Il ne posa pas de question. Ne s'étendit pas sur le sujet.

— Ah, ça, c'est quelque chose que je ne veux jamais faire, remarqua-t-il. C'est une vie que je suis plus qu'heureux de laisser derrière moi.

— Nous sommes très différents, toi et moi, répondit-elle, scrutant ses traits alors qu'elle s'aventurait sur un terrain glissant.

Un autre hochement de tête.

— C'est sûr. Sauf en un point très important.

— Oh ? Lequel ? demanda-t-elle avec précaution.

Elle n'aimait pas le regard qui revint sur le visage de l'étranger. Comme s'il n'y avait rien derrière ses yeux – le néant.

— Tu te souviens de ce jour, au point d'eau, quand tu m'as complimenté sur mes compétences d'archer alors que mon arc avait l'air neuf ?

— Oui.

— J'ai menti quand j'ai dit que j'étais le meilleur archer de ma compagnie.

— Je vois, souffla-t-elle.

Les yeux d'Aya s'arrêtèrent sur la porte ; elle se demanda si elle devait s'enfuir avant qu'il puisse l'en empêcher.

— Je suppose que la question est : « Pourquoi t'es-tu senti obligé de me mentir ? »

Il se mordit la lèvre.

— Je n'ai jamais été doué à l'arc. Mon commandant, Raia, se moquait souvent de mes mauvaises performances.

— Tu avais honte ?

— Ce n'est pas quelque chose dont on peut être fier, en tant que membre des *machairophoroi*.

Aya sentit son ventre se crisper : il savait qu'elle savait. Leurs mots étaient acérés comme des lames, et le sang pouvait couler n'importe quand. Cependant, elle se tint tranquille. S'il avait voulu lui faire du

mal, il l'aurait déjà fait.

Elle avait eu raison, chez Rabiah. Elle était un *appât*.

— Tu vois, je me suis mis à l'arc récemment, disait-il. Je pense que la vanité m'a poussé à le garder secret.

— Il n'y a pas de mal à ça.

Tant qu'il parlait, tant qu'il était immobile, il n'essayait pas de la tuer. Quiconque approchait la maison pourrait l'entendre et saurait.

— Personne, et surtout pas moi, ne t'aurait jugé pour ce genre de brouille. Ton apparition au point d'eau a été bienvenue, crois-moi.

— Tu n'avais pas vraiment besoin de mon aide. J'ai vu que tu étais efficace au combat. Je me suis demandé où tu avais appris ces techniques, et je me le demande encore.

— Mon... Mon ami Bayek voulait que je puisse me défendre seule pendant mes voyages. C'est lui qui me les a apprises.

— Un savoir que tu arrives parfaitement à mettre en pratique. Et il est où, ce Bayek ?

— Tu as demandé la même chose à Nefru. Tu connais la réponse. Je ne comprends pas pourquoi tu me poses la question, maintenant.

Il écarta les bras, comme s'il ne voulait pas émettre de réponse ferme. Le regard vide, il consentit à Aya un maigre sourire. Une entente tacite : ils avaient tous deux percé l'autre à jour. Elle crut discerner une lueur de respect, mais refusa de croire que cela voulait dire quoi que ce soit. L'homme tuait parce qu'il le pouvait. Tout autre sentiment lui était étranger. Si on lui en donnait l'occasion, il tuerait Bayek, puis il la tuerait, et sûrement Nefru, Herit et Ahmose après elle, juste pour ne pas laisser de traces.

— Cette chose que nous avons en commun, lui rappela-t-elle. Tu allais en parler...

— Tu as remarqué, répondit-il en acquiesçant. Tu as vu que mon arc était neuf ; je crois me souvenir de t'avoir complimentée. Moi aussi, je suis observateur.

Les yeux d'Aya restaient rivés sur lui, même si elle mesurait mentalement la distance entre elle et la porte. Le poids du tabouret sur lequel elle était assise. La vitesse à laquelle elle pourrait le lancer sur Bion pour gagner du temps.

— Pourquoi j'ai l'impression que tu as une idée en tête ?

— C'est le moins qu'on puisse dire...

Elle déglutit, se prépara mentalement. L'ambiance était électrique. Elle

cacha la lueur d'espoir derrière sa peur, laissa celle-ci s'accumuler un peu. Il voulait parler. Elle le ferait parler jusqu'à ce que le soleil cesse de se lever, s'il le fallait.

— Allez, dis-moi. C'est ce que tu entendais depuis le début, hein ? Qu'est-ce que tu as observé en moi que tu tiens tant à partager ?

— Très bien, répondit-il. Je vais te le dire.

Et il arrêta son regard sur elle. Ces yeux sombres semblaient vouloir la transpercer...

CHAPITRE 67

Je chevauchai plus vite que jamais, pressant mon cheval en lui promettant de l'eau, de l'avoine et tout ce qu'il pourrait vouloir s'il m'aidait à arriver à Siwa à temps.

La nuit tomba ; nous étions toujours au galop, homme et monture, et chaque seconde m'emplissait de terreur : mon destrier pouvait trébucher, chuter, et nous projeter tous deux dans la poussière.

Qui aurait été à blâmer ? Aurait-ce été la faute du pauvre cheval malmené par son nouveau propriétaire, épuisé, l'écume aux lèvres, forcé à galoper dans la pénombre de la fin de journée ? Ou aurait-ce été la faute du cavalier ? La faute d'un homme au bord de la folie, désespéré ; un homme avec une mission ?

Enfin, l'oasis de Siwa apparut, baignée par la lumière de la lune. Je pressai une dernière fois ma monture pour qu'elle accélère, lui promettant toutes sortes de trésors, et...

Elle chut. D'épuisement, ou à cause d'un mauvais pas. Ses pattes avant se dérochèrent sous elle. Son corps se propulsa vers l'avant. Nous fûmes au sol.

Je restai allongé un moment, grognant de douleur. Puis je roulai pour m'examiner, mais, à mon grand soulagement, je ne décelai aucune plaie. La bête peina à se remettre sur pied, mais finit par se relever. À part sa tête baissée, elle n'avait rien. Je l'avais poussée à bout, mais elle m'avait récompensé en m'amenant jusqu'ici.

Je pouvais courir sur la distance qui restait.

— Merci, merci, haletai-je en hissant mon paquetage sur mes épaules.

Je pris mon épée et mon arc, les accrochai à mon dos, puis m'élançai vers l'oasis. Au-dessus de moi, la colline de Siwa, la forteresse et les temples, impérieux. Je pris le sentier qui menait au village, ralenti mais déterminé.

Je n'avais pas le temps de m'arrêter pour réfléchir. Je ne pensais qu'à Aya, et c'était vers chez elle que je courais. Mon souffle était court, mes membres plus lourds que je le croyais possible, et je traçais mon chemin dans ces rues que je connaissais si bien, mais que je n'avais

jamais parcourues avec autant d'urgence et de détermination.

Enfin, j'y étais : la maison de sa tante. Je l'avais vue pour la dernière fois la nuit où j'avais quitté Siwa. Y parvenir me fit remonter le temps, mais je n'étais pas d'humeur à savourer l'instant. Je devais réfléchir, être malin – n'était-ce pas ce que mon père m'avait toujours seriné ? *Sois prudent. Réfléchis. Planifie.*

Je me plongeai dans les ombres projetées par les maisons d'en face pour reprendre mon souffle. En silence, je déposai mon paquetage, les yeux rivés sur la maison de Herit. Le bâtiment s'était délabré depuis la dernière fois que je l'avais vu. Je cherchai mon épée de la main, agrippai la poignée de mon couteau, rassuré par leur présence, puis je traversai la rue en courant. Sur le seuil, je m'arrêtai, tendis l'oreille – pour entendre quoi, je n'en avais aucune idée. Aucun son ne provenait de l'intérieur. Mais la maison semblait occupée : il y avait une moustiquaire devant la porte, des tentures à la fenêtre. Impossible de faire le tour et de passer par l'arrière. Il faudrait que je rentre par la porte principale, que cela me plaise ou non. Après une grande inspiration, je me glissai à l'intérieur.

De l'obscurité. Du silence.

En observant la pièce, je remarquai quelque chose sur la table : deux gobelets que je levai près de mes yeux. Ils avaient été utilisés récemment ; ils étaient encore humides. À l'odorat, je décelai des traces de vin. Était-ce Aya et sa tante ? me demandai-je. Herit avait guéri, peut-être ? Le marchand à qui j'avais parlé s'était-il trompé ?

Je concentrai mon attention sur les couchages. Je connaissais l'agencement de la maison. Il n'y avait qu'une zone où dormir, et il était probable qu'Aya la partage avec sa tante. Je restai planté là un moment, me demandant quoi faire. D'un côté, espionner dans la chambre serait très mal vu ; de l'autre, Aya pouvait se trouver juste là. Aya, qui me manquait depuis si longtemps.

Bon. Je pris une profonde inspiration, jetai un regard rapide du côté de la porte, vers la chambre.

Elle était vide.

Je jetai un nouveau coup d'œil. Toujours vide. Toute l'impatience que j'avais pu ressentir s'était muée en inquiétude. Aya était là sans être là. Où se trouvait-elle ?

Une idée me vint et je me ruai à l'extérieur, prenant bien moins de précautions. À côté de chez Herit vivait sa meilleure amie, Nefru. Elle n'allait pas apprécier d'être réveillée, mais les circonstances l'exigeaient. Juste avant que j'entre, j'entendis des voix à l'intérieur.

Nefru, Herit et... Aya.

J'oubliai toute manière et toute contenance. J'oubliai même le tueur et la vengeance de la mort de mon père. Et je hurlai. Le nom d'Aya surgissant de mes lèvres, j'entrai chez Nefru. Ce n'était pas la plus élégante des arrivées, mais j'avais cessé de m'en préoccuper : tout ce que je voulais, c'était la voir, et la scène qui s'offrit à moi m'était plus précieuse que l'eau, la nourriture ou même l'air. Aya se leva de son siège, sa mâchoire tomba, sa surprise se transforma en une autre expression plus proche de mes propres sentiments : la joie.

J'entendis leurs voix. Nefru disait :

— Par les dieux, ma petite, il est venu.

Herit acquiesçait. Mais ce n'était que bruit de fond, même pas une distraction ; Aya et moi nous pressâmes l'un contre l'autre à la vitesse de l'eau qui ferme le sillage d'un navire.

— Tu m'as tellement manqué, disait-elle entre deux baisers.

Elle avait pris mon visage entre ses mains et me couvrait de ses attentions, acceptant les miennes en retour. Derrière nous, Nefru et Herit roucoulaient, s'extasiaient : « Ah, l'amour fou des jeunes gens ! » et « C'est pas mignon ? » Comme si nous étions de jeunes tourtereaux, des enfants qui échangeaient des baisers timides et chastes, plutôt qu'un couple prêt à devenir mari et femme. Un couple dont la séparation, je m'en rendis compte, avait ressemblé à un deuil.

— Je croyais que je ne te verrais plus jamais, émis-je entre deux respirations.

Le sourire légèrement sardonique que je connaissais bien était revenu.

— Rabiah m'a dit que je te reverrais.

— J'aimerais pouvoir dire la même chose de toi, répondis-je. Je craignais que tu sois morte.

Elle secoua la tête, et un soulagement étrange teinta sa voix.

— Non, je vais bien. Où est ton père ?

Devoir leur apprendre la mort de mon père me causa une douleur nouvelle et aiguë.

— Il nous a trouvés, Aya. L'homme qui nous a pourchassés pendant toutes ces années. Il nous a trouvés, et nous a attaqués.

— Sabu est mort ? demanda-t-elle, blême. Bayek... Je suis désolée.

Je lui enserrai les épaules.

— Il est ici ?

Aya s'était immobilisée. Elle serra les poings, adoptant inconsciemment une posture que nous avions apprise pendant mon apprentissage. Elle s'apprêtait à se battre. Et je sus.

— Oui, souffla-t-elle.

Derrière elle, Nefru s'en mêla :

— Cet homme dont tu parles, Bayek, il est dangereux, non ?

Je fixais toujours mon regard sur Aya.

— À un point que tu n'imagines pas, Nefru. Dangereux, et déterminé à nous tuer, moi et tous les miens. S'il est ici, je dois savoir où.

Le regard d'Aya me raconta tout ce que je devais savoir. Nefru n'avait pas besoin de compléter.

— Il ressemble à quoi, ce type ? demanda-t-elle.

Aya secouait lentement la tête. Il était ici. La certitude planait dans la pièce autant que s'il s'y était trouvé en chair et en os. Il me suffit d'un mot : cicatrices. Les vieilles femmes pâlirent.

— Il est passé chez moi, affirma la tante d'Aya. Il s'appelle Bion.

Je voulus demander à Aya si elle allait bien, mais je n'en fis rien. Elle avait l'air indemne, du moins de l'extérieur. Il m'attendait. J'étais sa véritable proie.

— Où est-il, en ce moment ?

— Je n'en suis pas certaine, commença Aya. Je ne... Bayek, je pense qu'il pourrait...

Je réfléchissais. *Ma lignée.*

— Mère, l'interrompis-je en la lâchant. (Je comprenais trop tard pourquoi elle se préparait au combat chez la voisine de sa tante.) Par les dieux, mère.

L'instant d'après, je courais dans la rue, Aya sur les talons.

— Bayek, attends ! m'exhorta-t-elle. Il ne la tuera pas si tu n'y es pas !

— On doit se dépêcher, lui hurlai-je sans m'arrêter.

— Je sais, répondit-elle. Mais il ne m'a pas tuée quand tu n'étais pas là, et il m'a dit qu'il attendrait. Tu ne lui feras pas face seul.

À ces mots, je trébuchai presque, ce qui lui permit de me rattraper. Je vis des visages s'avancer aux fenêtres, des silhouettes apparaître aux portes, mais ni Aya ni moi n'avions le temps ou l'intention de nous calmer pour eux.

— Tu ne connais pas cet homme comme je le connais, affirmai-je.

— Tu serais surpris.

— Il a progressé...

— Il est meilleur à l'arc, je sais. Je te l'ai dit, je lui ai parlé.

J'étais ahuri. Elle profita de ce répit pour me répéter :

— Je viens avec toi.

Bien sûr, elle avait raison. Le reste n'avait aucune importance. Mon père et moi, deux Medjaï, nous étions très mal débrouillés contre Bion. Dans tout Siwa, il n'y avait qu'une personne qui s'était autant entraînée que moi ces dernières années, et c'était Aya. On n'avait pas de véritable plan, mais, à nous deux, cela suffirait. Soudain, cela sembla clair – la simple idée de partir sans elle était ridicule.

J'avais repris mes esprits. Nous courûmes côte à côte, et, malgré la situation, elle souriait. Elle savait que ma décision était la bonne.

— Attends ici, commanda-t-elle avant de rentrer dans sa propre maison.

L'instant d'après, elle me rejoignait, cette fois avec son épée. Elle attacha ses brassards pendant notre ascension dans le village, en direction de ma maison.

Toutes ces années, j'avais voulu revoir ma mère, et aujourd'hui j'apportais la mort chez elle. Si j'arrivais trop tard, parviendrais-je à me pardonner ? Je connaissais déjà la réponse.

Aya et moi nous arrê tâmes en dérapant juste devant ma vieille maison. Elle semblait étendre son ombre sur moi. La vérité, c'est que j'avais toujours trouvé la demeure familiale menaçante, peut-être à cause de la simple présence de mon père. Mais, même ainsi, c'était chez moi. À présent, les choses étaient différentes. À présent, cela ressemblait bien moins à un foyer, et bien plus à un champ de bataille. J'échangeai un regard avec Aya. Qu'allait-il se passer ?

Pendant nos années d'entraînement, Aya et moi avions appris à communiquer en silence : je lui indiquai qu'elle devait passer par l'arrière de la maison. Moi, j'irais par la porte de devant, le cœur battant la chamade.

Notre porte était plus solide que toutes celles du village. J'essayai de la pousser, me rappelant qu'elle grinçait lors de mes nombreuses escapades nocturnes, mais qu'on n'y pouvait rien. Tant pis, il fallait se presser. Si Bion était là, pourquoi s'attarderait-il ? Je devais entrer, et tout de suite.

Mon père ne m'avait-il pas mis en garde contre ce genre de ruée imprudente ? Sûrement. Mais je n'étais pas seul. J'avais Aya à mes

côtés.

CHAPITRE 68

Je suppose qu'une petite partie de moi espérait trouver le lieu vide, comme la maison de Herit. Oui, je voulais me mesurer au tueur et l'arrêter, mais, bien plus important, je voulais m'assurer que ma mère était en sécurité.

Mon vieux foyer était tel que dans mon souvenir : rien n'avait changé. Qu'est-ce que je m'attendais à voir ? Je l'ignore. Mais je le vis, lui. Bion. Le cavalier, l'archer, l'épéiste, l'homme qui avait tué mon père et qui avait pour mission de me tuer aussi.

La dernière fois que je l'avais vu, il plongeait son épée dans la poitrine de mon père, dégoulinant de sang. Gravement blessé mais victorieux, il en imposait par son succès.

À présent, cependant, il était tout à fait différent.

Il se tenait assis sur un tabouret. Les genoux écartés, il semblait regarder au sol. Du moins, c'est ce que je croyais jusqu'à ce que je perçoive un éclat métallique au bout de son bras. Il tenait une lame, une petite. Une dague. Son épée était rangée à sa ceinture, quand la mienne était dans ma main – mon inquiétude pour ma mère m'empêcha de me ruer sur lui en profitant de ma connaissance des lieux. Je scrutai la pièce, essayant de m'assurer que ma mère n'était pas dans les parages.

Il était conscient de ma présence. Comment aurait-il pu en être autrement ? La pièce était vide, nous exceptés, et chaque bruit résonnait comme un vase brisé. Il ne changea pas d'attitude. Il n'y avait que lui, le tabouret, la dague et, en moi, un sentiment de vengeance qui grandissait. Je voulais qu'il sache que j'étais là.

Il leva le regard, trouva mes yeux.

— Bonjour, Medjaÿ, murmura-t-il.

Son salut ne laissait aucun doute sur la suite des événements : quelque chose finirait ce soir-là.

Il était temps.

Je plongeai en avant, traversant la pièce en deux enjambées rapides.

Je portai un coup de taille, espérant toucher son flanc gauche mal protégé. Mais il avait anticipé la frappe, tira sa propre épée en un mouvement impossible, vif comme l'éclair, qui trahissait son état d'esprit.

Nos lames tintèrent l'une contre l'autre une fois, deux fois ; puis je fis un pas en arrière et ajustai ma posture, tout comme lui.

Père, j'espère que vous êtes avec les dieux et que vous m'observez. Vous et Tuta. Quoi qu'il advienne, je veux que vous sachiez que je fais tout cela pour vous, pour les Medjaï et pour ma famille. Et si cela signifie mourir, je mourrai ici, chez moi, en protégeant ceux que j'aime.

Mère. Mes pensées étaient avec elle. Comme pour y répondre, Aya surgit derrière Bion.

— Elle va bien, Bayek, elle est en vie ! hurla-t-elle.

Il y avait des larmes de soulagement dans ses yeux.

Le regard de l'assassin de l'Ordre passa de moi à Aya. Je crus le voir s'adoucir lorsqu'il se posa sur elle ; s'adoucir, ou gagner en émotion ? Je sentais quelque chose de nouveau en lui. Il était implacable, comme avant, mais quelque chose avait changé.

Le glaive d'Aya était dans sa main. Lorsqu'il ajusta sa position pour se mesurer à elle, je remarquai une certaine maladresse dans son mouvement. À cause des blessures que je lui avais infligées sur les berges du Nil ?

Le regard d'Aya rencontra le mien. Je donnai un signal en tapant mon côté, et vis tout de suite qu'elle m'avait compris.

Bion vit le mouvement et comprit à son tour, levant sa dague pour protéger son flanc. Dans le même temps, Aya le contournait pour l'attaquer dans son angle mort. Elle hocha la tête ; nous l'assaillîmes d'un seul geste.

Nos lames se rencontrèrent. Le combat commença.

Nous ne gaspillâmes pas notre énergie à lui parler ou à le provoquer. Cela ne servirait à rien. Nous le chargeâmes dans l'idée de le couvrir d'offensives, coup par coup, jusqu'à trouver son point faible. Puis nous frapperions, pareils à un serpent à deux têtes.

Mais il était rapide, et très doué. La pointe de son épée trouva mon épaule. Je sentis une chaleur poisseuse dégouliner de mon bras, mais sans douleur – pas encore – et je répondis sans attendre avec une touche, blessant son côté, juste au-dessus de là où j'avais frappé avec mon couteau au bord du fleuve. Il s'écarta de ma lame, et Aya l'atteignit à la cuisse. Le sang coula jusqu'au sol de pierre. Je le vis

tourner légèrement le pied chaque fois qu'il reprenait ses appuis. Il était bon, très bon.

Mais nous aussi, nous étions doués. Et nous étions deux. Même s'il frappait aussi fort que dans mon souvenir, je me sentais plus à même de parer ses coups.

— Tu as progressé, haleta-t-il après quelques instants de combat.

— Je lutte avec mon cœur. Pour venger la mort de mon père.

C'est alors que ma mère apparut à la porte de sa chambre, et je la vis étouffer un cri de surprise d'une main sur la bouche. Je me fustigeai intérieurement. Ce n'était pas comme cela que j'imaginais lui apprendre la mort de son mari.

— Et pour venger ton credo. C'est bien ça, Medjaï ? lança le tueur.

Il était redevenu froid et insensible. Ce que j'avais brièvement aperçu en lui était reparti.

— Ça aussi, oui. Ça aussi.

« Cling ! Clang ! » Métal contre métal, une danse infinie autour de la pièce, nos tuniques imbibées de sang, le sol glissant d'un liquide poisseux.

— Et si tu y arrives, tu feras quoi, après ? demanda le tueur.

Il parlait entre deux respirations, et, même s'il paraissait toujours aussi implacable, je percevais sa fatigue. Il poursuivit :

— Il y aura des meurtres, d'autres meurtres. Un jour, tu seras aussi fatigué que je le suis maintenant. Un jour, tu seras aussi dégoûté de ton propre reflet.

— La différence, c'est que tu tues pour tuer, lui répondis-je. Je veux aider à construire une meilleure Égypte.

Les mots paraissaient justes. Entiers. Il répondit d'un sourire vicieux, sardonique :

— Voilà le problème avec vous tous – l'Ordre, les Medjaï. Vous pensez *tous* que vous allez contribuer à construire une meilleure Égypte. Vous pensez que votre façon de faire est la seule. Et tandis que vous vous chamaillez, les cadavres s'entassent.

— Lâche ton arme et arrête, tueur à gages. Je te promets une fin rapide.

« Cling ! Clang ! » Pendant que nous essayions de trouver une faille dans la défense adverse, Aya attaquait aussi. Elle fit mouche par deux coups rapides, gagnant un regard furieux de Bion, ainsi qu'une riposte qu'elle esquiva juste à temps. Je revins dans le combat. Et cela

continua.

— Je ne peux pas faire ça, Medjaÿ. Pourtant, ça ne me dérangerait pas.

— Tu dois exterminer ma lignée, c'est ça ?

— Tous ceux qui se trouvent ici doivent mourir, acquiesça Bion avec un signe de tête.

— Pas Aya.

— Même Aya.

— Pourquoi ? demandai-je. Elle ne fait pas partie de ma lignée.

Bion lui jeta un regard. C'est à elle qu'il s'adressa :

— Tu ne sais pas ?

Aya cligna des yeux, inquiète. *Que veut-il dire ?* La peur s'insinuait dans mon ventre.

Ne te déconcentre pas. C'est ce qu'il veut. Pendant un moment, le combat s'arrêta. Nous nous tournions autour. Derrière le tueur, je distinguai la silhouette de ma mère, mais je refusai de me laisser distraire.

— Tu sais ce qu'il veut dire ? demandai-je à Aya sans quitter Bion des yeux, épée levée.

— Ne détourne pas ton attention ! répondit-elle, son calme retrouvé, voyant clair dans le jeu du tueur.

— Ce n'est pas mon intention.

— Je ne te cache rien, Bayek, m'assura-t-elle.

— Elle porte ton enfant, Medjaÿ, persifla Bion en me sautant dessus.

Ses mots eurent un effet certain : ils me frappèrent comme un coup dans le ventre. J'entendis Aya s'étouffer de surprise. Même dans ces conditions, je pus parer, et l'avantage qu'il avait espéré gagner fut réduit à néant ; nous reprîmes nos positions. Je me permis un sourire, sachant que j'avais pris le dessus. Étais-je censé être affaibli parce qu'il déclarait qu'Aya portait notre enfant ? Pensait-il me prendre au dépourvu ?

Son plan avait échoué. C'était l'inverse, même : je me sentais plus fort, plus confiant. Plein d'espoir. J'espérais qu'il disait vrai. Que, même s'il s'agissait d'une ruse, cela pouvait s'avérer, plus tard. Je combattais pour un enjeu plus grand que les Medjaÿ et mon père, et je me ruai sur lui avec une férocité accrue, Aya avec moi.

Tout comme j'avais vu la défaite imminente de mon père sur les berges du fleuve, désormais, je voyais celle de Bion. Ses parades se

faisaient plus désespérées, ses mouvements, moins disciplinés. Son visage était blême et une pellicule de sueur brillait sur son front. Il avait mal calculé. Ce qu'il avait toujours pris pour une faiblesse était une force.

Mais c'était un soldat, un guerrier, un tueur avec un travail à accomplir. La défaite ne faisait pas partie de son vocabulaire. Ce qui le rendait dangereux.

Comme pour vérifier mes dires, il mit son plan à exécution. Aya s'était un tout petit peu trop rapprochée, sans doute enhardie par l'issue qu'elle imaginait au combat ; Bion feinta, se glissa derrière elle, l'attrapa et la serra contre lui.

Avec cette passe, il avait changé le cours de la bataille. Il tenait Aya en otage, le couteau plaqué sur sa gorge.

CHAPITRE 69

Je m'immobilisai. J'entendis « Non ! » et me rendis compte que c'était sorti de ma bouche. Aya s'était raidie, le menton levé, la lame du tueur pointée vers sa nuque. Elle penchait lentement sa propre épée ; lorsque je reconnus la technique qu'elle voulait utiliser, un frisson glacial me parcourut l'échine. Si elle parvenait à percer leurs deux corps avec le bon angle, elle pourrait survivre. Ou pas. Derrière elle, les yeux du tueur me contemplaient, froids, impitoyables. Je lisais en eux un abîme de douleurs et d'angoisses, infligées et reçues. Dans ceux d'Aya, je lisais de l'amour et de la détermination. Même si elle ne voulait pas agir, elle le ferait.

Je vis le bras de Bion se tendre, prêt à trancher la gorge d'Aya. Celle-ci tenait son épée plus haut que jamais, prête, dangereuse. Ce que j'allais faire était inutile ; pourtant, j'abaissai la main à ma ceinture pour prendre mon couteau et...

Les yeux du tueur s'écarquillèrent. Il décrocha la mâchoire. La prise de sa main droite devint molle – l'instant d'après, son épée tinta contre les dalles de pierre. Celle d'Aya suivit ensuite. Je m'approchai pour prendre ma douce dans mes bras tandis que le tueur titubait, tandis qu'Aya avalait de longues goulées d'air et se tournait pour voir ce qui se passait derrière elle. Je vis le couteau planté dans son dos, et ma mère derrière lui, le bras encore levé.

— Dis à mon mari que c'est moi qui t'envoie, persifla-t-elle.

Elle le contempla tomber à genoux. Il chuta sur le côté, s'immobilisa au sol, laissa échapper un soupir que je reconnus : un prélude à la mort.

Féroce, ma mère brûlait de rage, et je me souvins de la nuit où elle avait tué les hommes de Menna. Pour défendre sa famille. Pendant un moment, il me fut difficile de croire que le combat était terminé, mais c'était bien le cas : notre ennemi reposait, vaincu, à nos pieds. Il remuait les bottes faiblement. Il bredouilla quelques mots. Je le vis me supplier des yeux. Je tirai ma dague, prêt à l'écouter.

— Attention, Bayek, m'avertit Aya.

J'acquiesçai et m'approchai précautionneusement de Bion, me mis à genoux. Aya me suivit et, accroupis près de lui, nous comprîmes que sa fin était imminente. On lisait à son regard qu'il avait accepté sa défaite ; peut-être en était-il soulagé. Je le sentais étrangement curieux, comme s'il se demandait ce qui se passerait ensuite. Avant d'expirer, cependant, il avait quelque chose à me dire. Il m'invita à me rapprocher du bout des doigts ; je m'exécutai, le couteau paré à toute éventualité.

— Bravo, Medjaÿ, éructa-t-il.

— Y aura-t-il d'autres assassins ?

Du sang coulait en abondance de sa bouche. Chaque mot était une épreuve.

— Le nom de mon employeur est Raia. Tu le trouveras à Alexandrie. Il utilisait la traque des Medjaÿ – m'utilisait, moi – pour prendre du galon au sein de son Ordre. Seul Raia connaît mon existence. Les papyrus qui ont alerté l'Ordre des plans de votre credo ont été découverts par le maître de Raia, et il s'est empressé de le faire tuer. Fais ce que tu veux de cette information.

— Est-ce qu'il sait où j'habite ?

Bion jeta un regard à Aya, agenouillée à côté de moi, puis reporta son attention sur moi. Sa bouche s'ouvrit, et je me demandai s'il allait s'excuser du chagrin qu'il avait causé, avant de me rendre compte que ce n'était pas dans sa nature. Il était là pour tuer, et pour mourir, et pour emporter les démons qui le hantaient, quels qu'ils soient, dans l'au-delà.

C'est ce qu'il fit. Bion, le tueur qui nous avait persécutés pendant tant d'années, ferma les yeux, lâcha son dernier souffle, et un sentiment de paix envahit la pièce.

Je me levai en sachant que j'avais accompli mon premier devoir, pas seulement en tant que protecteur de Siwa, mais aussi en tant que Medjaÿ.

ÉPILOGUE

Malgré tout ce que j'avais pu dire et me promettre, quelques mois plus tard, je me retrouvai à Alexandrie sur le seuil du domaine d'un homme que je ne connaissais que par son nom : Raia. Un nom qui me venait des lèvres d'un assassin mourant ; le meurtrier qui voulait nous occire, moi, ma mère, ma promesse et l'enfant qu'elle portait.

Depuis, Aya et moi nous étions mariés, et notre enfant était né. C'était un beau garçon que nous avions appelé Khemu. Nefru avait été ravie de nous expliquer qu'elle avait deviné la grossesse dès les étourdissements de la jeune femme et sa réaction face aux herbes du médecin. Elle se montra un peu contrite de l'avoir fait savoir à la moitié de Siwa et à notre tueur avant même de songer à le dire à Aya. Aucun jour ne passa sans que nous soyons ravis par Khemu, avec ses petites mains qui se levaient pour nous attraper le visage. Tant d'amour, inconditionnel, si simple. Il m'agrippait le nez, m'attirant à lui pour me faire des bisous, pour avoir des câlins. En ces occasions, je regardais mon fils en me demandant si mon père avait fait de même avec moi. Je savais qu'il m'avait contemplé et qu'il avait voulu me protéger du monde. Je compris bien plus de choses.

Ma vie à Siwa recommença. J'étais le nouveau protecteur de la ville. Je savais, bien entendu, qu'Aya n'avait pas abandonné son rêve de retourner à Alexandrie, mais elle avait choisi de ne pas m'accompagner quand j'avais quitté Siwa, trois semaines auparavant. Le prochain voyage que nous entreprendrions serait pour elle. Elle voulait revoir ses parents, leur présenter Khemu et moi. J'étais même impatient de voir ce moment arriver.

Cela me prit un certain temps, mais je trouvai Raia. Sa maison, du moins. Je me positionnai dans le sous-bois qui la bordait. Sa propriété était luxueuse et bien aménagée. J'attendis, sachant que, quand je le verrais, je serais face à un choix : le tuer sur le coup, ou passer le reste de ma vie à regarder par-dessus mon épaule en me demandant s'il enverrait d'autres assassins contre Aya, moi, et notre fils.

Le choix n'en était pas un.

J'attendis des heures, jusqu'à ce qu'enfin il apparaisse. Aussi bien

habillé que je l'imaginais, Raia était suivi d'une courte procession : une femme que je supposai être son épouse et, après elle, deux filles.

Elles avaient à peu près l'âge d'Aya et moi lorsque nous avions quitté Siwa, il y avait si longtemps. J'observai le quatuor approcher de l'entrée de la maison, scrutai cette famille, guettant mon heure. La nuit tomberait bientôt. L'obscurité masquerait mon arrivée. Personne ne saurait ce qui s'était passé avant le point du jour. J'avais pris ma décision.

Ma famille, ainsi que toute l'Égypte, serait en sécurité.

REMERCIEMENTS

Tous nos remerciements à Andrew Holmes et Ann Lemay

Et également :

Yves Guillemot
Alain Corre
Laurent Detoc
Geoffroy Sardin
Anouk Bachman
Aymar Azaïzia
Antoine Ceszynski
Maxime Durand
Anne Toole
Elena Rapondzhieva
Jean Guesdon
Alain Mercieca
Etienne Allonier
Matthieu Bagna
Andrien Gbinigie
Cecile Russeil
The Ubisoft Legal Department
Clément Prevosto
Justine Toxé
Jillian Taylor
Elizabeth Cockeram
Caroline Lamache
Anthony Marcantonio
Victoria Linel
François Tallec
Julien Fabre
Clémence Deleuze

REMERCIEMENTS

Illustration de couverture : Liu 'Sunsetagain' Yan

Assassin's Creed® , chez Castelmoré :

1. *Assassin's Creed® : Renaissance*
2. *Assassin's Creed® : Brotherhood*
3. *Assassin's Creed® : La Croisade secrète*
4. *Assassin's Creed® : Revelations*
5. *Assassin's Creed® : Forsaken*
6. *Assassin's Creed® : Black Flag*
7. *Assassin's Creed® : Unity*
8. *Assassin's Creed® : Underworld*

Assassin's Creed® : Le Roman du film
Assassin's Creed® Origins : Le Serment du désert

Chez Milady :

Assassin's Creed® : Au cœur de l'Animus

Aux éditions Bragelonne, en grand format :

Assassin's Creed® : Les Chroniques d'Ezio Auditore
Assassin's Creed® : Heresy

www.milady.fr

Milady est un label des éditions Bragelonne

Titre original : *Assassin's Creed® Origins : Desert Oath*

Originellement publié en Grande-Bretagne

par Penguin Books Ltd. et Ubisoft en 2017

© 2017 Ubisoft Entertainment. All Rights Reserved. Assassin's Creed, Ubisoft and the Ubisoft logo are registered or unregistered trademarks of Ubisoft Entertainment in the U.S. and/or other countries.

Éditeur de la présente édition : Bragelonne

Illustration de couverture : © Ubisoft Entertainment.

Tous droits réservés

L'œuvre présente sur le fichier que vous venez d'acquérir est protégée par le droit d'auteur.

Toute copie ou utilisation autre que personnelle constituera une contrefaçon et sera susceptible d'entraîner des poursuites civiles et pénales.

ISBN : 978-2-36231-321-9

Bragelonne – Milady

60-62, rue d'Hauteville – 75010 Paris

E-mail : info@milady.fr

Site Internet : www.milady.fr